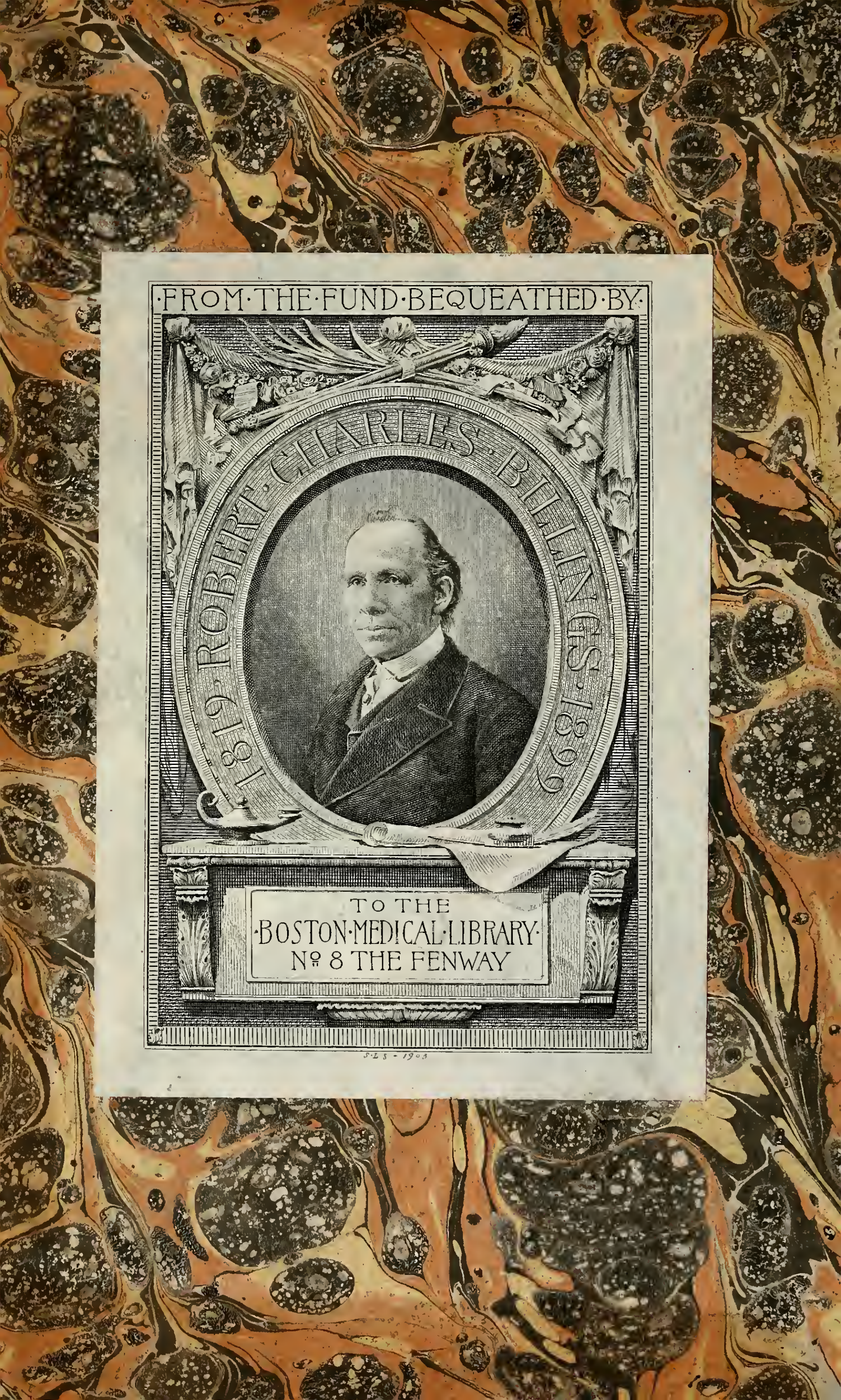
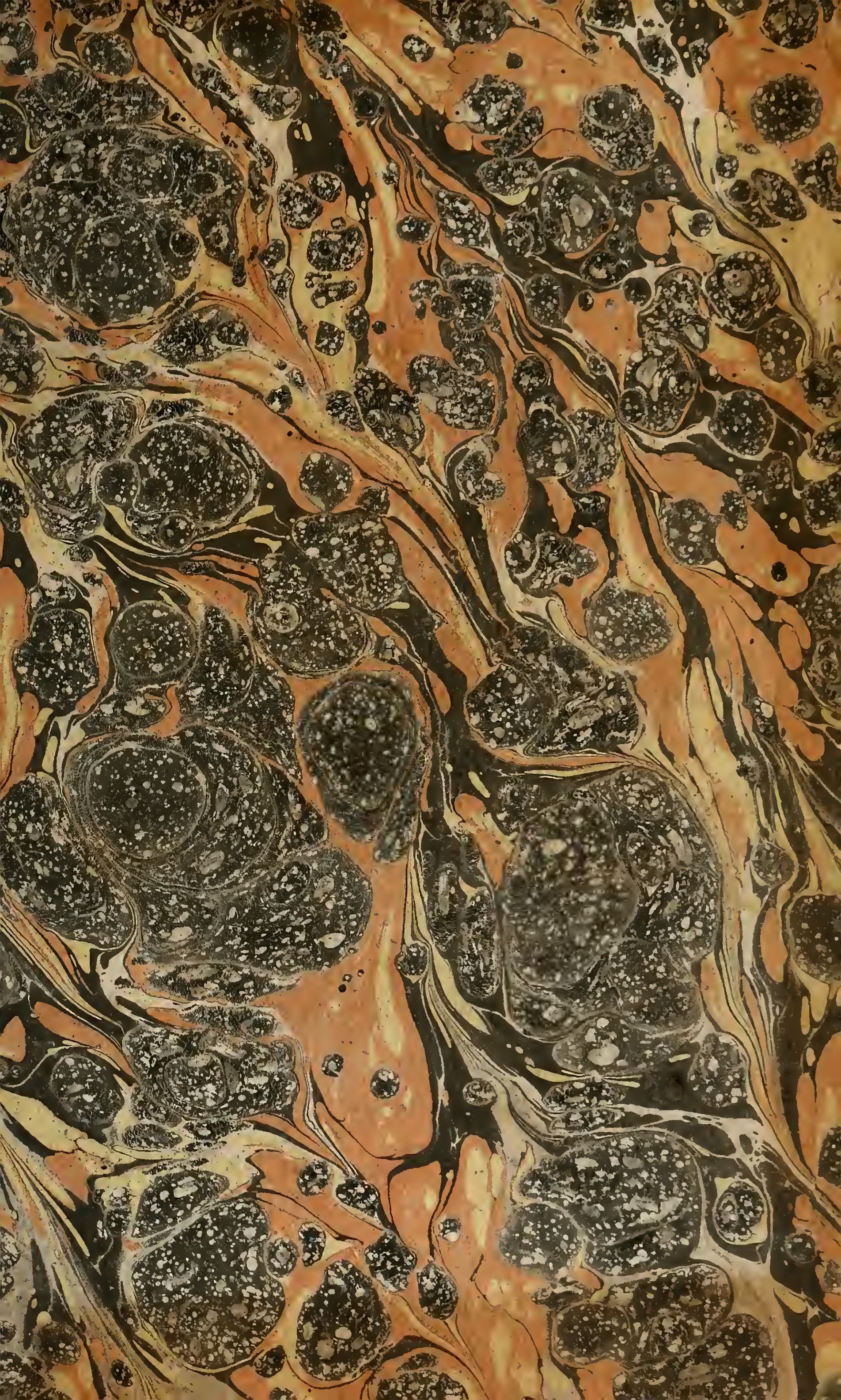




·FROM·THE·FUND·BEQUEATHED·BY·
1819·ROBERT·CHARLES·BILLINGS·1899
TO THE
·BOSTON·MEDICAL·LIBRARY·
Nº 8 THE FENWAY



L'ART

DE CONNAITRE LES HOMMES

PAR LA

PHYSIONOMIE.

TOME IX.

CHEZ L. PRUDHOMME, ÉDITEUR,
Rue des Marais, faubourg St.-Germain.

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR LA
PHYSIONOMIE,

PAR GASPARD LAVATER.

Nouvelle Édition, corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique, précédée d'une notice historique sur l'auteur; augmentée d'une exposition des recherches ou des opinions de La Chambre, de Camper, de Gall, sur la physionomie.

Avec une Histoire anatomique et physiologique de la face, et des articles nouveaux sur les caractères despassions, des tempéramens et des maladies, par M. MOREAU, doct. en médecine.

Suivie du système de Le Brun, de Porta, sur le rapport de la figure humaine avec celle des animaux, et sur l'expression et les caractères des passions, etc., etc.

Ornée de plus de 600 gravures, dont 82 coloriées, et exécutées sous l'inspection de M. VINCENT, peintre, membre de l'Institut.



PARIS. — 1807.


BOSTON MEDICAL
NOV 16 1916
LIBRARY.

LISTE
DE
MM. LES SOUSCRIPTEURS
A CETTE NOUVELLE ÉDITION
DU LAVATER.

MM.

A***, général de division, *à La Haye.*

A***, général de division, *à Paris.*

ADOR, *à Paris.*

ALLART, employé à la caisse d'Amortissement, *à Paris.*

ANCELLE, libraire, *à Paris.*

ANDUJAR (Don Jean), homme de lettres, *à Madrid.*

ARENBERG (le Duc d'), *à Paris.*

ARNAULT, de la Légion d'honneur, membre de l'Institut de France, de l'Académie de Madrid, et chef de la division d'Instruction Publique, *à Paris.*

ARNAUT, docteur en médecine, *à La Haye.*

AUBERT, régisseur de l'Octroi, *à Paris.*
AUGER, libraire, *à Versailles.*
AUVITI, docteur en médecine, *à Paris.*
B*** Sénateur, *à Paris.*
B***, homme de lettres, *à Paris.*
B***, banquier, *à Varsovie.*
BAILLEUL, imprim.-libraire, *à Paris.* (3 exempl.)
BALGUERIE, préfet du départ. du Gers, *à Auch.*
BARBIER, avoué au Tribunal civil, *à Paris.*
BARGEAS, libraire, *à Angoulême.*
BAROCHE, substitut du procureur impérial, près le Tribunal de première Instance, *à Rouen.*
BASTIEN, libraire, *à Paris.*
BAZIN, instituteur, *à Vierzon* (Cher).
BEAUCHAMP, libraire, *à Paris.*
BEAUCHESNE, docteur en médecine, *à Paris.*
BEAUDOIN (Ve.), libraire, *à Lorient.*
BEAUNIER, chef de division au ministère de l'Intérieur, *à Paris.*
BECKER (de), médecin, *à Boom* (Deux-Nèthes.)
BELOT, employé au minist. de la Guerre, *à Paris.*
BENARD, docteur en médecine, *à Rouen.*
BERGERET, libraire, *à Bordeaux* (4 exempl.)
BERNARD, négociant, *à St.-Pétersbourg.*
BEUCHOT, libraire, *à Paris.*
BIBLIOTHÈQUE de l'École de Médecine (la), *à Paris.*

BIBLIOTHÈQUE de l'Institut national (la), *à Paris.*
BLONDEL, libraire, *à Paris.*
BOILLEAU, notaire et adjoint-maire du 2e. arrond., *à Paris.*
BOREL, banquier, *à Rotterdam.*
BOSSANGE, MASSON et BESSON, libraires, *à Paris.* (16 exempl.).
BOTTIER, libraire, *à Bourg.*
BOUGAINVILLE, Sénateur, *à Paris.*
BOURDOIS DE LA MOTTE, docteur en médecine, *à Paris.*
BOUTTEVILLAIN-GRANDPRÉ, imprim., *à Laval.*
BRÉGUET, horloger, *à Paris.*
BROUSSE-DES-FAUCHERETS, chef de division à la Préfecture civile, et censeur des études, *à Paris.*
BRULLEY-DE-ST.-REMY, colonel, *à Paris.*
BRUNOT, doct. en médecine, *à Vienne.*
BUCHÈRE, notaire, *à Paris.*
BUNELLE, *à Anvers.*
BUZELET (de), ancien officier général, *à Angers.*
C***, général des armées, *à Madrid.*
C***, archevêque, *à Rome.*
CADET, pharmacien de S. M. l'Empereur et Roi, *à Paris.*
CAMMELER (de), *à Bruxelles.*
CAPELLE et RENAND, libr., *à Paris.* (3 exempl.)

CARLE, entrepreneur des bâtimens, *à Paris.*

CARRIÈRE, avocat, *à Paris.*

CELLE (de), maître des requêtes, et préfet du département de la Loire-Inférieure, *à Nantes.*

CELLOT, ex-imprimeur, *à Paris.*

CÉRIOUX, libraire, *à Paris.*

CHAMPIÉ, libraire, *à Moissac.* (Lot.)

CHARON, libraire, *à Paris.*

CHOBLET, receveur de l'enregistrem., *à Châlons.* (Marne.)

CHRISTOPHE-DE-MIROMÉNIL, jurisconsulte, agent général de liquidations, *à Paris.*

CLAMANT frères, libraires *à Paris.*

CLAVAREAU, recev. des Droits-Réunis, *à Gand.*

CLÉMENT, ingén.-géographe, *à Aix-la-Chapelle.*

COCKX (P.), *à Anvers.*

COLIN, chirurg., *à Saint-Gervais.* (Puy-de-Dôme.)

COLLARDIN, libraire, *à Liége.*

COLLET, propriétaire, *à Rouen.*

COQUART, *à Paris.*

CROKENBOURG (le comte de), *à Paris.*

CROZE-MAGNAN, homme de lettres, *à Paris.*

CURNILLON, recev. des Domaines, *à Vésoul.*

D***, colonel d'artillerie, *à la Haye.*

D****, général de brigade, *à Milan.*

D***, juge au tribunal civil, *à Paris.*

DAQUIN (*Joseph*), docteur en médec. de l'Université de Turin; médecin des hôpitaux civils et militaires; associé honoraire de l'Athénée de Lyon ; de la Société libre d'Agriculture de Chambéry et de celle de Turin; correspondant de la ci-devant Société royale de Médecine de Paris, et de celle pratique de Médecine de Montpellier ; ex-professeur d'histoire naturelle de l'école centrale du départ. du Mont-Blanc; associé correspondant de l'académie impériale des Sciences, Littérature et Beaux-Arts de Turin ; correspondant français de l'acad. italienne des Sciences, Lettres et Beaux-Arts, et bibliothécaire de la bibliothèque publique de Chambéry, à CHAMBÉRY.

DARCET, vérificat. des essais à la Monnaie, *à Paris*.

DARÉNA, graveur, *à Paris*. (4 exempl.)

DEBRAY, libraire, *à Paris*. (65 exempl.)

DEFAUCONPRET, notaire, *à Paris*.

DEFRELLE, libraire, *à Paris*.

DELAHAYE, avocat, *à Paris*.

DELALAIN aîné, libraire, *à Paris*. (2 exempl.)

DELAMARCHE, avocat, *à Paris*.

DELAMOTTE, *à Paris*.

DELAPATHERIE, *à Angers*.

DELAROCHE, négociant, *à Paris*.

DELAROCHE (David), *à Angers*.

DELAULNAYE, *à Paris*.

DELORME, chirurgien-major de la marine, *à Brest*.

DEMANCK fils (J. B.), *à Bruxelles*.

DEMARS, direct. de l'hôp. milit., *à Belle-Isle-en-mer*.

DEMOUTENAUT, propriétaire, *à Rouen*.

DENERVO, *à Paris*.

DENISE, avoué au tribunal civil, *à Paris.*

DENTU, libraire, *à Paris.*

DENUGON, employé à la Préfecture, *à Bordeaux.*

DESPINOY, général de division, *à Alexandrie.*

DESPORTES (Félix), Préfet du dép. du Haut-Rhin, *à Colmar.*

DESROSIERS, négociant, *à Paris.*

DÉTERVILLE, libraire, *à Paris.*

DEU, receveur des Douanes, *à Rouen.*

DEVINCK (Jean), *à Anvers.*

D'HULLIN, négociant, *à Paris.*

D. DOMINGO DE CORTA, *à Bayonne.* (2 exempl.)

DUBOIS (M.me), libraire, *à Paris.*

DUFRESNE, libraire, *à Paris.*

DUJARDIN, libraire, *à Paris.* (3 exempl.)

DUMEY, employé à la Préfecture, *à Auxerre.*

DUMOUCHEL, recev. des contributions, *à Rouen.*

DUPASQUIER, *à Paris.*

DUPIN, Préfet du dép. des Deux-Sèvres, *à Niort.*

DUPONCEAU, *à Angers.*

DUPONT, docteur en médecine, et médecin de l'hôpital Beaujon, *à Paris.*

DURVILLE, libraire, *à Montpellier.* (12 exempl.)

DUTREMBLAY, recev. des contributions, *à Paris.*

DUVAL (Mme.), *à Lyon.*

E***, Conseiller-d'État, *à Paris.*

EGASSE et POUPART, libraires, *à Paris.*

EMPAYTAS, conseiller de commerce de Prusse, *à Paris.*

F***, membre du Corps-Législatif, *à Paris.*

F***, banquier, *à Milan.*

F***, général de division, *à Paris.*

FANTIN ET COMPAGNIE, libraires, *à Paris.*

FAURE, inspect. de l'Enregistr. et des Domaines, *à Mende.*

EAYOLLE, libraire, *à Paris.*

FILHOL, graveur, éditeur de la galerie du Musée Napoléon, *à Paris.* (8 exempl.)

FLEURY, doct. en médecine et chirurgien en chef de la Marine, *à Toulon.*

FORESTIER, homme de lettres, *à Paris.*

FORGUES, médecin, *à Auch.*

FOURIER-MAME, libraire, *à Angers.* (10 exempl.)

FOURNIER, libraire, *à Paris.* (2 exempl.)

FRANCY, *à Paris.*

FRANS-PAUWELT (la V.e), libraire, *à Bruxelles.*

FREMIN, premier vicaire de la cathédrale, *à Rouen.*

FRÈRE, libraire, *à Rouen.* (3 exempl.)

FRÉZALS-BOURFAUD, *à Chauny.* (Aisne.)

G***, membre de l'Académie, *à Turin.*

GABBON, libraire, *à Paris.*

GALLY, secrét. général de la Préfecture, *à Rouen.*

GAMBIER, libraire, *à Bruxelles.*

GEERTS, procureur impérial près le tribunal civil, *à Turnhout.* (Deux-Nèthes.)

GERARD, libraire, *à Paris.*

GÉRARDIN, avocat à la Cour de Cassation et au Conseil des Prises, *à Paris.*

GILET DE LA JACQUEMINIÈRE, ex-Tribun, *à Paris.*

GORNAUD, avoué au trib. de Commerce, *à Paris.*

GOSSE, libraire, *à Bayonne.* (4 exemplaires).

GUEFFIER, libraire, *à Paris.*

GUILLEMINET, libraire, *à Paris.*

GUILLET, pharmacien, *à Angers.*

GUILLET, doct. en médecine, *à Carcassonne.*

GUYOT, *à Paris.*

GUYS, commiss. de la Marine franç., *à Flessingue.*

H***, doct. en médecine, *à Turin.*

HARVILLE (D') général et Sénateur, *à Paris.*

HAUGUET, postulant au Tribunal de Commerce de terre et de mer, *à Rouen.*

HENNEQUIN, membre du Corps-Législatif, *à Thiers.* (Puy-de-Dôme).

HENRI-CIMON, *à Paris.*

HENRY, pharmacien en chef des hôpitaux, *à Paris.*

HERMANS, fabricant, *à Bruxelles.*

HEURTAULT-DUMEZ, *à Issoudun.* (Indre)

HOMBRON, avocat, *à Paris.*

HOTEL-DE-VILLE (l'), *à Rouen.*

HOULLIER (l'), agent d'affaires, *à Paris.*

HUBERT, négociant, *à Paris.*

HUBERT ET COMPAGNIE, libr., *à Paris.* (3 exempl.)

HULLMANDEL, *à Paris.*

JANET, libraire, *à Paris.*

JOGUES, libraire, *à Mâcon.* (7 exempl.)

JOLY, libraire, *à Dôle.*

JOUSSELIN, docteur en médecine, *à Château-Gonthier.* (Mayenne.)

KILLIAN, libraire, *à Paris.*

LACROIX, membre de l'Institut, *à Paris.*

LAFITE, libraire, *à Bordeaux.*

LAFOREST (Jean-Louis), *à Marseille.*

LALOI, libraire, *à Paris.*

LANDON, peintre, éditeur des Annales du Musée et de l'école moderne des Beaux-Arts, *à Paris.*

LAPORTE, libraire, *à Paris.*

LAVOLLÉE, secrétaire des commandemens de son A. S. l'Archichancelier de l'Empire, *à Paris.*

LEBLANC, imprimeur-libraire, *à Paris.* (4 exempl.)

LEBRETON (Joachim), membre de l'Institut, et secrét. perpétuel de la classe des Beaux-Arts, *à Paris.*

LECARBONNIER, juge au tribunal civil, *à Rouen.*

LECHARLIER, libraire, *à Bruxelles.* (2 exempl.)

LE COAT-SAINT-HAOUEN, libraire, *à Lorient.* (4 exemplaires).

LECOURT, fils, *à Versailles.*

LEFEBVRE-DE-SAINT-MAUR, notaire, *à Paris.* (3 exemplaires).

LEFEVRE, libraire, *à Paris.*

LE GRAND, graveur, *à Paris.*

LE MAIRE DARRION, législateur, *à Paris.*

LE MOINE, inspecteur des octrois, *à Rouen.*

LE NORMANT, imprim.-lib., *à Paris.* (3 exempl.)

LE PLAT, directeur des postes, *à Louvain.*

LE PRIEUR, libraire, *à Paris.* (2 exemplaires).

LE ROI-DE-LIVET, membre du conseil général du département de l'Eure, *à Pont-Audémer.*

LETORT, aîné, négociant, *à Tours.*

LETOURMY, libraire, *à Tours.*

LETRONNE, géographe, *à Paris.*

LEVASSEUR (Mme.), directrice des postes, *à Paris.*

M*** membre de l'Institut, *à Paris.*

MACSHEEHY, commandant d'armes, *à Paris.*

MAINE-BIRAN, Sous-Préfet, *à Bergerac.*

MAISON, secrétaire du conseil général et de la commission des hospices civils, *à Paris.*

MANOURY, aîné, libraire, *à Caen.*

MARCEL, négociant, *à Berlin.*
MARCQ, *à Bruxelles.*
MARTEAU, *à Paris.*
MARTIN, négociant, *à Paris.*
MARTIN, négociant, *à Rouen.*
MARTIN, *à Paris.*
MASSON-DE-SAINT-AMAND, membre de la légion d'honneur, *à Paris.*
MATHEY-BRIGITTE, libraire, *à Paris.*
MELLING, dessinateur et architecte, *à Paris.* (2 exemplaires).
MERIGOT, libraire, *à Paris.*
MIGNIEN-PLANIER, propriétaire, *à La Rochelle.*
MILLIÈRE, négociant, *à Vienne.*
MIRECOURT, médecin, *à Varsovie.*
MOLINOS, architecte du département de la Seine, *à Paris.*
MONCADE, négociant, *à Milan.*
MONGIE, libraire, *à Paris.*
MONNAIS, agent d'affaires, *à Paris.* (2 exempl.)
MONNERY, médecin, *à Venise.*
MONNIER, architecte, *à Turin.*
MORAND (de), *à Paris.*
MOREAU, négociant, *à Paris.*
MOUCHET, chirurgien, *à Bourbonne.*
MOUNT-FLORENCE (Mme. de), *à Paris.*

MUGUEL, négociant, *à Besançon.*

MULLER, négociant, *à Berlin.*

N***, Grand d'Espagne, *à Madrid.*

NAST, fabricant de porcelaine, *à Paris.*

NOVEL, sous-inspecteur aux revues, *à Chambéry.*

O*** membre de l'Académie, *à Berlin.*

O*** membre du Corps-Législatif, *à Paris.*

O*** conseiller d'Etat, *à Paris.*

ONFROY, libraire, *à Paris.* (4 exemplaires.)

P***, notaire, *à Berlin.*

P***, Sénateur, *à Hambourg.*

P***, membre de l'Académie, *à Madrid.*

P*** homme de lettres, *à Paris.*

P***, membre des Arcades, *à Rome.*

PAQUET, brocheur, *à Paris.*

PARSONS, GAGLIANI et C.e, libraires, *à Paris.*

PARTARRIEU, I.er juge à la Cour de Justice criminelle, *à Bordeaux.*

PASCHOUD, libraire, *à Genève.*

PASQUIER, chirurgien en chef en Hollande, *à Paris.*

PAULLET, homme de lettres, *à Vienne.*

PAUL REMY, libraire, *à Lisbonne.*

PAVÉE-DE-VENDEUVRE, ancien conseiller à la Cour-des-Aides, *à Vendeuvre.*

PERNY, directeur du Cadastre, *à Angers.*

PÉRISSE ET COMPÈRE, libraires, *à Paris.*

PERROT, commissaire ordonnateur de la 9.e division militaire, *à Montpellier.*

PESCHARD-DE-MAIZEY, professeur de mathématiques, *à Versailles.*

PESSONNEAUX, commissaire de police, *à Paris.*

PÉTIGNY, *à Brest.*

PETIT, libraire, *à Paris.*

PETIT-GERMAIN, agent de change, *à Paris.*

PIAU, maître de pension, *à Angers.*

PICHARD, libraire, *à Paris.* (3 exemplaires).

PIGOREAU, libraire, *à Paris.*

PITRAT, *à Paris.*

PITTE, prêtre, directeur de l'école secondaire, *à Rouen.*

PLACE et BUJON, libr., *à Moulins.* (3 exempl.)

POMEREUIL (de), général de division, préfet, *à Lille.*

POMMIER, homme de lettres, *à Varsovie.*

POPELIN, avocat, *à Paris.*

PORTRAIT, avoué près le tribunal civil, *à Rouen.*

POTTIER, docteur en médecine, *à Caudebec-en-Caux.*

POUGENS, libraire, *à Paris.*

PRÉMONVAL, doct. en médecine, *à Copenhague.*

PRIGENT-KALLAIN, médecin, *à Lannion.*

QUILLET, *à Marseille.*

R***, membre de la Cour de Cassation, *à Paris.*

R***, membre de la Cour de Cassation, *à Paris.*

R***, Général des armées, *à Vienne.*

RABILLON, maire et bibliothécaire, *à Blois.*

RANSONNETTE, graveur, *à Paris.*

RATEL, avoué au tribunal civil, *à Paris.*

REMY DUVAL, homme de lettres, *à Copenhague.*

REGNAULT (de Saint-Jean-d'Angély), ministre d'Etat, grand cordon de la légion d'honn., *à Paris.*

RENARD, libraire, *à Paris.*

RENAULT, libraire, *à Rouen.* (14 exemplaires).

RICHERAND, professeur à l'École de Médecine, chirurg. en chef de l'hôpit. St.-Louis, *à Paris.*

RISET SAUCET, libraire, *à Moscou.*

ROUGET-BELLETOUR, *à Niort.*

S*** membre de l'Institut, *à Paris.*

S***, juge en la Cour d'Appel, *à Paris.*

SAINT-AUBIN, négociant, *à Saint-Pétersbourg.*

SAINT-FAR, ingénieur, *à Mayence.*

SAINT-HILAIRE, négociant, *à Rotterdam.*

SAINT-RENÉ, négociant, *à Lisbonne.*

SALLUZZI, homme de lettres, *à Venise.*

SAMUEL, négociant, *à Copenhague.*

SANS, *à Paris.*

SAUTELET CARRICHON, négociant, *à Paris.*

SAVOIE, libraire, *à Paris.* (7 exempl.)

SEGUIN, chef de bureau au Ministère de la Guerre, *à Paris.*

SERRET, *à Paris.*

SOUFFLOT aîné, administrateur des messageries, *à Paris.*

SOULES (M.me), *à Rouen.*

STAPFER, *à Paris.*

STÉVENS, notaire, *à Bruxelles.*

STRATUA (M. J. B.), chevalier de la Couronne de Fer, *à Zara* (Dalmatie).

SUE, professeur à l'Ecole de Médecine, *à Paris.*

TESSON, négociant, *à Paris.*

THIBAULT, sous-commissaire de marine, *à Brest.*

THIBEAULT, receveur des contributions directes, *à Coni.* (Stura.)

THIRION, colonel d'artillerie, *à Paris.*

THOMAS, greffier en chef du Tribunal de Commerce, *à Paris.*

THOURET, négociant. *à Amiens.*

T***, juge à la Cour de Cassation.

TOMMIER, *au Montet au Moine.*

TREUTTEL et WÜRTZ, lib., *à Paris.* (15 exempl.)

TRUCHY, libraire, *à Paris.*

V***, négociant, *à Rome.*

V***, membre du Corps Législatif, *à Paris.*

VALENTIN, chef à la comptabilité, de l'administration de la Loterie, *à Paris.* (2 exemplaires).

VALENTIN, armateur, *à Lisbonne.*

VALLÉE frères, libraires, *à Rouen.* (15 exempl.)

VAN DEN HOVEN, au Parc, *à Bruxelles.*

VAN-HULTEN, ex-Tribun, *à Paris.*

VAUDEMONT, (M.me la Duchesse de), *à Paris.*

VERNET, docteur en médecine, *à Bayeux.*

VERNEUR, chef-adjoint au sécrétariat de la préfecture civile, *à Paris.*

VERONÈSE, imprimeur-libraire, *à Pau.*

VERVOORD (J.), *à Anvers.*

VÉSIAN, officier du génie, *à l'Isle d'Aix.*

VIDEL, *à Paris.*

VILLART, ancien négociant, *à Paris.*

VILLIERS (M.me), libraire, *à Paris.*

VINCENT, directeur de la régie des Droits-Réunis, *à Poitiers.*

VOGUEZ, *à Paris.*

VOLLAND (CALIXTE), libraire, *à Paris.*

WAUTELEI, président de la Cour d'Appel, *à Bruxelles.*

WURTZBERG, négociant, *à Varsovie.*

W***, Sénateur, *à Hambourg.*

XHROUET, imprimeur, *à Paris.*

TABLE
DES MATIÈRES, PLANCHES ET VIGNETTES
CONTENUES DANS CE NEUVIÈME ET DERNIER VOLUME.

Nota. Tous les articles non désignés comme étant des Éditeurs, sont de LAVATER.

Erreur à corriger.

A L'AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS, en tête de ce volume, *pag.* j, *ligne* 1, lisez : LAVATER *a dit dans* son *ouvrage*, au lieu de *dans ouvrage*.

SUITE DES

ETUDES DE LA PHYSIONOMIE.

XIIIe. ÉTUDE.

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LAVATER a dit dans ouvrage :

Les forces d'un seul homme sont trop bornées, et sa vie trop courte pour une entreprise aussi vaste que la mienne ; je laisse à ceux qui viendront après moi, le soin de perfectionner et de compléter mon ouvrage.

LAVATER convenait donc que son ouvrage était incomplet, et nous entrons dans ses vues, en tâchant de le compléter par des observations qui sont étroitement liées à l'histoire anatomique et physiologique de la face, aux caractères des passions, des tempéramens et des maladies; observations qui ont autant de célébrité que celles de LAVATER même : ce sont celles de Charles Le Brun sur les rapports de la figure humaine avec celles des animaux.

LAVATER n'a pu faire aucune dissertation sur les dessins de Le Brun, puisqu'ils n'avaient jamais été rendus publics, et qu'ils étaient au contraire comme renfermés dans le cabinet du roi.

L'année dernière, M. Denon, directeur du Musée

Napoléon, les a fait graver sous les auspices du gouvernement, en cinquante-huit planches très-bien exécutées, *afin de servir à la démonstration du système de cet illustre artiste, et d'en rendre la communication plus facile aux artistes et aux amateurs qui veulent approfondir ce système* (1).

Le même motif, joint au désir de rendre plus instructive notre édition, nous a décidés à faire regraver les mêmes dessins, d'après des copies exactes prises sur les originaux exposés au Musée Napoléon; et pour suppléer aux explications de Charles Le Brun qui manquent à ses dessins, nous avons joint à chaque planche l'opinion du Napolitain Porta, ainsi que sa dissertation sur la physionomie, considérée sous le rapport des différens caractères. Enfin, pour former un corps complet sur cette matière, nous y avons ajouté les conférences de Charles Le Brun lues a l'académie, sur l'expression générale et particulière, et sur les caractères des passions, avec les quarante-un dessins de ce célèbre artiste, gravés d'après Bernard Picart.

Ce *neuvième* volume, composé des quatre dernières livraisons, contiendra plus de cinq cents pages, et

---

(1) Cet ouvrage, imprimé avec luxe, sur papier grand aigle, se trouve à la Chalcographie du Musée Napoléon. Il y a des exemplaires depuis 50 fr. jusqu'à 150.

soixante-quatorze planches et vignettes coloriées : cependant il ne sera pour MM. les Souscripteurs que du prix de 24 francs (1), malgré les frais extraordinaires qu'il a occasionnés. Nous avons préféré faire un sacrifice, plutôt que d'augmenter l'ouvrage d'un dixième volume. Nous espérons que le public y reconnaîtra le désir que nous avons de répondre à la confiance qu'il a bien voulu nous accorder.

Les articles qui composent le texte de ce dernier volume sont classés dans l'ordre qui suit :

1° La préface de LAVATER fils, qu'on lit en tête du dernier volume de l'édition originale, publiée après la mort de son père.

2° Le chapitre de LAVATER sur les physionomies des animaux comparées.

3° Sa dissertation sur la ressemblance entre l'homme et les animaux.

4° Un extrait de la vie de Charles Le Brun, avec son portrait.

5° Un abrégé de la Conférence de Charles Le Brun à l'académie de peinture et de sculpture, sur la physionomie de l'homme comparée avec celles des animaux.

6° L'excellente dissertation sur la cause de la dis-

(1) L'in-8° sur vélin, 48 fr.

parition de la dernière Conférence de Charles Le Brun sur la physionomie, lue à l'académie; et le système du même Charles Le Brun, sur le rapport de la figure humaine avec celles des animaux, d'après Nivelon, son élève.

Nous avons considéré aussi comme indispensable une table générale et raisonnée des matières contenues dans les neuf volumes, rédigée par M. Sue, professeur et bibliothécaire de l'école de médecine de Paris.

NOTA. La vignette du frontispice de ce tome 9.e, représente l'urne funéraire qu'HENRI LAVATER a fait élever à la mémoire de son père, pour le frontispice du dernier volume de ses œuvres. Sa préface, qui suit, est l'hommage d'un fils vertueux à son père.

PRÉFACE

DE

LAVATER FILS.

Il paraît enfin ce dernier volume des *Essais Physiognomoniques* qui, suivant l'intention de l'auteur, devait compléter et terminer tout l'ouvrage.

J'ai la consolation de le voir terminé cet ouvrage, qui fut pour mon père la source, à la vérité, des plus vifs chagrins, mais aussi des plus douces jouissances; un ouvrage qui ne donna pas moins de renommée à la sagacité de son génie, à son esprit observateur, au courage de s'ouvrir encore dans les sciences une carrière nouvelle, qu'il n'honore ses vertus

chrétiennes, son amour de l'humanité, et qui doit lui assurer, sous tous ces rapports, une gloire immortelle, une récompense plus inaltérable encore, la seule qui puisse le dédommager de tant de peines, de tant de sacrifices.

Il n'est plus, et j'ose aujourd'hui lever d'une main timide le voile qui couvrait ses intentions.

T'aider, lecteur, à découvrir le grain précieux de divinité, qui se trouve souvent caché dans l'alliage le plus grossier des faiblesses humaines, t'inspirer pour tes semblables et plus d'indulgence et plus de charité ; l'espoir enfin de t'éclairer et de te garantir sur-tout de la plus funeste des illusions, celle de méconnaître les hommes : quelque nobles que fussent ces desseins, ils ne remplissaient pas encore toute l'étendue de ses vœux en publiant

cet ouvrage. Il destinait l'entier produit de son travail aux pauvres, et le distribuait déjà d'avance à tous ceux qu'il voyait dans le malheur, pour ainsi dire, comme un à compte des secours qu'il attendait de la providence.

Ce n'est pas ici le lieu de montrer par quelles voies les destinées conduisirent le défunt jusqu'au dernier terme de la vie, de retracer la marche sublime de sa sensibilité, son admirable patience durant les années d'inexprimables douleurs; mais on pourrait en faire un tableau, qui, dans sa simplicité, ne serait ni moins frappant, ni moins instructif que les prodiges des plus beaux tems des Patriarches d'Israël. Je n'ajouterai qu'un mot. Sa confiance aux secours du ciel ne fut point trompée. Sa mort a mis le sceau à l'intégrité de son caractère. Son souvenir, béni de tous les siens, en est aussi devenu la bénédiction

la plus précieuse. Toujours présente à mon cœur, puisse l'image de sa vie y réveiller quelque étincelle de l'énergie avec laquelle il sut aimer, souffrir, et servir l'humanité !

J. Henri LAVATER,

Docteur en Médecine.

Zurich, le 12 Avril 1802.



L'ART

DE CONNAITRE LES HOMMES

PAR LA

PHYSIONOMIE.

XIIIe ÉTUDE.

PHYSIONOMIES des animaux comparées. Des idées de PORTA, de CHARLES LE BRUN sur les rapports de la physionomie de l'homme avec celles des animaux. Dissertation de PORTA sur la physionomie considérée sous le rapport des différens caractères. Traité de CHARLES LE BRUN sur l'expression et les caractères des passions, etc.

I.

DES LIGNES D'ANIMALITÉS. DE LA PHYSIONOMIE DES ANIMAUX.

LA nature forma tout d'après une seule loi, dont l'harmonie constante et variée embrasse les rapports les plus divers, et les dirige tous avec sagesse vers le

même but. Il n'est rien dans l'immense étendue de la création qui n'en porte la céleste empreinte. Tout, tout s'élève par degrés de l'existence simple à la vie, et de la vie à la puissance de vouloir. Elle est facile à discerner la marque propre à chaque classe d'êtres; il n'en est point qui n'ait une forme déterminée, des lignes caractéristiques de son espèce. L'homme seul reçut du ciel ce front, ce visage, ce nez saillant, cette bouche fine et déliée, ces yeux terminés par deux angles aigus, cet ovale agréable autour duquel se jouent avec tant de grace ces beaux cheveux et leurs boucles flottantes. L'homme seul, doué de sagesse et de bonté, paraît être le modèle des rapports les plus parfaits, des proportions les plus heureuses. Lui seul peut se féliciter du prix sublime qu'obtient la persévérance de ses méditations, un élan de la pensée vers le principe de tant de merveilles. O sentiment de la dignité de l'homme! est-il de plus doux transports que ceux dont tu remplis notre ame?

SUR LES LIGNES D'ANIMALITÉS.

On a fait des essais sans nombre pour marquer les différens degrés qui descendent de l'espèce humaine à l'espèce animale, la transition de la laideur la plus brute à la beauté la plus idéale, d'une méchanceté fanatique à la bonté la plus divine, celle de l'animalité d'une grenouille ou d'un singe, aux premières nuances de raison humaine dans un samoyède, et de ces faibles lueurs au génie transcendant des Kant et des Newton. On a tâché d'en former une série d'inductions plus ou moins suivies, et de fixer en quelque sorte physiognomoniquement et mathématiquement les lignes fondamentales absolument propres à chaque gradation de cette échelle immense. Ces recherches n'ont pas été tout-à-fait infructueuses; mais nous ne pouvons en donner encore ici que quelques aperçus.

Plusieurs hommes de génie, Albert Durer, Winckelmann, Buffon, Sommering, Blumenbach, Gall, les uns comme dessinateurs, les autres comme naturalistes ont acquis déjà sur cet objet de grands titres à notre reconnaissance; mais rien dans ce genre ne mérite autant d'être relu qu'une dissertation de Camper, pleine de profondeur et de sagacité, sur la différence naturelle des linéamens du visage. Quoique cet écrit

ne puisse satisfaire entièrement le physiognomoniste, parce qu'il n'indique pas certains rapports avec assez de précision, on ne saurait trop en recommander la lecture aux jeunes dessinateurs.

La forme du crâne et des os doit être ici sans contredit l'objet essentiel de l'observateur. De cette forme dépendent les proportions, le développement, la conformation, et même en partie, la diversité des fonctions de toutes les parties molles et flexibles. Mais ces parties molles n'en sont pas moins le miroir magique où se peignent nos demi-crimes et nos demi-vertus, les variations de notre fond intérieur, l'usage que nous faisons des facultés dont le ciel nous a doués.

La nature entière existe dans une tendance continuelle vers une vie active; ses meilleures productions sont organisées de la manière la plus favorable à cette tendance, ses moindres essais tendent à produire, et ce qui peut produire davantage semble avoir été toujours son principal objet.

En général, plus l'angle du profil est aigu, soit que vous en suiviez les rayons, depuis la dernière dent jusqu'à l'ouverture de l'oreille et la protubérance la plus élevée du front, ou depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'angle extérieur des yeux, et le coin de la

bouche qui finit toujours où commence la première dent molaire, plus, dis-je, cet angle est aigu, plus l'être ainsi conformé tiendra de l'animal, moins il sera susceptible d'efforts, moins il aura de facultés de produire.

On peut donc appeler cet angle, avec raison, l'angle par excellence de tous les linéamens du visage.

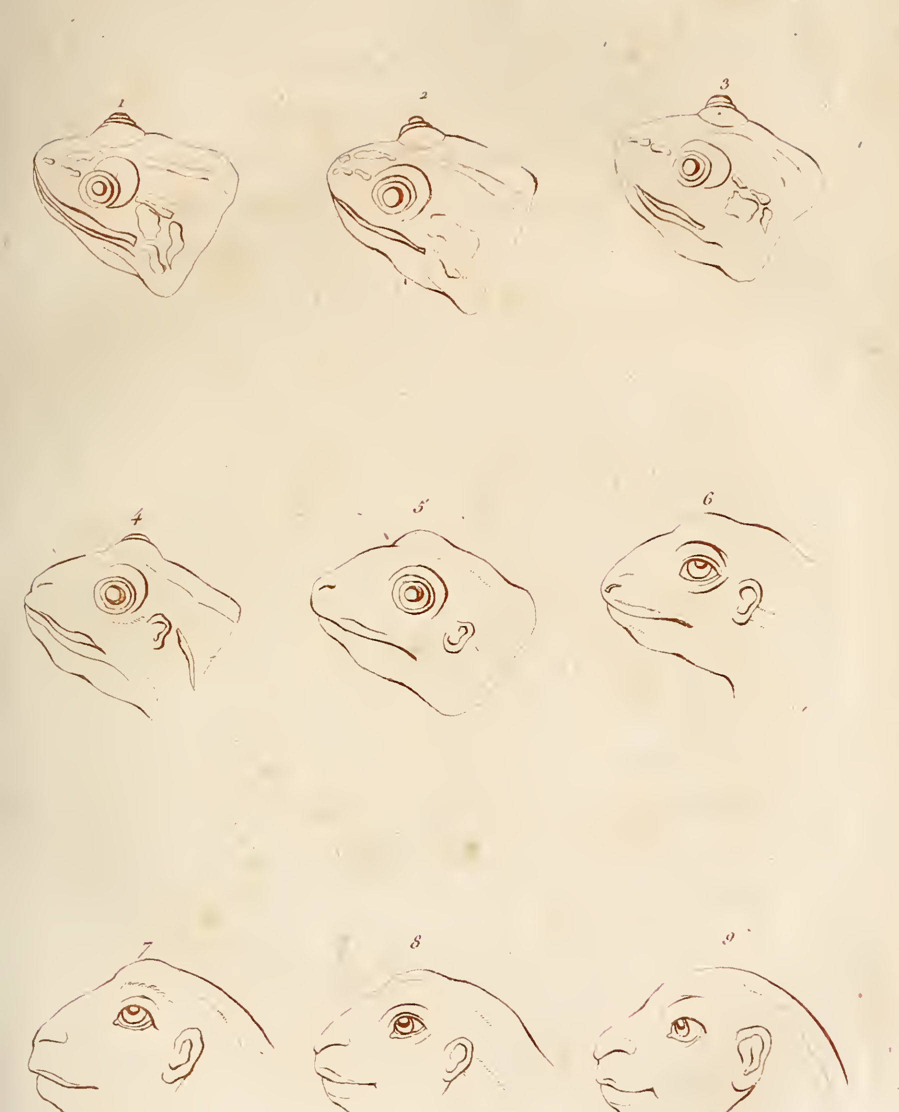
Ces angles ont dans chaque espèce d'animaux, dans chaque race d'hommes, un dernier terme de grandeur, un dernier terme de petitesse, un *minimum* et un *maximum* caractérisques. C'est le premier des angles qu'on vient de déterminer que M. Camper a pris pour base de son échelle de singes jusqu'à la tête de l'Apollon.

J'avais pris le second pour règle de mes observations, long-tems avant que l'idée analogue de M. Camper fût parvenue à ma connaissance. D'après ce dernier système, c'est entre l'angle de soixante et celui de soixante-dix degrés que sont placés tous les êtres que nous comprenons sous le nom d'hommes, avec toutes leurs anomalies; suivant l'autre, c'est entre l'angle de soixante-dix et celui de quatre-vingt degrés. L'angle d'une tête Chinoise est de soixante-quinze degrés, la plus belle tête Européenne de quatre-vingt, mais aucun crâne naturel existant dans aucun siècle, ni

Grec, ni Romain, ni Persan, ni Égyptien n'en eut plus de quatre-vingt. Tout ce qui passe ce nombre ne se trouve point dans la nature, du moins dans une nature saine, mais peut bien se rencontrer quelquefois dans des figures monstrueuses, dans des têtes hydropiques, ou dans des productions de l'art chez les Romains, d'une manière plus frappante encore dans les têtes des Dieux et des héros Grecs dont l'angle s'élève jusqu'à cent degrés; preuve bien sensible, à mon avis, que les antiques, soit qu'on les trouve beaux ou laids, ne sont pas du moins naturellement beaux, ni humainement vrais; c'est un fait dont les plus zélés admirateurs des beautés antiques sont forcés de convenir.

Ce qui est au-dessous de soixante-dix degrés se rapproche de l'angle des têtes de Nègres d'Angola, de celles des Calmoukcs, et perd insensiblement toute trace d'analogie humaine.

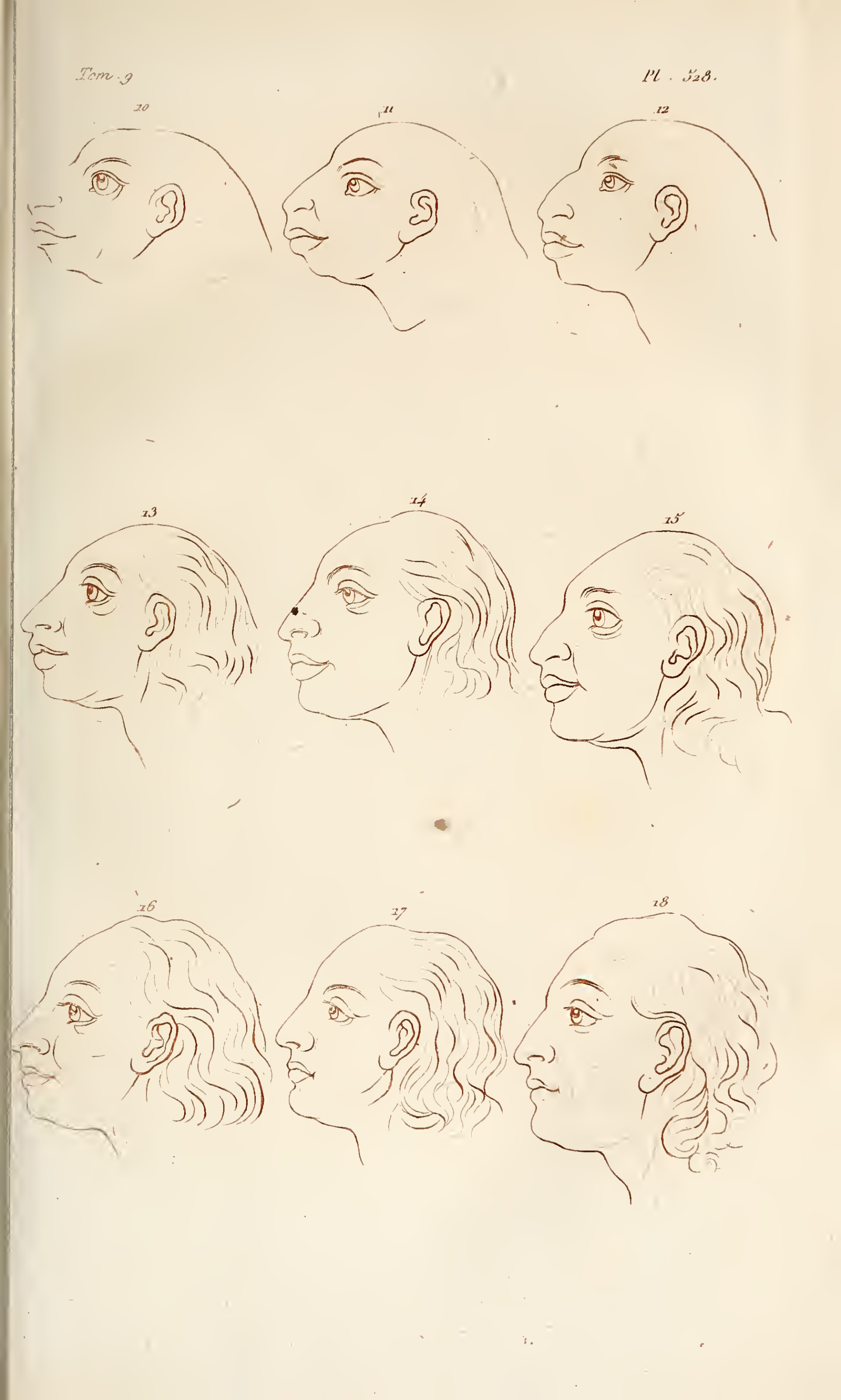
La ligne du visage d'un Orang-outang forme un angle de cinquante-huit degrés; celle du singe à queue, *simia cynomolgos*, un angle de quarante-quatre. Réduisez cet angle encore davantage, et vous en formerez la tête d'un chien, d'une grenouille, d'un oiseau, d'une bécasse. La ligne du visage devenant toujours plus horizontale, le front se trouve par là même


1
2
3
4
5
6
7
8
9

raccourci, le nez se perd, l'œil s'arrondit et prend plus de saillie, la bouche s'alonge et il ne reste plus de place pour les dents, ce qui paraît être la cause très-naturelle de ce que les oiseaux n'en ont point.

Pour rendre cette idée plus sensible encore, il ne faudra que jeter les yeux sur les quatre planches n°s 527, 528, 529 et 530, qui contiennent la preuve de ma théorie d'évolution. La transition d'une tête de grenouille à celle de l'Apollon, qui, lorsqu'on compare la figure n° 1 avec la figure n° 24, semble presqu'impossible, sans un effort inoui, sans une espèce de *Salto mortale*, s'offre et se développe en quelque sorte ici d'elle-même, et qui plus est, d'une manière si frappante que nous sommes moins surpris de l'effet, comme très-extraordinaire, que comme très-naturel. Sans un seul mot d'explication nous en trouvons aussitôt le commentaire dans notre propre sentiment. La première figure est tout à fait grenouille, c'est l'image bouffie de la nature la plus ignoble et la plus bestiale; la seconde est bien complètement grenouille encore, mais d'une espèce un peu moins repoussante; la troisième nous présente une grenouille plus avisée; la quatrième tient encore de l'espèce, elle en conserve l'air; mais la cinquième déjà n'en est plus; la sixième encore moins; la rondeur de l'œil s'est alongée.

Dans la septième figure on aperçoit quelques progrès, mais bien lents, vers une forme de nez et de menton. Il n'y a dans la huitième qu'un progrès très-faible encore; cependant cet angle de la bouche et de l'œil ne put jamais exister chez aucun animal de la dernière classe. Le progrès vers la forme d'un profil devient plus sensible dans la neuvième figure. La dixième a quelque chose encore de plus déterminé dans le contour des lèvres. Ici commence le premier degré de la *non brutalité*. Il y a plus de disposition dans le onzième au développement d'un front et d'une bouche. Avec la douzième figure on arrive au premier échelon d'une nature humaine; l'angle de ce visage n'a guère plus de soixante degrés, et s'il s'élève au-dessus de l'animal, c'est infiniment peu; il est plus près de l'Orang-outang que du nègre, toutefois la saillie du nez, le contour précis de la lèvre marquent pourtant le commencement d'une face humaine. La treizième figure n'exprime qu'une humanité faible et bornée, l'œil et le front ne sont pas encore de l'homme. La quatorzième annonce un mélange d'imbécillité et de bonté. Dans la quinzième se trouvent tous les attributs d'une figure humaine. L'angle de ce visage a soixante-dix degrés. La seizième tête s'élève insensiblement vers la dignité de l'être raisonnable. La dix-septième est déjà plus sensée; mais l'œil, le front et


10
11
12
13
14
15
16
17
18


19
20
21
22
23
24

le menton sont trop faibles. On aperçoit dans la dix-huitième des traces d'entendement. Elles sont plus marquées encore dans la dix-neuvième. Le progrès n'est pas aussi sensible, aussi bien exprimé qu'il devrait l'être dans la vingtième, ce n'est, à proprement parler, qu'un visage de suppléant très-insignifiant. La vingt-unième tête est beaucoup plus raisonnable. Les trois dernières sont en général belles, mais le dessin en est manqué. La plus agréable est la vingt-deuxième. Un front aussi bête, un œil aussi fixe que celui de la vingt-quatrième, n'a aucun rapport avec le caractère du véritable Apollon, de l'Hécatobole.

D'après les mêmes principes on peut découvrir encore un angle de visage de face, ou plutôt un triangle dont l'application peut aussi servir très-utilement à déterminer les différens échelons de la nature animale.

Tirez une ligne horizontale d'un angle extérieur de l'œil à l'autre, et prenez-la pour base d'un triangle équilatéral dont les deux rayons viendront se fermer au centre de la ligne moyenne de la bouche, et vous aurez le triangle du visage pris de face. Cet angle chez la grenouille n'est que de vingt-cinq degrés, et s'élève jusqu'à cinquante-six; cette dernière mesure

est commune aux têtes d'Aristote, de Montesquieu, de Pitt, de Frédéric, et à celle de l'Apollon Pythien. La dernière planche, qui présente une gradation suivie de têtes prises en face depuis la grenouille jusqu'à l'homme, rend tous les développemens de ce nouveau principe assez sensibles, et nous croyons devoir l'abandonner aux méditations de nos lecteurs.

Lorsqu'enfin la longueur de la ligne de la bouche se rapporte à la ligne prise d'un angle extérieur de l'œil à l'autre, comme treize à vingt-sept, et que la distance de ces deux lignes est égale à la longueur de la ligne de la bouche, prise une fois et demie, ou égale à dix-neuf et demi, ou bien, lorsque l'intervalle entre les deux angles intérieurs de l'œil se rapporte à la longueur de la ligne de la bouche, comme trois à quatre, il en résulte des lignes de proportion qui marquent une supériorité extraordinaire. Un trapèze de ce genre est le chiffre de la prudence et de la grandeur.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

II.

DE LA PHYSIONOMIE DES ANIMAUX.

L'auteur de ces essais n'ayant jamais fait une étude particulière de l'histoire naturelle des animaux, doit laisser aux Buffon et aux Camper de ce siècle ou du suivant, le soin de traiter à fond cette partie intéressante de la physiognomonie.

Il se bornera donc à des réflexions générales et à quelques remarques particulières, qui pourront conduire l'observateur de la nature à de nouvelles découvertes, et par lesquelles il se propose en attendant :

1° De confirmer l'universalité de l'expression physiognomonique.

2° De faire entrevoir quelques-unes des lois, d'après lesquelles la sagesse éternelle a formé les êtres vivans.

3° De rendre encore plus évidentes et plus sensibles les prérogatives et la noblesse de la nature humaine.

Combien n'aurai-je pas gagné, si je parviens à remplir ce triple but dans le fragment qui va suivre !



RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

1. La nature se ressemble toujours, elle n'agit point arbitrairement et sans lois. C'est la même sagesse et la même force qui créent tout, forment tout, et produisent chaque variété, d'après une même loi, d'après une même volonté. Ou tout est soumis à l'ordre et à des lois, ou rien n'y est soumis.

2. Quelqu'un pourrait-il ne pas apercevoir les différences qui caractérisent ce que nous appelons les trois Règnes de la Nature, tant à l'égard des forces internes, que par rapport aux formes extérieures? La pierre et le métal ont bien moins de force vitale interne, et bien moins d'apparence de force vitale mise en mouvement, qu'une plante ou un arbre; ceux-ci beaucoup moins qu'un animal vivant; et chaque pierre, chaque minéral, chaque plante, chaque arbre, chaque espèce d'animaux, même chaque individu, a de nouveau sa mesure particulière de vie et de force mobile, aussi bien qu'un extérieur qui lui est propre et qui le distingue de tout autre.

3. Il y a donc pour le Minéralogiste une Physiognomonie des minéraux; pour le Botaniste une Physiognomonie des plantes; pour le Naturaliste et le Chasseur une Physiognomonie des animaux.

4. Quelle différence proportionnelle de force et de forme entre l'algue et le chêne, le jonc et le cèdre, la violette et l'héliotrope, la germandrée et la rose épanouie ! Depuis l'insecte invisible à l'œil nu jusqu'à l'éléphant, la gradation du caractère interne et externe n'est-elle pas toujours en rapport ?

5. Parcourez d'un œil rapide le règne entier de la nature, ou bornez-vous à comparer quelques-unes de ses productions, n'importe lesquelles, et tout vous confirmera cette vérité : qu'il y a une harmonie constante entre les forces internes et les signes extérieurs.

6. Mais si quelqu'un est dépourvu de ce sens universel pour la vérité et le langage universels de la nature, qu'il ferme aussitôt mon livre ; rien ne pourra le convaincre, rien ne pourra l'instruire.

PENSÉES DÉTACHÉES DU TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LES ANIMAUX.

Le traité du grand Aristote sur les physionomies est, selon moi, un ouvrage très-superficiel, peu soigné, semé de contradictions; et cela est sur-tout applicable à ses observations générales. On y trouve pourtant ça et là des idées qui méritent d'être recueillies. En traduisant celles que je présente à mes lecteurs, on s'est permis d'être infidèle à la lettre; mais on est resté fidèle à l'esprit.

« Parmi tous les êtres animés qui existent, il n'en » est aucun qui ressemble, quant à la forme, à un » autre être dont il diffère totalement à l'égard de la » force sensitive et active; ce serait un monstre.

» Ainsi, par exemple, l'écuyer juge des chevaux, » et le chasseur des chiens, à la simple vue.

« Quoiqu'il n'y ait nulle ressemblance proprement » dite entre l'homme et les animaux, il peut arriver » néanmoins que certains traits du visage humain » nous rappellent l'idée de quelque animal.

» Des cheveux fins sont une marque de timidité; » rudes, ils annoncent le courage; et ce signe ca-

» ractéristique est du nombre de ceux qui sont com-
» muns à l'homme et aux animaux. Parmi les quadru-
» pèdes, le cerf, le lièvre et la brebis, qui sont
» comptés au rang des plus timides, se distinguent
» particulièrement des autres par la douceur de leur
» poil, tandis que la rudesse de celui du lion et du
» sanglier répond au courage qui fait leur caractère.
» On peut faire la même observation à l'égard des
» oiseaux; le courage est du côté de ceux qui sont
» revêtus d'un plumage hérissé, et les espèces les plus
» timides sont précisément celles dont le plumage
» est rare et moelleux. J'en citerai pour exemple la
» caille et le coq.

» Il ne sera pas difficile d'appliquer ces remarques
» à l'espèce humaine. Les habitans du Nord sont
» ordinairement très-courageux, et ils ont la che-
» velure rude; les Occidentaux sont beaucoup plus
» timides, et leurs cheveux sont plus doux.

» Le cri des animaux les plus courageux est simple,
» et ils le poussent sans effort marqué; celui des
» animaux timides est beaucoup plus perçant. Com-
» parez à cet égard le lion, le bœuf, le chien qui
» aboie, le coq qui chante son triomphe, avec le
» cerf et le lièvre.

« Entre tous les animaux le lion paraît avoir le carac-
» tère le plus mâle ; sa gueule est grande ; sa face car-
» rée sans être trop osseuse ; sa mâchoire supérieure
» ne déborde point celle d'en-bas, mais s'y emboîte
» exactement ; son nez est plus grossier que délicat ;
» ses yeux ne sont ni trop enfoncés, ni trop à fleur de
» tête ; son front est carré, un peu aplati au milieu, etc.

» Ceux qui ont le cou épais et court, sont natu-
» rellement colères et ont de l'analogie avec le tau-
» reau irrité ; ceux qui ont le cou mince, délicat et
» alongé, sont timides comme le cerf.

» Ceux qui ont les lèvres épaisses et fermes, et dont
» la lèvre supérieure couvre celle d'en-bas, sont des
» imbécilles et ont de l'analogie avec le singe et
» l'âne «. Rien de plus pitoyable et de plus vague que
ce jugement. Il serait vague encore, mais plus vrai,
s'il était énoncé de cette manière : « Une lèvre infé-
» rieure molle et mince, et qui déborde la supé-
» rieure, désigne un imbécille.

» Ceux dont la pointe du nez est dure et ferme,
» sont peu capables d'application et n'aiment qu'un
» travail léger : en quoi ils ressemblent aux vaches
» et aux bœufs «. Ceci devient insupportable ; c'est au
contraire chez le petit nombre de personnes qui ont

le bout du nez ferme, qu'on trouve une activité et une persévérance infatigables.

Terminons ici cet extrait. Les remarques physiognomoniques elles-mêmes, aussi bien que les prétendues analogies, sont fausses pour la plupart, et jetées sur le papier sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

OBSERVATIONS D'UN AMI DE L'AUTEUR.

Chaque animal a une qualité essentielle qui le distingue d'un autre. De même ce n'est pas seulement par la structure qu'une espèce diffère d'une autre espèce, c'est encore à l'égard du caractère principal qu'elles varient. Celui-ci se manifeste par une forme particulière, par la structure visible du corps. Chaque espèce a un caractère, aussi bien qu'une forme unique.

Ne pourrait-on pas maintenant conclure par analogie, que chacune des principales qualités de l'ame doit avoir son expression dans une forme particulière du corps; tout comme chaque qualité principale des animaux se manifeste dans l'ensemble de la forme qui leur est propre?

Ce caractère principal, commun à toute une espèce d'animaux, se conserve tel que la nature l'a produit; il nest point altéré par des qualités accessoires, et l'art ne saurait le voiler : en un mot le fond du caractère change tout aussi peu que la forme.

Ne semble-t-il donc pas qu'on pourrait dire avec assurance : » Telle forme n'exprime que tel caractère principal ? » Il s'agirait ensuite d'examiner si cette règle est applicable à l'homme, si la forme qui

indique la qualité essentielle d'un animal, indique aussi la qualité essentielle de l'homme. Bien entendu que l'expression serait alors plus délicate, peut-être plus cachée, plus compliquée.

La bien déterminer cette question, et de manière qu'on puisse aussitôt en faire l'application, ce serait avoir beaucoup gagné.

Mais il est évident que l'ame humaine n'est point bornée à une qualité unique; elle est un monde de facultés combinées, qui se croisent et s'obscurcissent l'une l'autre.

Si donc chaque qualité se désigne par une forme particulière, plusieurs facultés différentes supposeront tout autant de formes diverses; et ces formes qui se réunissent pour former un ensemble harmonique, sont par conséquent plus difficiles à déchiffrer.

DES CRANES D'ANIMAUX.

La différence générique entre l'homme et les animaux se manifeste déjà clairement dans le système osseux.

La tête de l'homme repose sur l'épine du dos, et la structure de son corps est telle qu'il sert de colonne d'appui à la voûte qui le couvre. Comme il s'élève en dôme, le crâne, ce réservoir du cerveau, qui embrasse la plus grande partie de la tête ! Et sur la face humaine, siége de tant de genres de sensations, combien se distingue l'œil, le plus parlant des organes, soit qu'un doux regard accompagne le mouvement gracieux des joues, soit que d'un regard menaçant il peigne l'impétueuse colère, soit enfin qu'il exprime les intermédiaires de ces deux extrêmes !

Opposez maintenant à cette structure du corps humain, celle des animaux. La tête n'est pour ainsi dire qu'attachée à l'épine du dos ; le cerveau, prolongation de la moelle qu'elle renferme, n'a d'étendue que ce qu'il en faut pour l'action des esprits vitaux, pour la direction d'un être purement sensuel et qui n'existe que pour le présent. Car quoiqu'on ne puisse refuser de la mémoire aux animaux, et qu'ils soient même

capables d'un choix réfléchi, il paraît pourtant que la première est plus dépendante des sens que les autres facultés intellectuelles ; et quant à l'autre, il est déterminé par le besoin du moment, par l'impression plus ou moins forte causée par des objets sensibles.

La différence des crânes, qui est l'indice du caractère déterminé des animaux, fournit la preuve la plus évidente que le système osseux est en même temps la base de la conformation et la mesure des facultés. C'est d'après les os, ou pour mieux dire c'est avec eux que se forment les parties mobiles, et leur jeu est subordonné aux parties solides.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

PLUSIEURS CRANES D'ANIMAUX.

I.

Le caractère des animaux privés, tels que les bêtes de somme et celles qui pâturent, est marqué par des lignes longues et irrégulières, d'abord droites et parallèles, puis courbées en dedans. Tels sont 1 le cheval, 3 l'âne, 5 le cerf, 6 le cochon, 7 le chameau.

La structure de ces têtes ne paraît pas indiquer d'autre but d'existence que le repos et une jouissance paisible. Dans la 1re. et la 3e., la ligne courbe qui s'étend depuis l'os de l'œil jusqu'aux narines, est l'indice de la patience.

Dans la 6e., une ligne d'abord droite, qui rentre imperceptiblement et reprend tout à coup sa première direction, désigne l'opiniâtreté.

Observez que dans toutes ces têtes la mâchoire inférieure est fort épaisse et fort large; on sent qu'elle est le siége de l'instinct qui porte à mâcher et à ruminer.

4. Le crâne du bœuf indique de la patience, de la résistance, de la pesanteur dans les mouvemens, un appétit grossier.

15. Celui du taureau présente l'idée d'une résistance opiniâtre, d'un instinct qui porte à repousser.

II.

La forme des animaux qui sont voraces sans être féroces, l'espèce des rats, que je serais tenté d'appeler l'espèce laronne, est encore très-expressive. Je n'en citerai que deux exemples : 16 le castor, et 19 la grande souris des champs.

Ces lignes légèrement courbées et voûtées, ces surfaces inégales, ces pointes et cette finesse caractérisent un animal qui découvre aisément les objets sensibles, et qui est prompt à les saisir; elles expriment le désir et la crainte, et la qualité qui doit naturellement résulter de ce mélange, c'est-à-dire la ruse. La mâchoire inférieure d'ordinaire assez faible, les dents de devant courbées en pointe, suffisent pour broyer les choses inanimées dont l'animal s'est emparé; mais n'ont pas assez de force pour saisir ou pour détruire un être vivant capable de résistance.

III.

12. Le renard, quoique au rang des bêtes de proie, a quelque affinité avec l'espèce dont nous venons de parler, il est faible comparé à d'autres animaux de sa

classe. La déclinaison de la ligne depuis le crâne jusqu'au nez, la mâchoire inférieure presque parallèle à cette ligne, donneraient à l'ensemble de cette forme quelque chose de faible, ou au moins la rendraient peu expressive, si les dents pointues n'indiquaient un petit degré de férocité dans la séparation des deux mâchoires.

13. La forme du chien désigne déjà quelque chose de plus ferme, quoiqu'elle soit d'ailleurs assez commune et peu significative; (je m'exprime mal, tout est significatif dans la nature; les formes vulgaires, les formes médiocres, comme les plus distinguées; mais l'expression des premières n'est pas aussi frappante; ainsi ce que j'appelle peu significatif, est seulement moins frappant que le reste.) La chûte du crâne depuis l'os de l'œil indique, si je puis me servir de cette expression, l'asservissement au pouvoir des sens. La gueule est plutôt faite pour un appétit modéré, que pour une faim gloutonne ou féroce, quoique le chien ait quelque disposition à la férocité et à la gloutonnerie. Je crois apercevoir ici, et sur-tout dans l'os de l'œil et son rapport avec le nez, une certaine expression de droiture et de fidélité.

14. Entre le chien et le loup la différence est légère, et cependant fort remarquable. Chez celui-ci

la concavité du sommet de la tête, la convexité au-dessus de l'os de l'œil, les lignes droites qui descendent de là jusqu'au museau, indiquent déjà des mouvemens plus violens. C'est particulièrement la mâchoire inférieure qui porte l'empreinte de la dureté.

10. Cette empreinte se retrouve dans la mâchoire de l'ours, mais celle-ci est plus large, et annonce plus de fermeté et de résistance.

8. Chez le tigre la forme pointue du derrière de la tête, et la largeur du devant, indiquent une singulière promptitude. Voyez comme la structure diffère de celle des bêtes de somme et de pâture! Remarquez ce levier qui couvre l'extrémité de la nuque et la renforce; cette voûte aplatie, siége d'une perception facile et d'une férocité gloutonne; ce large museau plein d'énergie; cette gueule, abyme voûté, prompt à saisir, à déchirer, à engloutir!

9. C'est dommage que le lion ne soit pas mieux dessiné; (mais dans Buffon même, d'où nous avons tiré ces copies, le crâne du lion est le moins exact de tous). Cependant combien n'est pas remarquable, même telle qu'elle est ici, la forme alongée et obtuse du derrière de la tête! Sa voûte n'est pas sans noblesse; la chûte de l'os du museau est rapide et énergique;

le devant de la tête est compacte, et annonce de l'énergie, du calme et de la force. Si nous avions les originaux sous les yeux, il serait intéressant de comparer cette partie en détail avec la tête du tigre. La différence qui paraît légère, est cependant essentielle.

17. Le caractère du chat peut être défini en deux mots; c'est l'attention et la friandise.

Entre tous ces crânes le plus remarquable est l'éléphant, n° 2. Dans le sommet et le derrière de la tête, aussi bien que dans le front, quelle expression naturelle et vraie de prudence, d'énergie et de délicatesse!

11. La loutre, tête difforme, visiblement destinée à la gourmandise.

16. Parmi les crânes il n'en est point dont le contour soit aussi horizontal et aussi peu anguleux que celui du castor. Ces longues dents qui se touchent en forme d'arc, indiquent la bonté et la faiblesse.

20. Le porc-épic ressemble un peu au castor par

le haut du contour, mais il n'y a aucun rapport entre l'arrangement de leurs dents.

18. L'hiène diffère beaucoup des autres formes, et sur-tout par le derrière de la tête. Le nœud qui la termine indique le plus haut degré d'opiniâtreté et d'inflexibilité. On reconnaîtrait, en examinant la ligne qui partage le museau de l'hiène vivante, le caractère ou le chiffre d'une dureté inexorable.

J'ajoute deux masques n°s 19 et 20, qui expriment un rire infernal, une méchanceté atroce : monstres qui trouvent leur jouissance dans le mal d'autrui.

533.



1. « Les animaux diffèrent entr'eux par la forme, par la structure des os et les contours, autant que par le caractère.

Depuis le plus faible des insectes aîlés jusqu'à l'aigle qui plane dans les cieux, depuis le ver qui rampe sous nos pieds jusqu'à l'éléphant, jusqu'au formidable lion, par-tout on reconnaît les gradations de l'expression physiognomonique. Il serait ridicule de supposer au ver la force du serpent à sonnettes, et au papillon la force de l'aigle. Il y aurait de la folie à supposer chez l'agneau la force du lion. Si on nous les montrait pour la première fois, si nous n'avions d'eux aucune connaissance, et que nous ne sussions quel nom leur donner, pourrions-nous résister aux impressions qu'ils feraient sur nous, et ne pas attribuer à l'un le courage et la force, à l'autre la faiblesse et la patience ?

2. Parmi les animaux en général, quels sont les plus faibles, c'est-à-dire, quels sont ceux qui s'éloignent le plus de l'espèce humaine, et qui sont le moins susceptibles de nos idées et de nos sensations, ou même d'avoir seulement l'apparence de ces idées et de ces sensations ? ce sont assurément ceux-là même qui ont le moins de ressemblance extérieure avec l'espèce humaine. Pour vous en convaincre, parcourez en idée les diverses espèces du règne animal, depuis le moin-

dre insecte jusqu'au singe , jusqu'au lion , jusqu'à l'éléphant ; et afin de simplifier et de faciliter la comparaison, mettez seulement en parallèle la forme des têtes, par exemple celles de l'écrevisse et de l'éléphant, celles de l'éléphant et de l'homme, etc.

3. Ce serait, pour le dire en passant, un travail bien digne d'un génie qui réunirait les talens d'un Buffon, d'un Camper, et d'un Euler, que de calculer et de déterminer les formes des têtes selon les principes de la physique et des mathématiques, et, ce qui arrivera certainement un jour, de démontrer que chaque animal, que chaque espèce d'animaux a reçu en partage certaines lignes fixes et invariables; que, parmi le nombre infini des lignes animales, il n'en est pas une seule qui ne diffère intérieurement et essentiellement des lignes attribuées à la forme humaine, lignes uniques dans leur espèce.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES SUR QUELQUES ANIMAUX.

Il est peu d'animaux dont le front soit aussi élevé au-dessus des yeux que celui du chien; mais ce que le front semble lui faire gagner, il le perd, soit par la forme excessivement animale du nez, auquel on reconnaît toutes les marques physiognomoniques du flair (l'homme aussi dresse ses narines pour flairer), soit encore par la distance qui sépare le museau du nez, et par l'abaissement ou plutôt la nullité du menton.

Je n'entreprendrai point de décider si les oreilles pendantes du chien sont un caractère de servitude; c'est du moins l'opinion de M. de Buffon, qui a très-bien raisonné sur les physionomies des animaux.

Le chameau et le dromadaire tiennent du cheval, de la brebis et de l'âne; mais ils n'ont rien de la noblesse du premier : ils semblent avoir quelque rapport avec le singe, au moins par le nez. Leur bouche, différente des bêtes de trait, n'est pas faite pour souffrir le mors et la bride; et la place réservée pour celle-ci se trouve marquée entre les yeux et le nez. Toute cette partie de la tête n'offre aucun indice de courage et d'audace. Rien dans leurs narines de singe ne carac-

térise le fier hennissement du cheval, ni le bruit menaçant du bœuf qui mugit. Les mâchoires sont trop flasques pour être voraces. Les yeux n'expriment que la patience d'une bête de somme.

L'ours exprime la férocité, la fureur, le pouvoir de déchirer; ami des déserts sauvages, il fuit le commerce des hommes.

L'Ai, le Hai, ou le Paresseux, le plus indolent, le plus borné et le plus misérable des animaux, est d'une forme très-imparfaite. Le plus haut degré d'impuissance et de nonchalance est marqué dans le contour de la tête, du corps et des pieds. Ceux-ci, privés de plante, n'ont pas même des doigts qui puissent se mouvoir séparément, ils ne sont composés que de deux ou trois griffes d'une longueur excessive, recourbées en dedans, et qui se meuvent toutes à la fois. En un mot on ne saurait se figurer un animal plus lent, plus stupide et plus insouciant sur tout ce qui le concerne. Considérez maintenant sa physionomie : en est-il de plus vraie, de plus analogue à ce caractère? pouvait-elle être plus émoussée, et indiquer un plus haut degré d'indolence et de stupidité?

Qui n'aperçoit dans le sanglier un animal sauvage, dépourvu de toute noblesse, lourd, vorace et grossier? et dans le blaireau, un animal ignoble, porté à la méfiance, méchant et glouton?

Le profil du lion est très-remarquable, sur-tout par le contour du front et du nez; observez cet angle presque droit, que forme la ligne extérieure en se recourbant depuis le nez jusqu'à la mâchoire inférieure.

Un homme, qui par le front et le nez ressemblerait au profil du lion, ne serait certainement pas un homme ordinaire; mais je doute que ce caractère puisse jamais se retrouver en plein sur une face humaine.

Le nez du lion n'est pas à la vérité aussi saillant que celui de l'homme; mais il l'est beaucoup plus que ceux des autres quadrupèdes.

La force et l'arrogance du roi des animaux est clairement exprimée, soit dans l'arc du nez, soit dans sa largeur et dans son parallélisme, soit enfin dans l'angle presque droit que forment les contours des paupières avec les côtés du nez.

Dans les yeux et le muffle du tigre, quelle expression de perfidie! quelle fureur sanguinaire! La tête du tigre vainqueur fournit l'emblème de Satan triomphant de la chûte d'un Saint.

Les chats sont des tigres en petit, apprivoisés par une éducation domestique ; avec moins de force, leur caractère ne vaut guère mieux. Ils sont envers les oiseaux et les souris ce que le tigre est envers la brebis, et même ils le surpassent en cruauté, par le plaisir qu'ils prennent à prolonger les souffrances de leur victime.

La figure hideuse du buffle indique cet instinct brutal qui le porte à frapper et à renverser.

534.




1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

TÊTES D'ANIMAUX.

Chaque nouvelle planche que je produis, chaque espèce animale considérée en particulier, prouve et confirme de nouveau que toute la nature est vérité et révélation.

Quand je n'ajouterais pas un mot à l'estampe ci-jointe, elle parlerait d'elle-même.

La tête de la vache et celle du bœuf 1, 2, 3, 6 indiquent des animaux stupides, insoucians, opiniâtres dans la défense. L'expression de ces qualités se retrouve particulièrement dans la distance des yeux, dans leur position oblique \ /, et par conséquent dans l'espace qui les sépare, puis dans les narines, et plus distinctement encore dans la ligne que forme le museau ~.

Le taureau 2 et 3 semble déjà se distinguer par un courage plus mâle, un œil plus vif, un front plus altier.

4. Le cerf dans la vigueur de l'âge, 5 la biche; tous deux flairent, sont aux écoutes, et portent l'empreinte de l'agilité, de l'attention, d'une douce et paisible innocence. La pointe du coin de l'œil est en général l'indice d'une ouïe fine, d'une oreille au guet.

Gourmandise, timidité dans le lièvre, 7 et 9. Dans le bouquetin 8 une prodigieuse force de nerfs pour

supporter le lourd fardeau de ses cornes ; l'os de l'œil, quoique très-dur, a cependant de la finesse ; les dents sont beaucoup moins redoutables que celles du loup, 12.

Plus de noblesse, de timidité et de finesse dans le chamois 10. Il y a quelque chose de petit et de faible, et en même temps une expression de violence dans le renard 11. Pourrait-on méconnaître dans le loup 12 un caractère féroce, passionné, traître et sanguinaire? Dans la belette 13, l'agilité et la finesse? On aperçoit dans le lynx 14 un animal sanguinaire qui guète sa proie; et dans la mobilité de la peau de son front la célérité de ses mouvemens : la ligne que forme sa bouche, est l'expression de la cruauté.

Le castor 15 et 16 a beaucoup moins d'énergie; ses dents, trop faibles pour déchirer, n'en ont que plus d'aptitude à ronger.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

1, 2. Lasciveté, gloutonnerie stupide et craintive. Combien cette forme est en tout sens opposée au profil de l'homme, à sa forme droite et majestueuse !

3. La chèvre paraît être en quelque sorte une caricature de la brebis, et j'y crois voir l'emblème de l'avarice. Un caractère de bassesse semble percer au travers de l'ensemble et de chaque partie considérée séparément.

4. Depuis l'oreille jusqu'à l'extrémité du museau, expression de bassesse ; sensualité crapuleuse dans la base du museau ; fausseté dans l'œil ; méchanceté dans le groin.

5. Quoique d'une forme lourde et maussade, cette tête d'âne est pourtant représentée ici d'une manière trop avantageuse, à cause de la vivacité et du contour qu'on a donné à l'œil ; mais la bouche retrace fidèlement l'expression de la bêtise et de l'opiniâtreté.

6. Pacifique et timide, il est aux aguets.

7. Animal envieux, haineux, vorace et méchant, et qui semble épier.

8. Animal paresseux, d'une intelligence très-bornée, et qui n'approche pas du caractère ferme, courageux, tranquille, actif et réfléchi qui distingue la 9e. tête.

Le profil n° 10 peint le regard avide et meurtrier d'un animal qui a fixé sa proie.

Je dois avertir mes lecteurs qu'en examinant des têtes d'animaux, il faut faire une attention particulière à la proportion et à la voûte du front ; à la position et aux contours des yeux, à la distance qui les sépare ; mais sur-tout à la ligne de la bouche.

C'est dans le lynx de l'estampe n° 535 qu'on voit le plus distinctement la ligne caractéristique de la fureur animale qui porte à mordre . Le même caractère, quoiqu'affaibli, se retrouve dans le renard vu en face ; tandis que dans le chien cette ligne a quelque chose de moins dur et de plus analogue à sa fidélité. Observez dans le profil 5 l'énorme grandeur de la bouche, et l'angle aigu que forment l'œil et le coin de la bouche avec la pointe avancée du museau.


1
2
3
4
5
6

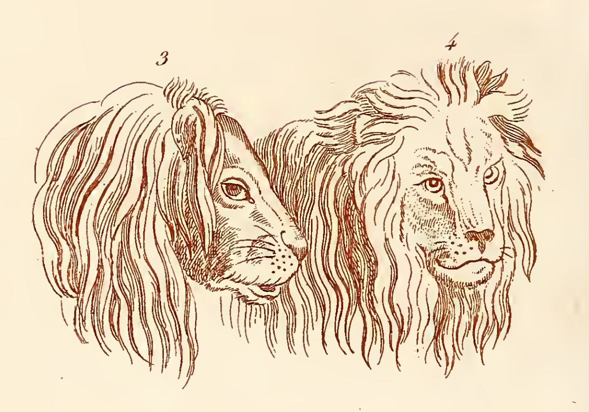
1



2



3 4



5



Les deux profils du tigre 1 et du lion 3, ont beaucoup plus d'analogie avec notre espèce, que n'en ont cent autres profils d'animaux; et ce rapport est surtout sensible dans le front 1. Et cependant quelle différence reste toujours entr'eux! Le plus oblique et le plus courbé de tous les profils de visage humain approchera toujours bien plus de la ligne perpendiculaire, que le profil du tigre ou du lion.

Des yeux rouges et globuleux, dont les coins sont saillans et prolongés, un nez large et aplati, la connexion immédiate qui est entre le nez et la gueule, et en particulier la ligne de celle-ci, tout porte un caractère animal et féroce. 4. Observez que la dignité du roi des animaux consiste principalement en ce que son visage, si l'on peut s'exprimer ainsi, est mieux prononcé et plus complet que celui des autres quadrupèdes. Quand on le regarde en face, on découvre aussitôt de l'analogie entre le front et le menton. Le poil qui couvre la tête, retombe en boucles des deux côtés.

5. La tête de la brebis, arrondie au sommet, n'offre rien de saillant, ni quoi que ce soit de vif et de pénétrant. La mâchoire inférieure ne remonte pas comme celle du lion. Nulle trace de férocité ou de cruauté dans l'arrangement et dans la forme des dents.

La violence du caractère de l'éléphant se manifeste par la quantité et la grosseur de ses os, et la forme arrondie et voûtée de ceux-ci indique sa finesse; la masse de ses chairs désigne la molesse; la flexibilité de la trompe, sa prudence et sa ruse; la largeur et l'arc du front sont l'indice de sa forte mémoire.

Remarquez le contour du front *a-b*, qui se rapproche des contours du front humain plus que tout autre front animal, et néanmoins sa situation relativement à l'œil et à la bouche constitue une différence essentielle avec le front de l'homme; car celui-ci forme presque toujours un angle droit plus ou moins régulier, avec l'axe de l'œil et la ligne de la bouche.

Observez cet œil terminé en pointe, et particulièrement celui du n° 2; combien n'y retrouve-t-on pas le caractère de la ruse! sur-tout si on le compare avec l'œil du poisson.

Considérez, en la supposant fermée, la proportion de la bouche et la largeur de son profil, et déterminez le mieux que vous pourrez l'angle qu'elle formerait avec le coin de l'œil 1.

Cette large oreille, ouverte et unie, molle et flexible, est probablement aussi d'une grande signification, mais je n'oserais entreprendre de la déterminer.


Pl. 539
1
a
b
2

CHEVAUX.

« Est-ce toi qui as donné au cheval sa force, et qui » as orné son cou de la crinière qu'il secoue quand » il s'anime? Est-ce toi qui le fais bondir comme la » sauterelle? Son fier hennissement inspire la ter- » reur. De son pied il creuse la terre, il triomphe » en sa force, et s'élance au devant de l'ennemi. Il se » rit de la crainte; il ne connaît pas même la frayeur, » et ne recule point à la vue de l'épée. Les dards » sifflent autour de lui, les piques et les lances brillent » à ses yeux. Il s'agite, il frémit, la terre se dérobe » sous ses pas; il craint de ne point arriver au com- » bat. Il répond fièrement au son des trompettes; il » ouvre les narines à l'approche du choc, au bruit de » la voix tonnante des chefs et des cris des sol- » dats ». (*Job*).

Il s'en faut bien que je sois connaisseur en chevaux, cependant je suis frappé de la différence de leurs physionomies, et je les trouve presque aussi variées qu'elles le sont parmi les hommes. Le cheval est donc pour le physionomiste un objet intéressant, puisque sa physionomie, du moins en profil, est une des plus marquées, des plus expressives, et des plus caractéristiques qu'il y ait parmi les animaux.

« Le cheval est de tous les animaux celui qui avec
» une grande taille, a le plus de proportion et d'élé-
» gance dans les parties du corps ; car en lui com-
» parant les animaux qui sont immédiatement au-
» dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal
» fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf
» a les jambes trop minces et trop courtes pour la
» grosseur de son corps ; que le chameau est dif-
» forme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros
» et l'éléphant ne sont, pour ainsi dire, que des
» masses informes ».

A peine trouvera-t-on un autre animal dont la physionomie soit aussi généralement sentie, aussi prononcée, aussi parlante que celle d'un beau cheval.

Et celui qui a mis un accord si parfait dans l'organisation d'un être qui en comparaison de l'homme est privé d'intelligence, aurait-il mis dans l'homme, son image, une contradiction manifeste, entre l'extérieur et l'intérieur ?


a
b
c
d
e
f

Aucune des formes contenues dans cette planche n'est parfaite, aucune aussi n'est tout-à-fait commune.

a. Son regard a quelque chose de faux; l'arc de l'os du nez a l'indice de la méchanceté, la mâchoire inférieure celui de la paresse.

b. Il a plus de vigueur et de passion, moins de paresse et de fausseté.

c. Plus vigoureux, peut-être moins passionné que *b*, il a aussi moins de noblesse, avec plus d'énergie.

d. D'après les règles de la physiognomonie et de la pathognomonique, il est d'un caractère fougueux: la disposition à ce caractère me paraît déjà marquée dans le contour de la tête et dans l'arc de l'os et du nez. Il n'appartient qu'à un cheval de cette forme de se cabrer et de haleter autant que celui-ci paraît le faire.

e. Quel contraste entre cette tête et les précédentes! et cependant elle n'est pas des plus faibles.

f. Ici plus de faiblesse encore; c'est la tête d'un cheval lent et paresseux. Tout y est plus relâché, plus affaissé.

Les têtes nos 1, 2 et 3 annoncent bien plus de fermeté, d'énergie et de courage que les nos 4 et 5. Elles ont à la vérité trop de feu pour être tout-à-fait grandes, mais elles n'ont rien de la fausseté et de la faiblesse des deux autres. L'os du nez, sa largeur et son profil, le contour si plein et si fortement prononcé de ces grands yeux ouverts, leur parfait accord avec les narines, tous ces traits sont dans l'homme et dans le cheval des signes caractéristiques d'énergie et de valeur. De même aussi chaque concavité cintrée du profil qui n'est que faiblement prononcée, annonce toujours le manque de courage, ou un moindre degré de valeur qu'il n'en faut attendre d'une convexité bien marquée, si toutefois elle n'est pas trop saillante.

1 2 3

4



5



OISEAUX.

Amie du vrai, la nature s'est encore manifestée ainsi dans la formation des oiseaux. Mis en parallèle avec d'autres créatures, ou comparés seulement entre eux, ils ont chacun leur caractère distinctif.

Leur structure est en tout plus légère que celle des quadrupèdes; ils ont le cou plus flexible, la tête plus petite, un bec pointu au lieu de bouche, un vêtement plus riche et plus leste.

C'est au moins pour rendre plus évidentes encore des choses déjà connues, et afin de pouvoir dans la suite y renvoyer nos lecteurs, que nous joindrons quelques remarques aux têtes d'oiseaux assez bien dessinées que nous insérons ici.

La variété de leurs caractères est hors de doute; il s'agit maintenant de savoir si leurs physionomies diffèrent autant que leurs caractères.

L'aigle majestueux s'élance d'un vol hardi, brave les rayons du soleil sans nuages, et plane au haut des airs : là son regard perçant domine de vastes contrées, et découvre au loin, soit dans les profondeurs des vallées, soit au sommet des arbres, ou au milieu de l'atmosphère, l'animal vivant dont il veut faire sa pâture; tout à coup il fond sur sa proie, la saisit d'une

serre puissante, et fier de son triomphe, la transporte ou sur un rocher solitaire, ou dans une plaine déserte pour la déchirer ou l'engloutir.

Peut-on le regarder, et ne pas reconnaître dans sa forme extérieure, la force victorieuse, les ressorts puissans, le fier courroux de ce redoutable ravisseur? son œil étincelant n'a-t-il pas tout le feu de l'éclair? quel autre aurait l'audace de fixer ses regards sur l'astre éblouissant du jour? Examinez tous les yeux en descendant jusqu'à ceux de la taupe, où trouver ce regard pénétrant, ferme et rapide qui embrasse tout l'horison? Où trouver un tel rapport entre les yeux et la lumière? O qu'il est vrai le langage de la nature, qu'il est expressif pour ceux qui veulent l'entendre!

Mais ici ce n'est pas seulement le feu du regard qui offre cette vérité d'expression; elle réside aussi dans le contour du haut de la tête, et les replis de la peau du front, qui désignent la colère et le courage.

Enfin l'expression se retrouve encore dans la forme de ce bec recourbé, court et voûté, si ferme, si propre à saisir, et qui est un signe évident de courage et de force.


1
2
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

Observez les nos 1, 2, 4 et 6 de la planche ci-jointe, surtout le dernier; et vous démêlerez dans la ligne du bec et dans l'œil, le signe de l'avidité aux aguets, si je puis m'exprimer ainsi.

On aperçoit dans le cou et le bec alongés du vautour 3, plus de souplesse, mais en même tems quelque chose de moins noble. Le sommet de la tête est beaucoup plus aplati.

Dans le hibou 5 et 8, on reconnaît un oiseau de proie moins noble encore, plus faible et plus timide. Il suffit pour cela de comparer les becs.

On ne saurait douter en voyant le bec pointu du coq Anglais 7, que sa force ne soit inférieure à celle de l'aigle. Il est d'ailleurs plus présomptueux, plus fier, plus jaloux, peut-être aussi plus passionné.

Combien de physionomie dans le casoar 9 et 10! expression de rudesse et d'emportement, défaut total de noblesse, de sens et de sensibilité; faiblesse accompagnée de prétention.

Affectation de force, aigreur et babil dans le perroquet 11 et 12.

Humble et douce timidité dans le pigeon 13; c'est-à-dire dans l'un des deux, l'autre n'est pas sans aigreur.

Le cygne 14 a plus de noblesse que l'oie, moins

de force que l'aigle, moins de tendresse que le pigeon, plus de flexibilité que l'autruche.

Pourrait-on ne pas apercevoir dans les petits yeux à fleur de tête du Poliphème de Brésil 15, dans la forme du crâne et dans la disproportion entre le bec et la tête, un défaut de courage et de sensibilité ?

Le canard sauvage 16 a l'air plus farouche que le cygne; mais qu'il est loin d'avoir la force et la fermeté de l'aigle !

On ne retrouvera point dans la petite tête du pélican 17, dans ses petits yeux et son long bec, le regard vindicatif du canard sauvage, ou la bonhommie du pigeon. Il n'y a dans cette forme ni simplicité, ni dignité.



1



2



1. L'AUTRUCHE, le Saturne des oiseaux, qui digère le fer, qui peut réduire le verre en poudre, et qui n'est pas faite pour connaître la pitié.

Si les lignes ondulées expriment en général plus de flexibilité que les lignes droites et tranchantes, par raison d'analogie, cette longue ligne, qui partage le bec fermé de l'autruche et qui semble tirée à la règle, désigne la dureté et l'inflexibilité. Et combien le rapport de cette ligne avec l'œil ne s'éloigne-t-il pas du rapport de l'œil à la bouche dans le visage humain!

J'ai rassemblé dans cette planche le loup et l'agneau du règne des oiseaux, nº 2. Jusqu'à présent encore l'un est la terreur de l'autre; mais, riez-en si vous voulez, il viendra un tems où tout s'anoblira, où tout rentrera dans l'ancienne paix du Paradis, et où tous les êtres sous des formes infiniment variées, mais harmoniques entre elles, loueront d'un commun accord un Dieu réconciliateur.

CHAUVE-SOURIS.

1. Le fer à cheval, 2 la chauve-souris commune. Ils expriment une passion violente, et renfermée dans un cercle très-étroit, une passion ignoble qui fuit la lumière. Ces petits yeux cachés et enfoncés, ces larges oreilles dressées et craintives, ces petites dents aigues et pointues, ont selon moi l'empreinte d'une passion ardente, basse, mal-faisante et concentrée.

3. Le squelette de cet animal indique beaucoup de flexibilité et de légèreté. La queue et l'extrémité des ailes caractérisent sa méchanceté.




1


2


3

1 2 3

6 4 5

POISSONS.

1, 2, 3, 4, 5. L'EXPRESSION est toujours proportionnée à la mesure des facultés internes. Qu'ils sont loin ces profils de ressembler à celui du visage humain ! qu'ils sont loin d'avoir sa forme perpendiculaire ! Comparez-les à d'autres animaux, au lion, par exemple, combien peu vous leur trouverez de face ! Qui n'aperçoit au premier coup d'œil qu'ils manquent d'intelligence, qu'ils sont incapables de réflexion et de ruse ?

Il leur est impossible de couvrir leurs yeux et de les fermer, même en partie. Globuleux et saillans, ils n'ont rien de la forme oblongue des yeux du renard ou de ceux de l'éléphant. Quant au front, il n'a presque point d'analogie avec les autres traits.

Le monstre 2 est dépourvu de tout ce qui porte un caractère d'aménité, de douceur et de tendresse. Cette bouche cintrée et ces dents pointues sont stupides, ignobles, insensibles, faites pour dévorer sans jouir.

Quelle expression de bêtise dans la bouche 3, et en particulier dans son rapport avec l'œil !

6. La gueule du cheval-marin est un abyme effroyable et profond, formé seulement pour écraser et engloutir.

SERPENS.

Parcourez tout le règne de la nature, et si vous pouvez me citer un être sans physionomie, ou dont la physionomie ne réponde point au caractère, je dirai que l'homme aussi n'en a point.

Qu'est-ce qui a moins de physionomie que le serpent, et qu'est-ce qui en a davantage ? On pourrait tirer de plusieurs têtes de serpens les signes caractéristiques de la malice et de la fausseté.

Rien chez eux à la vérité n'annonce du jugement, de la réflexion, ni même de la mémoire; mais le caractère qui nous frappe dans cette créature réprouvée, c'est la ruse d'un être extrêmement borné.

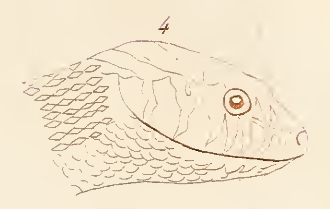
Le changeant même de leurs couleurs, et l'arrangement bizarre de leurs taches, présentent l'idée du prestige, et semblent nous avertir d'être en garde contre elles. Parmi ces têtes, dont la plupart représentent des serpens d'Amérique, en est-il une seule qui puisse nous inspirer une sorte d'affection ou de confiance !

Figurez-vous des traits pareils sur un visage humain, avec quelle horreur on en détournerait ses regards ! Les gens rusés ont d'ordinaire, il est vrai, les yeux enfoncés, tandis que presque tous ces serpens les ont


1


2


3


4


5

à fleur de tête ; mais ceci est le caractère d'une ruse méchante. Quant au regard de la ruse, on ne le distingue que dans le n° 1. La bouche, dépourvue de lèvres, n'est qu'une incision cintrée, et qui s'étend au-delà de l'œil. Ici point d'application, elle se fait d'elle-même.

Tous les hommes vraiment énergiques ont de la droiture et de l'honnêteté ; la ruse n'est que le supplément de la force. Aucune de ces têtes n'est assez énergique pour agir à découvert et sans le secours de la ruse ; elles sont faites pour blesser le talon et pour être brisées.

Le jugement de Dieu est imprimé sur leur front aplati : on peut le lire encore dans la bouche et dans l'œil.

INSECTES.

Quelle variété infinie le sage créateur n'a-t-il pas mise dans les marques caractéristiques de toutes les forces vitales !

Comme il imprime à chaque créature le caractère distinctif qui lui est propre ! et combien cela n'est-il pas frappant dans la dernière classe du règne animal !

Le monde des insectes est un monde à part, et quoique les êtres qui le composent soient ceux qui ont le moins de rapport avec l'espèce humaine, le physionomiste ne dédaignera point de les étudier, puisque les observations qu'ils fournissent viennent à l'appui de son système.

La forme de chaque insecte désigne clairement le degré de sa force active ou passive, et jusqu'à quel point il peut jouir ou détruire, souffrir ou résister. N'est-il pas visible, par exemple, que les insectes aux ailes dures et compactes ont un caractère de force, de capacité et de résistance qui manque au papillon, dont les ailes sont si déliées ? La substance la plus molle n'est-elle pas en même temps la plus faible, la plus passive, la plus sujette à la destruction ? Les

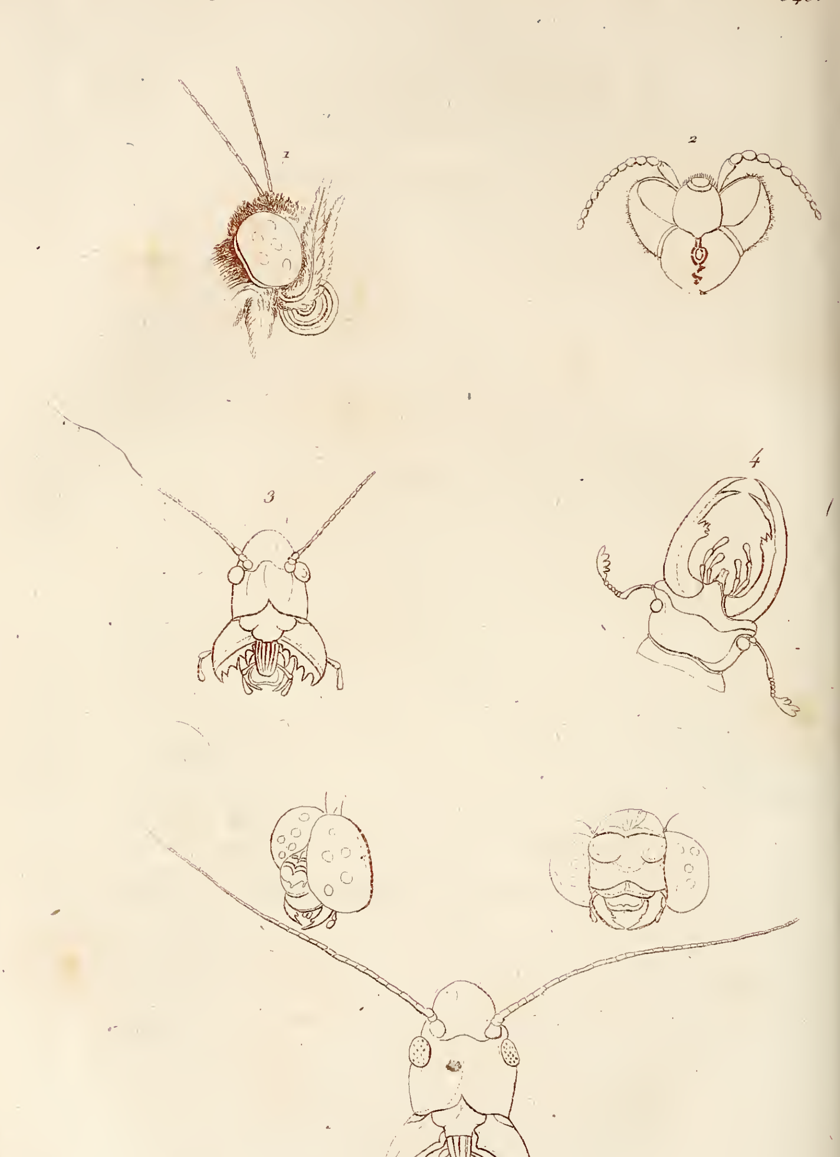


insectes, presque entièrement dépourvus de cervelle, ne diffèrent-ils pas plus que toutes les autres créatures, de l'homme qui en est si abondamment fourni?

N'y a-t-il point une distinction bien marquée entre toutes les espèces d'insectes, et ne reconnaît-on point au premier coup d'œil si elles sont guerrières et capables de résistance, ou faibles et sans défense? si elles sont faites pour jouir ou pour détruire?

La grande *demoiselle* a reçu en partage une légèreté et une vitesse qui se montre dans la structure de ses ailes. C'est en volant qu'elle enlève avec adresse les petits moucherons dont elle fait sa pâture. Quelle lenteur au contraire dans la pesante chenille ! avec quelle précaution elle pose ses pieds pour atteindre la feuille qu'elle veut ronger ! une substance aussi molle n'est pas faite pour résister. La chenille arpenteuse, alongée et étendue, semblable à un rameau desséché, est moins animée encore.

Qui ne voit en suivant de l'œil le papillon léger et folâtre, qu'il est fait pour de douces et faciles jouissances ? Qui n'aperçoit un plus haut degré de force dans la diligente abeille, destinée à sucer le suc des fleurs ? La mouche est libre et légère ; mais qu'il est aisé de voir que sa force n'a point, comme celle de l'abeille, un but déterminé ! Le papillon nocturne, lent, paisible, incapable de nuire, contraste avec l'araignée agile et meurtrière, qui ne reste suspendue au centre des filets, que pour s'élancer plus facilement sur les insectes qui s'y prennent. Quelle activité, quelle hardiesse dans la patiente fourmi ! Enfin quelle expression de solidité et de résistance dans le hanneton couvert d'une cuirasse, et dans les différentes espèces de scarabées, dont les unes sont revêtues d'une forte écaille, et d'autres d'un bouclier hérissé de pointes ou de longues antennes !


1
2
3
4

TÊTES D'INSECTES VUS AU MICROSCOPE.

Qui ne voit l'impuissance de nuire, empreinte sur cette trompe flexible et roulée, qui sert au papillon 1 à pomper le suc des fleurs?

Opposez lui les fortes mâchoires de la guêpe 2, destinées à ronger et à dévorer.

Observez dans la sauterelle 3 une gueule ouverte et menaçante, qui exprime son caractère vorace.

Le cerf-volant 4 a quelque chose de dur et de farouche.

Chacun de ces insectes, et il n'en existe aucun qui ne soit dans le même cas, remplit les vues dans lesquelles il a été créé. Chacun d'eux diffère de tous les autres, tant par son extérieur, que par son caractère et sa destination; et cette différence consiste, non seulement dans le jeu des parties mobiles, mais dans leur forme, dans leur mollesse ou leur fermeté, leur faiblesse ou leur solidité.

Les n°s 2, 3 et 4, et tous les autres insectes voraces ont dans leur extérieur une expression de férocité, qui pourrait fournir des traits propres à caractériser la méchanceté la plus noire.

ABEILLES.

Arrêtons-nous un moment pour ajouter quelques nouvelles remarques à celles que nous avons déjà faites, sur le rapport qui se trouve entre la physionomie de l'homme et celle des animaux.

Il est évident « que la nature est soumise à des lois » invariables. Elle n'a qu'un seul alphabet, qu'un » seul prototype pour toutes ses productions, c'est-à- » dire, qu'on rencontre toujours sous les mêmes » formes, des êtres doués de la même force et qui » ont la même essence. Deux formes pareilles pro- » duisent une même force; plus les formes se rap- » prochent, plus aussi leurs facultés ont de ressem- » blance; plus les formes diffèrent et plus il y aura » de dissemblance entre les facultés ».

Chaque être est doué d'une force, d'un esprit, qui agit du dedans au dehors, selon la nature du corps où il réside, et la situation de ce corps. De là toutes les dissemblances et les ressemblances sur lesquelles sont fondés tous les jugemens que nous portons des objets visibles.

Si donc la ressemblance des formes a lieu entre

l'homme et les animaux, elle en suppose aussi une entre leur nature, leurs sensations, et leurs facultés. Si nous pouvions dessiner avec assez d'exactitude des profils d'hommes et d'animaux, si nous pouvions les comparer mathématiquement; nous parviendrions certainement à déterminer la véritable proportion de leurs facultés. Bien plus : s'il y avait moyen de dépouiller la tête de la reine des abeilles des poils qui la couvrent, et de tirer sa silhouette au travers d'un microscope solaire, je crois que l'on n'aurait aucune peine à distinguer cette silhouette de celle des autres abeilles, et qu'on reconnaîtrait sa royauté et sa supériorité. Il est indubitable que ce caractère royal doit être visible ou perceptible pour le reste des abeilles, sans quoi elle ne serait pas reconnue exclusivement pour reine, et ses rivales ne seraient pas expulsées. Les abeilles, bornées au cercle étroit de leur ruche, aperçoivent vraisemblablement d'un coup d'œil ce surcroit de force que nous ne distinguerions tout au plus qu'à l'aide d'un microscope solaire. S'il était possible de fixer avec plus de justesse le rapport des contours de la reine abeille à celui des abeilles communes, on trouverait peut-être un trait caractéristique de la

royauté, un chiffre physiognomonique qui désignerait toujours la supériorité d'un individu sur ses semblables et cette découverte nous fournirait peut-être une ligne fondamentale, qui servirait de règle générale en physiognomonie. Je me déciderais de préférence pour le profil de la reine des abeilles, parce que sa supériorité ne dépend pas d'un choix arbitraire, mais semble attachée à sa naissance.

549.



DES SINGES.

On sait que de tous les animaux le singe est celui qui se rapproche le plus de la forme humaine ; et cependant quelle distance entre le singe et l'homme ! mais plus cette distance est énorme, plus l'homme doit s'en réjouir. Qu'il se garde bien de la fausse humilité qui dégraderait son être, en exagérant ses rapports avec une créature à laquelle il est si supérieur !

Le crâne du singe, comme nous le verrons bientôt, est celui qui a le plus d'analogie avec le crâne de l'homme ; et quant à la faculté de se représenter les objets sensibles, c'est aussi l'animal qui a le plus de rapport avec nous.

De toutes les différentes espèces de singes, il n'y a guère que l'orang-outang et le pithèque qui aient une ressemblance marquée avec l'homme ; les autres s'écartent déjà sensiblement de la forme humaine.

L'orang-outang imite toutes nos actions ; mais dans la seule vue d'imiter quelque chose, et sans atteindre jamais le but auquel elles tendent.

Ceux qui se plaisent à rabaisser l'homme au niveau de la brute, élèvent l'orang-outang jusqu'à l'homme. Mais il ne faut qu'une observation et une comparaison exacte, se bornât-on même au parallèle des crânes,

pour découvrir malgré tous leurs rapports, la prodigieuse différence qui sépare à jamais les deux espèces. Cette nuance, si légère au premier coup d'œil, suffit pour séparer à jamais de la nôtre la nature des singes.

On a tant parlé de l'homme dans l'état de pure nature. . . . . . mais où le trouver dans cet état? il existe aussi peu qu'une religion naturelle sans révélation. Faut-il d'autre preuve contre l'existence de cet état chimérique, que la constante supériorité de l'espèce humaine? et la nécessité de la doctrine de l'évangile ne nous démontre-t-elle pas la nullité d'une religion purement naturelle?

Offrons ici les traits sous lesquels on s'est représenté l'homme réduit à l'état de pure nature: » On nous l'a peint la tête garnie d'un poil hérissé ou d'une laine frisée; le visage couvert de longs cheveux qui, plantés sur toute la superficie du front, retombent et lui couvrent la face; privé en un mot de toute la majesté de la forme humaine; les yeux cachés, enfoncés et arrondis comme ceux des animaux; de grosses lèvres avancées; le nez aplati; le regard stupide ou même féroce; les oreilles et tout le corps velus; la peau dure, semblable à un cuir noir ou tanné; les ongles longs, épais et crochus; la plante des pieds revêtue d'une espèce de corne, etc «. Puis on conclut de ce tableau,

que rien n'est plus difficile à rendre sensible que la nuance qui sépare l'homme de la brute.

Quoique moins difficile à faire que l'on paraît le croire, je laisse ce parallèle à de plus habiles que moi, ne me sentant pas assez de talens pour établir les points de comparaison : bornons-nous ici à celle des crânes des deux espèces.

Retrouvera-t-on dans le singe cette majesté qui brille sur le front de l'homme, lorsque ses cheveux sont couchés en arrière ? et n'est-ce pas profaner le mot chevelure, que de l'appliquer à la crinière du singe ? Vainement chercheriez-vous ailleurs que dans l'homme ce front large et élevé qui donne tant de noblesse à sa physionomie, et cette voûte qui semble destinée à lui servir de couronne.

Où trouverez-vous ces sourcils dessinés avec tant d'art? leur jeu, dans lequel Le Brun trouvait l'expression de toutes les passions, et qui indiquent en effet bien plus que tout ce que Le Brun croyait y apercevoir ?

Où trouvez-vous ce nez proéminent et dégagé ? ce passage heureux du nez à la bouche ? où des lèvres qui, pour la mobilité, la couleur, le dessin, approchent tant soit peu des nôtres ?

Le singe a-t-il des joues, un menton, un cou comparables à celui de l'homme ? en un mot où retrouver l'humanité ?

Parmi les sauvages l'enfant nouveau-né est homme, et porte tous les caractères de son espèce. Comparez-à l'orang-outang qui vient de sortir du sein de sa mère, et vous conviendrez que le premier pourrait plutôt s'élever à la dignité des anges, que le second à la dignité de l'homme.

1 2 3 4 5

6 7 8 9 10

11 12 13 14 15

16 17 18 19 20

21 22 23 24 25

SINGES.

De toutes les têtes de singe que présente la planche ci-jointe, la 5e est la plus frappante : c'est celle de l'orang-outang, autrement le jocko, ou l'homme des bois, celui de tous les singes qui ressemble le plus à l'homme. Mais que cette ressemblance illusoire soutient mal l'examen d'une critique éclairée !

Son caractère animal, qui le met si fort au-dessous de l'espèce humaine, perce à travers le masque sous lequel la nature s'est efforcée de cacher la brute. On reconnaît sur-tout ce caractère :

a, à son front étroit, qui n'a pas à beaucoup près la belle proportion de celui de l'homme.

b, au défaut, ou du moins au peu d'effet du blanc de l'œil.

c, à la proximité des yeux, ou à celle de leurs orbites, qui devient infiniment frappante lorsque les os du crâne sont dépouillés des muscles et des tégumens.

d, à son nez excessivement aplati, trop étroit dans le haut, et trop écrasé dans le bas.

e, à la position de ses oreilles, placées trop près du sommet de la tête, et qui dans l'homme sont presque toujours à la hauteur des sourcils, et parallèles au nez.

f, à l'intervalle qui sépare le nez de la bouche, intervalle qui dans l'animal est presque de toute la longueur du menton, tandis qu'il n'a communément dans l'homme que la moitié de cette longueur.

g, aux lèvres qui sont collées sur les dents, et forment un cintre à la manière de celles des autres animaux.

h, à la forme triangulaire de toute la tête.

Il serait en vérité superflu de pousser le parallèle jusqu'au cou et à la chevelure.

Au reste on prétend que cet animal a l'air triste et la démarche grave; que tous ses mouvemens sont compassés; qu'il est d'un naturel assez doux et très-différent de celui des autres singes; qu'il n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du satyre, ni la vivacité pétulante des singes à longue queue.

Aucun de ceux que nous avons sous les yeux, n'a des lèvres comparables aux nôtres; et à l'exception de deux ou trois, tous ont des physionomies qui au premier coup d'œil les font ranger dans la classe des animaux.

Après l'orang-outang, qui diffère déjà si prodigieusement de l'homme, le gibbon 3 et 4 est celui dont la forme approche le plus de la figure humaine. On trouve une ressemblance assez marquée entre son

crâne 24 et celui de l'homme. Ce singe est d'un naturel sage, a des mœurs douces; ses mouvemens ne sont ni trop brusques, ni trop précipités; il prend doucement la nourriture qu'on lui présente; il est sensible au froid, et craint l'humidité; mais l'ensemble de sa figure n'a rien d'humain; ses bras disproportionnés touchent à terre, lors même qu'il se tient debout.

Que la distance excessive du nez à la bouche, caractérise bien la brute dans le n° 5! mais au contraire dans les n°s 4, 10 et sur-tout 21, 23, c'est la trop grande proximité de ces deux parties qui trahit la bête cachée sous le masque de l'homme.

Parmi les espèces les plus traitables il faut compter encore le maimon 21, qui a l'angle des yeux le plus approchant de celui de l'homme par sa conformation, et qui d'ailleurs passe pour être sociable et caressant.

On loue aussi la douceur du macaque 6; mais il est si hideux, qu'on ne peut le regarder sans dégoût et sans horreur; il passe d'ailleurs pour un animal singulièrement capricieux.

Le mandrill 9, 10, a dans la physionomie quelque chose de si atroce et de si dégoutant, qu'il serait inutile de chercher chez lui les traits de l'humanité. Sa chevelure courte et touffue, la longueur de son nez, ou plutôt ses deux naseaux d'où découle continuellement une humeur qu'il recueille avec la langue, sa face violette et sillonnée des deux côtés de rides profondes et longitudinales, l'absence du menton, tous ces défauts ne le rabaissent-ils pas infiniment au-des-

sous du plus misérable des hommes? d'ailleurs il n'est pas bien méchant.

Le mone 20 est entièrement dénué de front. Il tient du tigre par le bas du visage; mais aucun de ses traits n'exprime la force, et en général il n'a rien de la figure humaine. Il est d'une vivacité extravagante, alerte, mais fort docile; ses emportemens n'ont rien de furieux.

Le regard du magot 2 est celui d'un avare affamé; il porte le caractère d'une basse friandise, et se montre très-enclin à la rapine.

Les patas 14, 16, font les plus grands dégâts dans les champs du Sénégal; les singes de cette espèce sont d'une dextérité surprenante.

Les bonnets chinois 12 ne s'apprivoisent qu'à demi, et il faut les tenir toujours à la chaîne. Ils pêchent fort adroitement des crabes; ils mettent pour cet effet leur queue entre les pinces de ce crustacée, l'enlèvent brusquement dès qu'il la saisit, et le tirent de l'eau par ce moyen.

Voici une vignette dans laquelle on a rendu les principaux caractères de la bouche des différentes espèces de singes:



On ne retrouve quelques traits de la bouche humaine que dans les nos 1 et 2, les autres ne s'élèvent point au-dessus de l'espèce animale; la 5e est la plus maltraitée de ce côté-là.

Il me reste encore à faire une observation très-importante concernant ces figures auxquelles ont croit trouver de l'analogie avec la physionomie des singes. Dans le fond, cette prétendue ressemblance diminuerait beaucoup, si on se donnait la peine d'observer et de comparer avec quelque attention; elle disparaîtrait totalement, sur-tout en considérant les fronts, puisque ces mêmes personnes, auxquelles on trouve de la ressemblance avec cet animal, ont presque toutes le front ouvert et dégagé, et diffèrent par conséquent du singe par une des principales parties de la tête. Ordinairement ces sortes de gens sont habiles, actifs, adroits, et très-utiles à la société. Ils doivent cependant se défier du penchant qu'ils pourraient avoir à l'avarice et à la ruse, deux vices auxquels ils semblent devoir être enclins.

CRANE DU SINGE.

Voici la figure du crâne d'un singe de l'espèce commune.

Je conviens que parmi ceux des animaux, il n'en est point qui ait autant de conformité avec celui de l'homme.

Mais j'y découvre cependant des différences essentielles, qui sont à mon avis de la plus grande importance dans la science physiognomonique.

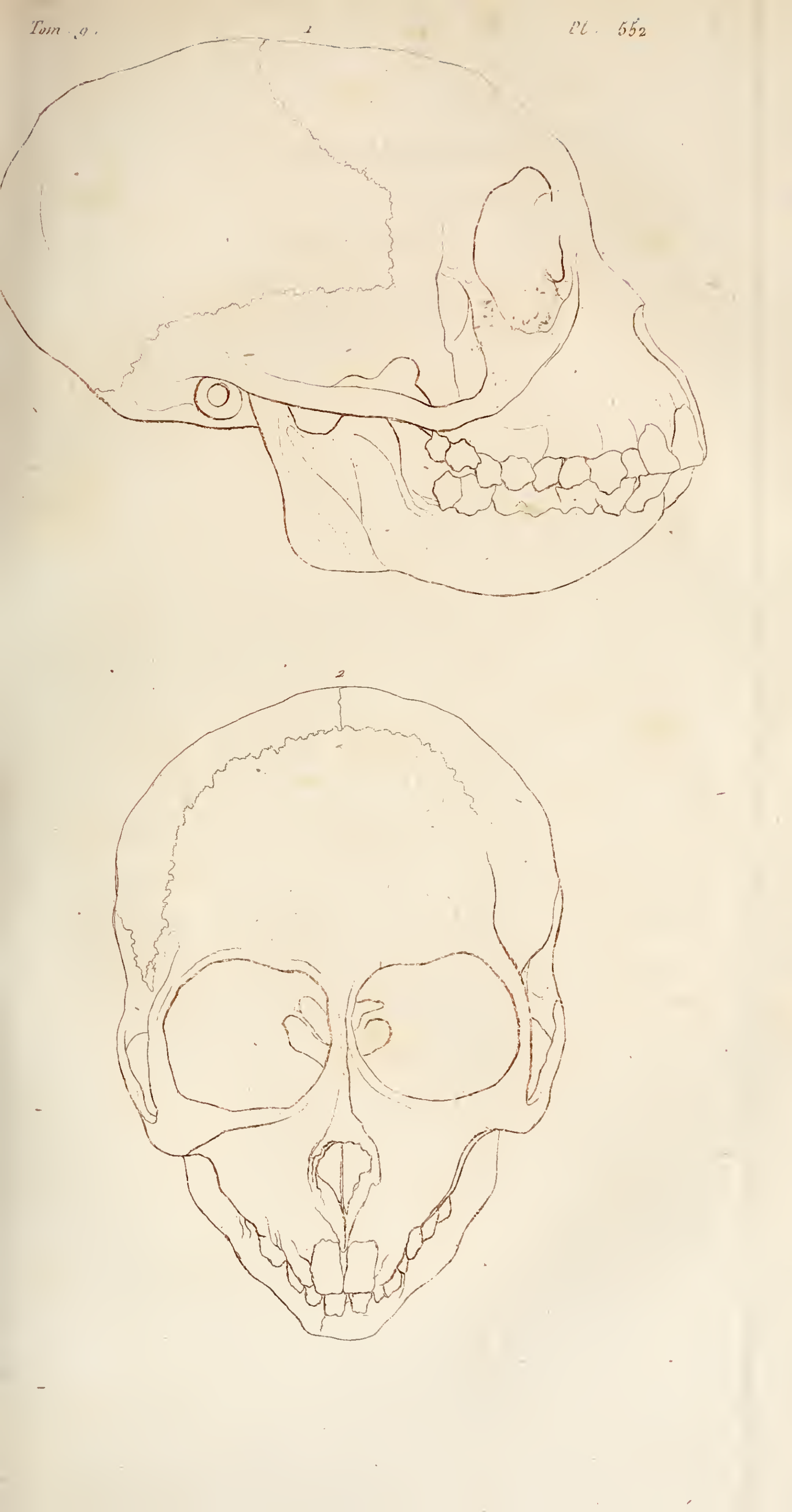
La première et la plus frappante, est le peu d'intervalle qui sépare les orbites des yeux.

La seconde, l'applatissement du front couché en arrière, surtout lorsqu'il est vu de profil. Ce trait est un des caractères essentiels qui distinguent l'animal d'avec l'homme.

La troisième provient de la forme de l'ouverture des os du nez. Dans le crâne de l'homme il représente un cœur renversé; ici au contraire la pointe du cœur est en bas, et la base en haut.

Une quatrième différence est celle des traits qui réunissent le front et le nez, dont la racine est placée beaucoup plus haut dans le crâne de l'homme que dans celui du singe.

En cinquième lieu, la mâchoire de l'homme est,


1
2

proportion gardée, beaucoup plus large que celle du singe, et contient beaucoup plus de dents; celle-ci se termine trop en pointe, et, vue de profil, est trop recourbée en avant.

Sixièmement, le menton de l'homme est bien plus saillant que celui du singe. Lorsque les deux crânes reposent sur la mâchoire inférieure et sont placés à côté l'un de l'autre, celui de l'animal penche si fort en avant, qu'à peine on aperçoit la face.

Le menton est le caractère distinctif de l'homme; cette vérité me paraît un axiôme en physiognomonie. Je n'entends ici par menton que la partie osseuse dépouillée des muscles et des tégumens; c'est l'absence de cette partie qui occasionne celle du menton dans tous les animaux, lorsqu'on les voit en face.

Le profil seul nous offre une septième différence des plus marquées : elle tient à la forme et à l'étendue du derrière de la tête, qui dans le singe est infiniment plus oval et plus court que dans l'homme. D'ailleurs l'angle que forme ici le bas de la mâchoire inférieure avec la base du derrière de la tête, est presque droit, tandis que chez nous la mâchoire inférieure se trouve presque dans une même ligne horizontale avec l'apophyse occipitale, dont le singe est dépourvu.

« Ce n'est donc qu'un animal, et malgré sa res» semblance avec l'homme, bien loin d'être le se» cond dans notre espèce, il n'est pas même le » premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est » pas le plus intelligent. » La principale cause de cette dégradation du singe, c'est la petitesse de son front et le petit volume de son cerveau; différences toutes très-essentielles, et qui le caractérisent trop bien pour qu'on le puisse confondre avec l'homme.

CONCLUSION.

Pour être intimement convaincu de la vérité de la physiognomonie, et reconnaître la sagesse infinie de la nature dans la conformation des animaux ; pour sentir évidemment qu'elle est dans toutes ses actions soumise à des lois distinctes, il suffit de comparer les profils de tous les êtres animés, et d'observer :

a, le rapport de la bouche avec l'ensemble de la tête ;

b, avec l'œil en particulier ;

c, ce rapport déterminé d'après la longueur de la bouche vue de profil ;

d, d'après la forme et la courbure de cette partie ;

e, enfin d'après l'angle de cette ligne avec celle de l'œil, en supposant une nouvelle ligne tirée par le centre de l'un à l'extrémité de l'autre.

Par exemple, dans le profil de l'homme, l'œil se trouve placé au-dessus de la bouche à la distance d'environ six fois la largeur de la ligne du profil de la bouche.

L'angle dont je viens de parler sera presque droit

dans l'homme sage et bon ; plus il est obtus, plus il annonce un caractère décidément animal.

Il en est de même du plus ou du moins de disproportion entre la longueur de la ligne du profil de la bouche, et cette autre ligne qu'on peut tirer en idée depuis l'extrémité de la bouche jusqu'à l'œil. Le véritable rapport de cette partie du visage de l'homme à la longueur du profil de sa bouche, est comme 1 à 6.

553.



III.

RAPPORT DE LA PHYSIONOMIE DE L'HOMME AVEC CELLES DES ANIMAUX.

Lavater dit : Porta est après Aristote celui qui a le plus insisté sur la ressemblance de l'homme avec les animaux ; c'est lui qui a mis en vogue cette idée : « que les physionomies animales si exactement déterminées, pourraient fournir des règles sûres, applicables à la physionomie humaine ; » et personne avant lui, que je sache, n'avait cherché à établir cette assertion sur des principes théorétiques, ni ne s'était donné la peine de mettre en parallèle des têtes d'hommes et d'animaux. Rien assurément n'est plus vrai que cette proposition : « la ressemblance des formes suppose une ressemblance de caractères ; » seulement il ne faut pas que les copies aient plus de ressemblance entre elles, que les originaux n'en ont dans la nature. Et il me paraît que, livré à son imagination, Porta a cru apercevoir des ressemblances que personne ne peut découvrir après lui. Y a-t-il, par exemple, entre

son chien de chasse et Platon (1) quelque analogie qui puisse fournir des lumières à un observateur de sang-froid, ou le conduire à des conséquences solides ? Il est encore singulier qu'il ait mis en parallèle des têtes d'oiseaux et des têtes humaines. Mais au moins fallait-il, dans ce cas, les dessiner avec plus d'exactitude et de vérité; puis, au lieu de s'arrêter à des ressem-

(1) Le front étendu en largeur est, selon Porta, un signe de bon sens et de réflexion, comme aussi d'un naturel docile; cette forme de front est celle du chien, et ce n'est pas faire peu d'honneur à cette espèce, que de placer la tête de Platon en regard avec celle d'un chien de chasse. Porta s'appuie, dans cette comparaison, du sentiment de Polémon et d'Adamantius. Plutarque rapporte que Platon avait en effet le front large et plat, semblable à celui du chien. Aristote dit au livre de la Physionomie, que ceux-là qui ont le front large et un peu plat, sont prudens, bien avisés, et du bon naturel du chien. Il ajoute que ceux dont la peau du front est lâche et se ride volontiers, sont flatteurs et caressans comme le chien; mais il ne croit pas que ce soit sans soupçon de malice chez les hommes; et en effet, ce qui est une perfection de caractère dans le chien, peut être dans l'homme une marque de souplesse qui dégrade sa dignité. Oppian, dans sa description du chien sauvage, qu'il ne faut pas confondre avec le chien domestique, parle de leur figure comme horrible, sur-tout quand aux yeux et aux sourcils, et à cette peau nébuleuse qu'on remarque sur le front du lion et du taureau. En effet, ces animaux ont, dans la force de leurs membres musculeux et nourris, des rapports avec le lion, puisqu'ils se sentent le courage de les atta-

blances chimériques et minutieuses, faire plutôt sentir leurs prodigieuses dissemblances, et déduire de cette comparaison les principes de la différence de leurs caractères, ou telle autre proposition générale.

---

quer. Ce que l'éducation produit dans l'aimable animal appelé chien, modifie son naturel féroce, et produit un utile assemblage de ce que la nature lui a donné de vertus mâles et de bonté de cœur. Platon ressemblait au chien domestique, unissant les qualités morales à la vigueur d'un grand caractère. Actiolin, tyran de Padoue, ressemblait par les traits au chien sauvage. Il avait, dit Porta, le front nébuleux, de travers, et comme exprimant la cruauté de son naturel indomptable. Aristote, au premier livre des animaux, dit que les oreilles petites, médiocres et droites, sont un signe de bonnes mœurs dans les hommes, comme de bon naturel dans les chiens. Ceci ne peut être regardé comme règle générale, puisque beaucoup d'espèces de chiens ont les oreilles couchées, repliées ou pendantes. Les rapports dans la forme et les accidents du nez sont plus directs. Aristote dit que le nez mince par le bout, et sujet à se relever d'une manière rechignée, en faisant tordre un peu la bouche, est une marque de courroux fréquent, comme dans les chiens, quand ils veulent aboyer après quelqu'un ou quelque chose qui excite leur surveillance. Mais dans l'état tranquille, le haut des narines rond, solide et presqu'abattu, est chez l'homme et le chien le signe du courage et de la générosité. Il y a aussi, dit Aristote, des chiens d'espèce mêlée, ou dont on fait peu de cas, qui ont le nez et la face longs, et portent dans cette forme le signe de l'impudence ; il invite Alexandre à se garder de ceux qui leur ressemblent. Il dit aussi que les gencives sortant en dehors avec éminence comme dans les chiens, sont des signes de médisance, et d'un caractère injurieux, ou plutôt hargneux.

Si Buffon avait comparé la figure, le caractère et les mœurs du chien

Ainsi le défaut qu'on peut reprocher à PORTA, c'est d'avoir quelquefois trouvé des ressemblances où il n'y en a pas, et d'avoir laissé souvent échapper celles qui sont frappantes. Il parle fort peu du singe, du cheval

---

avec les facultés de l'homme et les formes extérieures, qui peuvent rapprocher les uns et les autres; il aurait donné plus d'extension aux rapports approximatifs; il aurait parlé, par exemple, de l'œil brillant, attentif et intelligent du chien, dont le regard est un organe presqu'aussi puissant que la parole, et il aurait trouvé dans la forme des yeux, dans leur place à fleur de tête, dans leurs sourcils mobiles, quoique bien étendus, un caractère de passions en rapport avec celles de l'homme. Il aurait mieux précisé la différence entre le chien sauvage et le chien domestique. » Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, dit-il, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au besoin de s'attacher et au désir de plaire ».

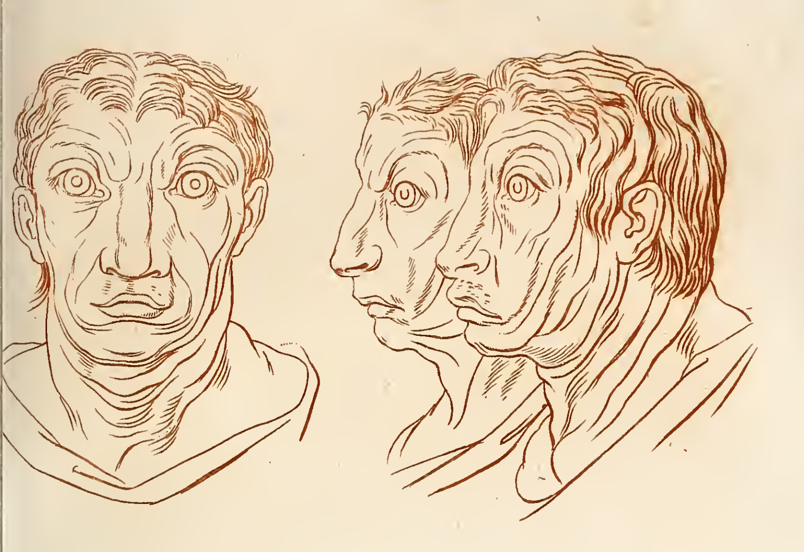
Porta, qui s'est étudié à trouver entre la conformation des animaux et celle de l'homme, des rapports d'inclinations et de caractères, aurait dû s'étendre davantage sur l'espèce canine, ne fut-ce que par la considération de l'utilite sans bornes dont elle est à l'espèce humaine, des avantages inappreciables que l'homme en retire, et par la certitude que c'est la seule qui vive avec lui en société intime, de peines comme de plaisirs. Il y a réellement des hommes qui portent dans leur physionomie le caractère de bonté, de sentiment et d'intelligence du chien, et cette ardeur dans les yeux et dans les mouvemens, qui dénote le courage et l'intrépidité. On regrette que Porta, ordinairement si ingénieux, ait négligé l'animal le plus aimable et le plus essentiel à la société.

(NOTE DES ÉDITEURS.)

et de l'éléphant, ou du moins n'a pas su tirer parti des contours de leurs profils et de leurs faces ; et cependant ce sont là les animaux qui ont le plus de rapport avec l'espèce humaine.

Nous n'en citerons maintenant que l'exemple ci-derrière.

Grossièreté brutale, rudesse, force, stupidité, opiniâtreté inflexible, avec un défaut total de tendresse et de sensibilité, tels sont les caractères qui se peignent dans la forme et les traits de ces carricatures d'hommes, qu'on a voulu faire ressembler au bœuf. Mais entre des millions d'hommes, en est-il deux qui approchent de la brute jusqu'à ce point? et supposé qu'il en existât un seul, combien ne serait-il pas encore supérieur au bœuf, même indépendamment du front, du nez, du menton et du derrière de la tête? La bouche du premier profil est beaucoup trop humaine, pour se trouver avec cet œil de bœuf si grossièrement exagéré.




1
2

IV.

ABRÉGÉ

D'UNE

CONFÉRENCE

DE

CHARLES LE BRUN,

A L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE,

Sur le rapport de la physionomie humaine avec celles des animaux.

DISSERTATION

Sur la cause de la disparition de la dernière Conférence de *Charles Le Brun*, sur la physionomie.

SYSTÈME

DE CHARLES LE BRUN,

Sur le rapport de la physionomie humaine avec celles des animaux,

D'après Nivelon, son élève.

Publiés en 1806 sous les auspices du Gouvernement et du Directeur général du Musée Napoléon;

Suivis des Gravures d'après les dessins de Charles Le Brun, pour la démonstration de son système; et des opinions de Porta.

AVERTISSEMENT.

La publicité donnée aux dessins de Le Brun, concernant le rapport de la physionomie humaine avec celles des animaux, est un hommage que le Directeur du Musée Napoléon a voulu rendre à ce peintre célèbre, et faciliter les artistes et les amateurs.

Pour dédommager de la privation du texte de Le Brun sur cette matière, ce Directeur a fait placer en tête une dissertation curieuse, sur les causes de la disparition de ce manuscrit; suivie du système de Le Brun sur la physionomie, divisé en quatre parties, et d'après des renseignemens tirés des ouvrages de Nivelon, élève de Le Brun.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, et répondre à l'intention du Directeur du Musée Napoléon, en donnant littéralement ce texte.

L'opinion de Porta, *qui se trouve placée au plus grand nombre de ces dessins, en suppléant au texte de Le Brun, ajoute encore à leur intérêt.*



Charles Le Brun peintre du Roi.

Ch. Le Brun del.t Bellefond sculp.t

EXTRAIT

DE LA VIE DE CHARLES LE BRUN.

CHARLES LE BRUN, premier peintre du roi, naquit à Paris en 1618; il mourut le 12 janvier 1690, à 72 ans. Fils d'un sculpteur, dès l'âge de trois ans il s'exerçait à dessiner avec des charbons. A douze il fit le portrait de son aïeul, qui lui acquit déjà une réputation. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célèbre maître de ce temps-là. Mignard, Bourbon, Testelin, étaient dans cette école; mais Le Brun surpassa rapidement les élèves et égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour qu'il se perfectionnât. De retour à Paris, Louis XIV et ses ministres l'occupèrent et le récompensèrent à l'envi. Il reçut des lettres de noblesse du roi qui le fit chevalier de St.-Michel, et orna ses armoiries d'une fleur de lys. On disait un jour devant Louis XIV que les beaux tableaux semblaient devenir plus admirables après la mort de leur auteur. « Quoiqu'on en dise, ne vous pressez pas de mourir, dit ce monarque, en se tournant vers Le Brun, je vous estime à présent autant que pourra le faire la

postérité. « Pendant que Le Brun peignait à Versailles le tableau de la famille de Darius, le roi restait tous les jours deux heures à le voir travailler. Le Brun ayant laissé un jour tomber son pinceau, Louis XIV le ramassa. Le Brun était un peintre des plus expéditifs. C'était un homme d'un grand génie, mais despote dans son art. Il a fait une révolution dans la peinture, et est parvenu à faire adopter ses principes.

ABRÉGÉ
D'UNE CONFÉRENCE
DE CHARLES LE BRUN,
A L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE,
SUR LA PHYSIONOMIE.

Les sentimens que quelques naturalistes ont écrits de la physionomie, sont que les affections de l'ame suivent le tempérament du corps, et que les marques extérieures sont des signes certains des affections de l'ame; que l'on connaît en la forme de chaque animal, ses mœurs et sa complexion. Par exemple, le lion est robuste et nerveux, aussi il est fort; le léopard est souple et délicat, il est fin et trompeur; l'ours est sauvage, farouche et terrible, il est aussi cruel; de sorte que les formes extérieures marquant le naturel de chaque animal, les physionomistes disent, que s'il arrive qu'un homme ait quelque partie du corps semblable à celle d'une bête, il faut de cette partie tirer des conjectures de ses inclinations, ce que l'on appelle physionomie : que le mot de *physionomie* est un mot composé du grec, qui signifie règle ou loi de nature, par lesquelles les affections de l'ame ont du rapport à la forme du

corps : qu'ainsi il y a des signes fixes et permanens qui font connaître les passions de l'ame, à savoir celles qui résident en la partie sensitive. Quelques philosophes ont dit que l'on peut exercer cette science par dissimilitude, c'est-à-dire par les contraires : par exemple, si la dureté du poil est un signe du naturel rude et farouche, la mollesse l'est d'un qui sera doux et tendre, de même si la poitrine couverte d'un poil épais, est le signe du naturel chaud et colère, celle qui est sans poil marque la mansuétude et la douceur.

D'autres disent que pour savoir quelles sont les parties ou les signes qui marquent les affections des animaux, il faut faire cette distinction, les unes sont propres et les autres sont communes, les propres sont particulières à une seule espèce, les autres conviennent à plusieurs, comme la lubricité, quoiqu'elle le soit davantage aux boucs, aux ânes et aux pourceaux, les autres animaux ne laissent pas d'en être aussi émus ; donc pour connaître le signe propre, il faut considérer une seule espèce d'animal, universellement sujette à une même passion, et ensuite une autre espèce, en laquelle cette passion ne se rencontre qu'en particulier. Pour exemple du signe de la force, il faut considérer toutes les espèces d'animaux, le lion, le taureau, le cheval, le sanglier, etc. ; et si le signe qui est au

lion est aussi aux autres, et que les animaux faibles ne l'aient pas, il faut reconnaître que c'est le signe de la force.

Il y en a qui disent que le signe de la force est d'avoir les extrémités grandes comme au lion, ce qui est douteux, puisque quelques autres animaux, comme le taureau et le cheval, etc., ne les ont pas grandes, mais fort nerveuses et bien articulées. Quelques-uns disent que les animaux ont plusieurs affections : par exemple, le lion est vaillant, fort et colère. Pour distinguer le signe de valeur, il faut remarquer si les taureaux et les autres animaux qui sont forts, ont les deux signes; par exemple, les lions ont de grandes extrémités et le front élevé. Si les autres animaux qui sont forts n'ont pas le front élevé, il faudra dire par conséquent, que le front élevé est le signe de la valeur, et les grandes extrémités le signe de la force; voilà quels sont les sentimens des anciens physionomistes, lesquels étendent leurs observations sur toutes les parties du corps, et même sur la couleur.

Mais il est plus à propos de se réduire à ce qui peut être nécessaire aux peintres; car quoi qu'on dise que le geste de tout le corps soit un des plus considérables signes, qui marquent la dispositon de l'esprit, l'on peut néanmoins s'arrèter aux signes qui

se rencontrent en la teste, suivant ce que dit Apulée, que l'homme se montre tout entier en sa teste, et qu'à la vérité si l'homme est dit le raccourci du monde entier, la teste peut bien être dite le raccourci de tout son corps; que les animaux sont autant différens dans leurs inclinations, comme les hommes le sont dans leurs affections. Il faut donc premièrement observer les inclinations que chaque animal a dans sa propre espèce, ensuite chercher dans leur physionomie les parties qui marquent singulièrement certaines affections dominantes, par exemple les pourceaux sont sales, lubriques, gourmands et paresseux. Or, l'on doit remarquer quelle partie marque la gourmandise, la lubricité et la paresse, parce que quelque homme pourrait avoir des parties ressemblantes à celle d'un pourceau qui n'aurait pas les autres, et ainsi il faut savoir premièrement quelles parties sont affectées à certaines inclinations. En second lieu la ressemblance et le rapport des parties de la face humaine avec celle des animaux, et enfin reconnaître le signe qui change tous les autres, et augmente ou diminue leur force et leur vertu, ce qui ne se peut faire entendre que par démonstration de figure.

L'on remarque que les animaux qui ont le nez élevé par-dessus sont audacieux, que l'audace est quand un animal entreprend témérairement un combat n'ayant pas de force pour le soutenir, d'où vient que

ce qui est audace à un mouton est valeur à un lion; la différence qu'il y a de la face humaine à celle des brutes, est que l'homme a les yeux situés sur une même ligne qui traverse droit au nerf des oreilles, lequel conduit à l'ouïe, les animaux brutes au contraire, ont l'œil tirant en bas vers le nez, plus ou moins, suivant leurs affections naturelles. Secondement, l'homme élève la prunelle en haut, ce que les animaux ne sauraient faire sans lever le nez, le mouvement de leur prunelle tournant bien en bas, tant que quelquefois le blanc paraît beaucoup au-dessus; mais jamais ils ne les élèvent en haut. Troisièmement, les sourcils des animaux ne se rencontrent jamais, et baissent toujours leurs pointes en bas; mais ceux de l'homme s'approchent au milieu du front, et haussent leurs pointes du côté du nez.

L'on démontre par un triangle, que les impressions des sentimens des animaux se portent du nez à l'ouïe, et de là au cœur, dont la ligne d'en bas vient fermer son angle à celle qui est sur le nez, et que quand cette ligne traverse tout l'œil, et que celle d'en bas passe au travers de la gueule, cela marque que l'animal est féroce, cruel et carnacier.

Il se fait encore un petit triangle, dont la pointe est au coin extérieur de l'œil, d'où la ligne, suivant le trait de la paupière supérieure, forme un angle

avec celle qui vient du nez ; quand la pointe de cet angle se rencontre vers le front, c'est une marque d'esprit, comme l'on voit aux éléphans, aux chameaux et aux singes; et si cet angle tombe sur le nez, cela marque la stupidité et l'imbécillité, comme aux ânes et aux moutons; ce qui est plus ou moins, selon que l'angle se rencontre, ou plus haut ou plus bas, et l'on démontre toutes ces choses par des exemples dessinés sur le naturel.

DISSERTATION
SUR
LA CAUSE DE LA DISPARITION
DE LA DERNIÈRE CONFÉRENCE
DE CHARLES LE BRUN
A L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE,
SUR LA PHYSIONOMIE.

L'AUTEUR de cette dissertation dit :

« En livrant à la gravure les dessins que Le Brun avait faits pour démontrer le rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux, le Directeur général du Musée Napoléon n'a eu d'autre but que de rendre public l'ouvrage d'un homme célèbre. Ce recueil eût piqué davantage la curiosité, s'il eût été accompagné

du discours que Le Brun avait composé sur ce sujet, et qu'il prononça dans une des conférences qui se tenaient à l'académie de peinture; mais malheureusement toutes les recherches pour le trouver ont été inutiles. On lit cependant dans le procès-verbal de la séance du 28 mars 1671, tenue en présence de M. Colbert : *M. Le Brun a fait le rapport de sa dernière conférence sur la physionomie, et présenté toutes les diverses démonstrations qu'il en a dessiné, soit de têtes d'animaux, soit de celles des hommes, faisant remarquer les signes qui marquent leurs inclinations naturelles, sur quoi mondit seigneur Colbert a témoigné beaucoup de satisfaction et s'est retiré.*

« Parmi les manuscrits qui appartenaient à l'académie de peinture, il se trouve un recueil de notes historiques sur MM. Séguier, De Charmois, Le Brun, etc. Elles sont attribuées à M. Henri Van-Hulst, amateur honoraire, mort en 1754. L'une d'elles porte que la conférence de Le Brun sur la physionomie ne se trouvait plus alors parmi celles conservées à l'académie. Cependant plusieurs auteurs contemporains parlent avec tant de certitude de l'existence de ce traité, qu'il

ne sera point hors de propos de rechercher la cause de sa disparition.

» En 1667, Félibien avait été chargé par M. Colbert de recueillir les conférences de l'académie, de les rédiger et de les mettre au jour. Il devait en recevoir les matériaux du sécrétaire ; et, en sa qualité de conseiller honoraire, il avait le droit d'assister aux séances publiques et particulières. Le Brun, pour seconder les vues du ministre, avait proposé, ou, pour mieux dire, avait fait prendre plusieurs arrêtés qui devaient en apparence assurer l'exécution de cet ordre ; chaque membre était obligé de remettre entre les mains du sécrétaire la copie du discours qu'il prononcerait à l'ouverture de la conférence, pour être datée, paraphée et conservée dans les archives.

» Toutes ces précautions furent inutiles, et l'on ignore aujourd'hui si, à la mort de l'historiographe des bâtimens du roi, la minute du Traité de Le Brun, qui avait pu lui être confiée, a été perdue pour l'académie, ou si les arrêtés du ministre ne reçurent pas leur pleine et entière exécution.

» Plusieurs membres, peu satisfaits de la rédaction

des conférences que Félibien avait mises au jour en 1669, témoignèrent à M. Colbert leur mécontentement sur les méprises qui s'y étaient glissées. Mais, prévenu par MM. Dumets et Perrault en faveur de cet écrivain, ce ministre se contenta d'ordonner que l'imprimé serait examiné par l'académie pour corriger les fautes qui pourraient s'y trouver, et qu'à l'avenir le rédacteur ne ferait point imprimer d'ouvrage sur les conférences sans l'avoir soumis à l'académie, qui l'examinerait de nouveau dans les séances particulières.

» C'est peut-être à cette mésintelligence entre l'académie et Félibien, qu'il faut attribuer la perte d'une partie de ces discours, qui devaient au moins être curieux, si tous n'étaient pas utiles, et l'on présume que Henri Testelin ne fut pas entièrement étranger à ces tracasseries.

» Henri Van-Hulst, dans ses mémoires manuscrits sur l'histoire de l'académie royale de peinture, en rendant compte des différends qui s'élevèrent entre elle et la jurande des maîtres peintres, rapporte que Testelin, pour éloigner des assemblées, par l'ennui et la honte de leur ignorance, les jurés et les forcer à la retraite,

avait imaginé d'y faire tenir des conférences sur les principes qui constituent les arts. En sa qualité de sécrétaire, ce professeur avait le droit d'en rédiger le résumé; cependant, sous un prétexte spécieux, M. Colbert, comme on l'a déjà dit, en avait chargé Félibien, historiographe des bâtimens du roi. Il ne faut donc pas être étonné si l'académie, blessée de la prépondérance des agens du ministre dans la police intérieure de son établissement, se montra peu portée vers ces exercices scientifiques, et si, convenant fréquemment du sujet qui devait être traité à la séance suivante, on la vit très-rarement s'en occuper au jour indiqué.

» Cependant le 16 février 1675, Testelin annonce à l'académie qu'il s'applique à recueillir des pensées sur l'exercice de la peinture, dont il compose des *tables de préceptes*. Il les soumet à l'assemblée pour en obtenir ses avis et sa protection, *si toutefois*, ajoute-t-il, *quelqu'un veut le prévenir dans l'exécution de son projet*. Sa demande est agréée; il lit dans la même séance sa table de préceptes sur le trait, et le 16 juin de la même année, celle sur l'expression;

en 1680, il met au jour son livre, et le dédie à Le Brun. Après avoir rappelé au premier peintre que c'est sous ses auspices et par ses conseils qu'il a entrepris de résumer dans ses tables les conférences de l'académie, il ajoute : *C'est aussi ce qui me persuade, Monsieur, que vous leur accorderez la protection de votre nom illustre, et que vous trouverez bon que ces préceptes passent au public comme des avant-coureurs des excellens ouvrages que vous lui préparez.*

» Le Brun s'était donc réservé le droit de les mettre au jour; et tout le monde sait que ce ne fut qu'après sa mort, qu'Etienne Picard et Sébastien Le Clerc firent chacun paraître en partie, son Traité des Passions. Si celui sur la Physionomie n'a point été publié, la suite de ce mémoire pourra démontrer que cet habile homme voulut en soustraire la connaissance à ses ennemis, quand il s'aperçut des applications malignes qu'ils en pourraient faire.

» Il parut à la vérité, en 1696, une nouvelle édition de l'ouvrage de Testelin, augmentée de discours académiques, qui sont le résumé de plusieurs conférences. Dans le troisième, qui accompagne la

table des préceptes sur l'expression, il parle vers la fin de différentes opinions sur le rapport de la figure humaine avec celle des animaux. Mais ce qu'il en dit paraît être plus le souvenir d'observations recueillies à la hâte, que l'extrait de la dissertation de Le Brun. D'ailleurs cet ouvrage ne fut imprimé à Paris, que dans l'année qui suivit la mort de Testelin; et si le libraire ne l'a point grossi d'augmentations faites par des mains étrangères, l'on peut présumer que ce peintre, expulsé de l'Académie en 1681, et obligé de se retirer en Hollande parce qu'il était de la religion prétendue réformée, avait perdu les occasions et les moyens de donner à son livre la perfection que lui-même ne pouvait puiser que dans les entretiens et les manuscrits de ceux avec qui ses relations avaient dû s'affaiblir.

» Privé des lumières qu'on espérait obtenir des manuscrits de l'Académie, des recueils de Félibien et de Testelin, il faudra se contenter de la lueur incertaine que les écrits de Nivelon pourront seuls nous procurer. Cet élève de Le Brun assure que son maître n'a laissé aucun manuscrit sur ce sujet, mais

qu'il lui a fait part, en y travaillant, du plan qu'il avait formé, et des observations d'après lesquelles il avait bâti son système. Pour ne pas laisser tomber dans l'oubli cet ouvrage curieux, ce disciple reconnaissant en a consigné des fragmens dans les mémoires qu'il a adressés sur la vie et les ouvrages de cet homme célèbre. Ils sont précédés d'une dédicace à Louis XIV, et n'ont pas été imprimés. La seule copie qui en existe peut-être, et qu'on a pu consulter, est tellement remplie d'omissions, de contre-sens et même de fautes contre la langue, qu'elle fait naître plus de regrets qu'elle ne satisfait la curiosité. En louant le zèle estimable de Nivelon, on est obligé d'avouer que ses moyens sont au-dessous de l'entreprise.

» Ce sera donc avec circonspection qu'on extraira quelques notions de cet ouvrage, et qu'on produira quelques réflexions que la vue des dessins ont fait naître. C'est la pensée de Le Brun qu'on désire présenter au public, et non un système nouveau composé des débris du sien.

SYSTÈME
DE CHARLES LE BRUN
SUR LA PHYSIONOMIE,
D'après les écrits de Nivelon, son élève.

« Un très-grand nombre d'auteurs ont écrit sur le rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux, mais aucun ne s'est proposé précisément le même but que Le Brun. Cet habile peintre ne chercha point à satisfaire la vaine curiosité de ceux qui, trouvant des rapprochemens dans la conformation de quelques hommes avec les brutes, voient, sans aucune distinction, de l'analogie entre les passions des premiers et l'instinct des autres. Il dédaigna de travailler pour ces êtres crédules, qui, favorisés par la nature d'un extérieur heureux, aiment à satisfaire leur amour-propre, en supposant des imperfections morales dans les objets qui leur présentent quelque imperfection physique, et croient par des compa-

raisons odieuses, s'assurer une supériorité qui très-fréquemment est imaginaire. Son dessein était plus noble et ne tendait qu'à l'avancement des arts (1). Depuis long-temps il méditait son Traité des Passions. Il ne lui suffisait pas d'y donner des préceptes utiles, pour en tracer les effets momentanés; il voulait, dans une autre dissertation, en faire reconnaître les habitudes, et signaler les traces qu'elles laissent empreintes sur la figure de ceux qui en sont fréquemment atteints. Il travaillait à guider les jeunes artistes, et à leur faire saisir, d'une main savante et sûre, les traits propres à caractériser les hommes vertueux, les génies supérieurs et les méchans, quand, privés de leurs portraits, ils en retraceraient les actions.

» Le traité sur la Physionomie devait contenir quatre parties, et la collection du Musée Napoléon, renferme de ce maître un assez grand nombre de dessins faits pour en faciliter la démonstration.

---

(1) Le rédacteur de cet article semble prendre sur lui de donner à Le Brun un dédain qu'il n'a point manifesté pour ces sortes de rapprochemens. Au contraire, cet habile peintre rappelle les opinions des anciens philosophes qui ont cru à ces mêmes rapprochemens; et si l'on voulait en tirer une conclusion, elle serait plutôt favorable que contraire au système que combat, d'une manière un peu tranchante, le rédacteur de cet article. (Voyez l'Abrégé d'une Conférence de M. Le Brun, page 87.) (*Note des éditeurs.*)

» Dans la première, il étudia les portraits et les actions des hommes célèbres de l'antiquité, par l'espoir de découvrir les rapports qui pouvaient exister entre leurs traits et leur caractère. En admettant la réalité de cette supposition, on devine aisément qu'il se complut dans l'examen de la physionomie d'Antonin, qu'il y chercha un type propre à représenter les amis de la vertu et de l'humanité, et dans les traits repoussans de Néron les signes qui décèlent un méchant homme.

» Si la vertu, comme le disent les moralistes, rapproche les hommes de la Divinité, n'est-il pas probable que ce fut sous l'image des êtres vertueux que les Grecs représentèrent leurs Dieux, quand, parvenus à un certain degré de civilisation, ils cultivèrent les arts ? Dédaignant alors les emblèmes grossiers sous lesquels ils les avaient adorés; guidés par l'amour-propre, source féconde de vertus et de crimes, ils espèrent commander le respect pour les objets de leur culte, en leur donnant des formes humaines, qu'ils se persuadèrent être aussi celles de la Divinité.

» Peu à peu les arts s'épurèrent, et la beauté seule fournit les traits qui convenaient aux Dieux, suivant l'idée admise de leur puissance. Avec le temps, il se forma un type pour chacun d'eux, dont les artistes,

même habiles, ne s'écartèrent qu'avec circonspection.

» La sérénité régnait sur le front de Jupiter; sa figure calme rappelait la grandeur de sa puissance, et ce n'était qu'avec une frayeur respectueuse qu'on pouvait contempler l'image de ses sourcils épais, dont le seul mouvement faisait trembler l'Olympe.

» Hercule était un demi-dieu; malgré sa céleste origine, on remarquait dans ses traits quelques signes qui décelaient que sa mère était une mortelle.

» Peu satisfaits de la simple imitation de la beauté humaine, trop fréquemment altérée dans quelques-unes de ses parties, les Grecs voulurent s'élever au-dessus de la nature, et conçurent une beauté idéale telle qu'elle pourrait physiquement exister, mais qui ne fut jamais enfantée que par une imagination ardente et sensible. Ce fut alors qu'ils donnèrent au roi des dieux, des yeux plus arrondis, un nez droit, un front large entouré d'une épaisse chevelure; imitation sensible de la crinière et des autres attributs du roi des animaux. Hercule fut présenté aux mortels avec un cou puissant, une tête petite, des cheveux courts et frisés, dont le rapport était frappant avec les formes et la parure d'un jeune taureau vigoureux et indomptable.

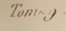
» En considérant les productions des artistes grecs, lors même qu'ils s'éloignèrent de l'imitation scrupu-

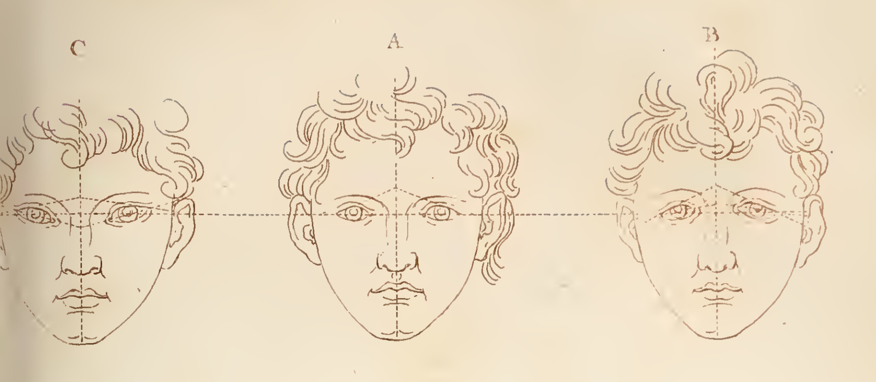
leuse de la vérité, et donnèrent à leurs divinités des formes fantastiques, on ne peut s'empêcher d'admirer leur prodigieuse supériorité sur les autres peuples de l'univers. Rien chez eux ne sort de la vraisemblance, et tout concourt à exprimer les nuances graduées d'un beau idéal, souvent sublime, toujours gracieux et puisé dans la nature.

» Qu'on observe au contraire les divinités des peuples nés sous un climat moins heureux, agités par les convulsions de l'anarchie, ou abrutis par les fureurs d'une tyrannie absurde, elles portent l'empreinte d'un caractère barbare, et tendent à inspirer la terreur dont ces peuples furent constamment les victimes. Dans ces temps malheureux, l'homme infortuné, privé de lumières, reçut avec soumission de ses prêtres les objets de son culte, et les adora avec d'autant plus de zèle, qu'il comprit moins le sens de l'emblème qu'on lui offrit. Ses malheurs s'aggravèrent-ils? il ne vit de toutes parts que des dieux irrités. Comment adresser ses offrandes à ceux dont le calme lui parut voiler l'impuissance? il lui fallut des monstres horribles pour attirer ses respects.

» La même erreur ne put s'établir dans la Grèce, où la douceur du climat, la sagesse habituelle du gouvernement favorisa constamment les élans du génie. Dans ces contrées, l'amour-propre parvint aisément

à persuader à l'homme qu'étant une émanation de la divinité, il était formé à son image. Subjugué par cette croyance présomptueuse, on le vit rapporter tout à lui, se regarder comme le centre de l'univers, et oser à son tour donner sa ressemblance aux objets de son culte. Il dut peut-être à cet orgueil l'adoucissement de ses mœurs, de ses lois, et la propension qu'il eut à orner ses dieux plus fréquemment des attraits de la bienfaisance, que des armes d'une vengeance inflexible. On conçoit aisément que, chez un peuple doué d'une imagination si vive et si ardente, le nombre des divinités s'accrut avec facilité, parce qu'un culte nouveau donnait lieu à des jouissances nouvelles par l'attrait de fêtes et de cérémonies particulières. Pour reconnaître ces divinités, il fallut varier leurs symboles; et les artistes, pour les caractériser, osèrent emprunter aux animaux quelques-uns de leurs traits. Mais ces écarts d'une imagination poétique couvraient des emblèmes dont les sages avaient l'intelligence. Il fallait mettre une distinction entre les divinités d'un ordre et d'une autorité différents. Et comment la rendre plus sensible, qu'en donnant au roi des dieux quelques formes qui rappelaient celles du roi des animaux, aux déesses du premier ordre une beauté idéale inspirée par la beauté humaine, et aux dieux d'un ordre inférieur, des attributs qui, tirés des animaux, manifestaient le degré de leur puissance?





3 Têtes d'homme vues de face & de profil, tracées pour la démonstration du système de Le Brun.





Ch. Le Brun del.t

N. Ransonnette sculp.t

» Ce fut probablement d'après ces observations que Le Brun fonda son système ; il consacra les traits réguliers de l'homme à la représentation de l'être vertueux, et dans la conformation des animaux, fit choix de signes qui devaient déceler les méchans. Ses recherches sur l'antique, la nature humaine et animale considérée sous différens rapports, lui fournirent les moyens d'assigner des traits particuliers à chacun de ceux dont les actions et les noms seuls échappés aux injures du temps, méritent encore l'admiration ou la haine de la postérité.

» Il divisa donc les hommes en trois classes, et supposa que les premiers, soumis aux passions douces, et jouissant habituellement d'un calme heureux, fruit de l'exercice des vertus aimables, n'éprouvent point d'altération dans leurs traits :

» Que les seconds, stimulés par les passions généreuses, mères de grands hommes dans tous les genres, reçoivent avec la vie une soif ardente de l'immortalité, qui leur imprime un caractère particulier :

» Que les troisièmes, en proie aux passions comdamnables ou atroces, portent sur la figure les marques d'une dégradation qui les fait aisément reconnaître.

» On conçoit que cette division n'est pas tellement absolue, qu'elle ne souffre dans l'espace intermédiaire des nuances multipliées.

» Mais pour pénétrer son système avec plus de facilité, il est bon de se rappeler les changemens que la physionomie de l'homme éprouve selon ses affections habituelles ou instantanées.

» Jouit-il de la plénitude de sa raison? ses traits sont réguliers; chaque muscle occupe sans contraction la place qui lui est assignée par la nature; son calme ressemble à celui de la mer, dont la surface ne présente qu'un niveau, quand elle n'est pas le jouet de la fureur des vents.

» Si la recherche de quelque vérité utile à ses semblables, si le germe d'une action généreuse exige l'emploi de ses facultés, ses regards fréquens vers le ciel semblent en implorer le secours; ses muscles suivent l'impulsion de son génie, et concourent à franchir avec lui les obstacles qui s'opposent à ses projets.

» Est-il, au contraire, avili par quelque action honteuse ou atroce? ses muscles se contractent et l'enlaidissent; ses yeux baissés ou roulant obliquement dans leur orbite, indiquent que la lumière lui est odieuse, et que, cherchant à se fuir lui-même, il ne trouve pas de ténèbres assez épaisses pour le dérober à ses remords.

» D'après cette hypothèse, Le Brun traça sur la même feuille de papier trois têtes d'hommes vues de face, et trois vues de profil. Elles se ressemblent par la forme générale; la position seule des yeux est dif-

férente, et c'est dans cette variété qu'il trouve trois signes principaux et indicateurs constans du penchant aux différentes passions. Nivelon avoue cependant que la puissance des signes supérieurs peut être balancée par celle des inférieurs, et que leur influence dépend d'un concours mutuel : ce qui indique assez clairement que la réunion de plusieurs signes est nécessaire pour assigner avec quelque probabilité la classe à laquelle, d'après ce système, un homme doit appartenir.

» Sur la tête (*fig.* A, *pl.* 556), une ligne horizontale passe par chaque coin des yeux, et se trouve coupée par deux autres lignes qui, côtoyant l'extrémité des paupières supérieures, vont se rendre d'un côté au tambour de l'oreille, de l'autre se réunir au front, pour former un angle dont l'ouverture donne la mesure du génie des hommes, et même de l'instinct des animaux. Mais la section des quatre coins des yeux par la ligne horizontale, n'a lieu que chez ceux dont la nature a tempéré les passions par une douce modération, en leur accordant l'usage continu de la raison et l'exercice habituel de toutes les vertus aimables.

» On remarque sur la tête (*fig.* B) que les coins intérieurs des yeux, plus élevés que les extérieurs, forment, avec la ligne horizontale, un angle dont

l'office est de fortifier le pouvoir du premier, appuyé sur les paupières supérieures. Leur concours sert à désigner les êtres doués de génie, mus par les passions nobles et généreuses, et destinés par leurs belles actions, à mériter l'immortalité.

» Les individus soumis aux passions honteuses, méprisables ou atroces, se reconnaissent à l'abaissement du coin intérieur des yeux, ce qui forme sur la tête (*fig.* C) un angle dont le sommet appuyé sur le nez, se dirige vers la terre, tandis que les côtés prolongés passent au-dessus de l'oreille, ou en coupent seulement l'ourlet.

» Le caractère des profils est semblable à celui des têtes vues de face au-dessous desquelles ils sont situés, et n'ont été dessinés que pour servir d'appui à la démonstration précédente.

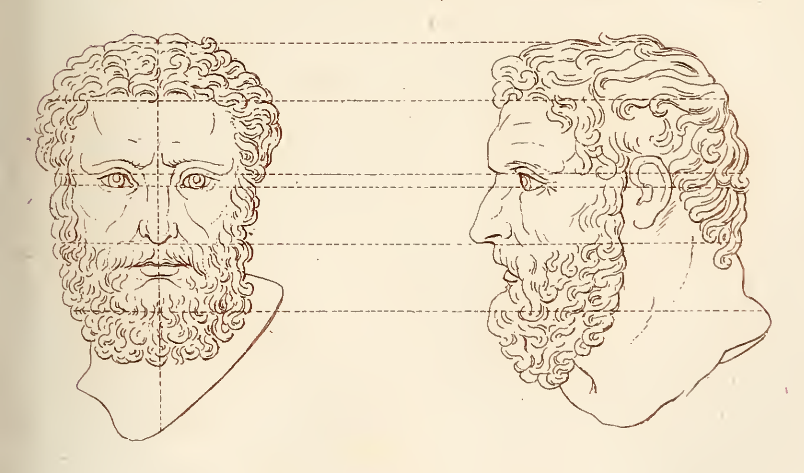
» Il est bon de remarquer que les lignes horizontales sur lesquelles Le Brun a tracé quelques portraits d'hommes célèbres de l'antiquité, et quelques têtes humaines ayant des rapports avec celle d'un animal, servent à faire distinguer en quoi ces figures s'éloignent de ce que Nivelon appelle l'*égalité et droite composition des natures;* ce qui ne paraît être autre chose que la proportion exacte des formes régulières (*pl.* 557, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566).

» Pour donner plus de poids à son système, Le

Têtes de Jupiter d'après l'antique.



Têtes d'Hercule d'après l'antique.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

Brun dessina plusieurs portraits d'Antonin. Il disposa les yeux de la tête (*fig.* D, *pl.* 560), dans la même direction que ceux de la tête (*fig.* C, *pl.* 556), ce qui lui imprime un air féroce. C'est en vain qu'on y cherche la douce sérénité qui brille dans le portrait de cet empereur (*fig.* E, *pl.* 559 *et* 560), tel que nous l'ont transmis ses médailles, ses statues et ses bustes épargnés par le temps. A l'appui de cette première démonstration il en fit une seconde, et mit des yeux humains aux têtes de lion et de cheval de la planche 567. Il espéra, par ce nouveau contraste, rendre évident que la position et la conformation des yeux aidaient beaucoup à deviner les passions dominantes dans chaque individu.

» La complaisance qu'il mit à répéter dans ses études les représentations d'Antonin et de Néron, a déjà fait remarquer qu'il regardait les têtes de ces deux souverains, comme les modèles les plus parfaits de la vertu et du vice. Nivelon fortifie ce sentiment, et remarque dans le portrait d'Antonin (*fig.* E, *pl.* 559 *et* 560) un ovale de proportion agréable, une division symétrique semblable à celle que les artistes grecs ont donnée à Jupiter, des yeux séparés par une distance convenable et placés sur une ligne horizontale, des paupières pleines et couronnées de sourcils épais, un front large et élevé, un nez droit

et légèrement aquilin. Un artiste, suivant lui, ne saurait faire un meilleur choix que le portrait de cet Empereur, pour représenter un homme d'une vertu éminente, et même un Dieu.

» Il trouve trop de largeur dans le bas de l'ovale de la tête de Néron (*fig.* F, *pl.* 559 *et* 560); les yeux enfoncés dans l'orbite et privés de paupières, laissent éclater le feu de la lubricité, et paraissent distiller les poisons de l'envie et de la crainte; les angles des sourcils surbaissés, se réunissent vers une médiocre élévation, fruit d'une tension habituelle, et siége de l'opiniâtreté; le front est trop resserré vers le haut, pour contenir le germe d'une action généreuse; le nez se termine comme le bec d'un oiseau de proie, et décèle son penchant à la rapine; les coins surbaissés de la bouche exhalent son mépris pour les hommes, et signalent en même-temps les débordemens de sa voracité.

Têtes de Jupiter.





Têtes de lion.





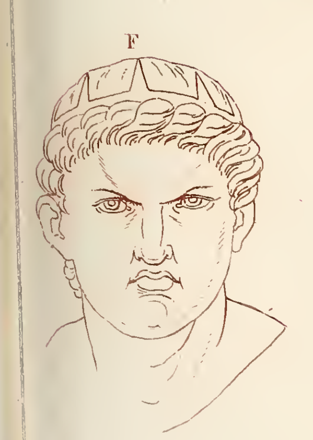
[...] Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

Têtes d'Antonin.





Têtes de Néron.





Ch. Le Brun del.t

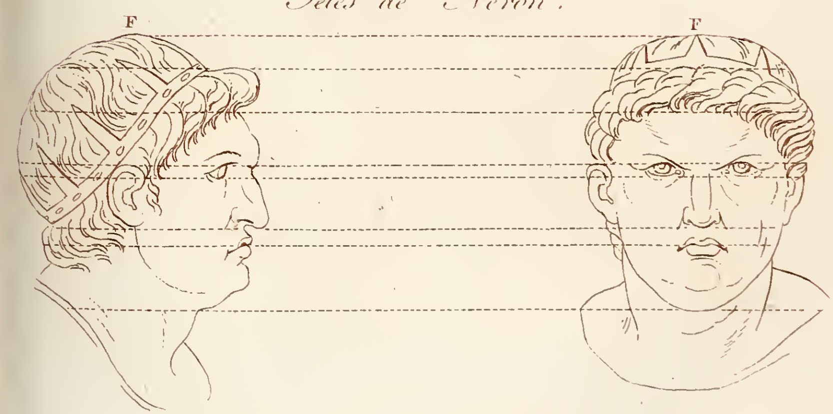
N. Ransonnette sculp.t

Trois autres têtes d'Antonin.

E E

D

Têtes de Néron.



Ch. Le Brun del.t *N. Ransonnette sculp.t*

DEUXIÈME PARTIE.

Les études de Le Brun sur la nature et l'antique, lui avaient offert assez fréquemment les rapports extérieurs qui existent entre certains hommes et quelques animaux, pour l'engager à rechercher si cette conformité dans les apparences, leur donnait une tendance réciproque aux mêmes penchans. Il suffit d'avoir observé les nuances multipliées des passions humaines, pour présumer que l'instinct des brutes de la même espèce n'est pas moins varié, et que la cause générale de ces altérations est due aux climats et aux habitudes qui ont tant d'influence sur les mœurs et la conformation. Cet habile homme était donc loin de partager l'opinion de ceux qui, admettant tel instinct à telle espèce de brute en général, et sans avoir égard au penchant particulier, supposent au premier coup-d'œil un sentiment analogue aux hommes dont la physionomie a quelques rapports avec ces animaux. Ce fut sans doute pour la détruire qu'il dessina un groupe de têtes de bœufs, dont les caractères variés font au premier coup-d'œil attribuer à chacun d'eux un instinct différent (*planche* 567; *voir page* 124).

» Mais pour la démonstration du système qu'il méditait, il lui fallait trouver des signes à l'aide des-

quels on pût mesurer l'étendue des facultés, distinguer l'instinct naturel à chaque espèce, et le penchant particulier à chaque individu. Il voulut imiter la marche de la nature, dont la simplicité dans les moyens empêche la faiblesse humaine de les découvrir, par cela même qu'ils nous paraissent trop simples et trop uniformes, et crut s'en être approché en donnant une légère extension à la règle qu'il avait proposée dans la première partie.

» Il supposa, sur le profil dessiné de la tête de l'animal, un triangle équilatéral, dont la base A, B, passant par l'angle intérieur de l'œil en E (*pl.* 561, 562, 563, 564, 565), se trouvait coupée au point A, à l'extrémité de la narine, et au point B, soit au tympan de l'oreille, soit à la naissance des cornes, selon la conformation particulière à l'espèce.

» Voulait-il connaître si l'animal était carnassier? il tirait au côté B, C du triangle, une parallèle qui, passant par le coin intérieur de l'œil en E, venait couper plus ou moins la gueule en G, selon la voracité de l'individu; mais elle se trouvait décrite en deçà quand il était frugivore.

» Cette même parallèle prolongée jusqu'au front, allait frapper le signe de la force, indiqué par une élévation plus considérable de cette partie, et dénotait en même-temps le degré du courage de l'animal,

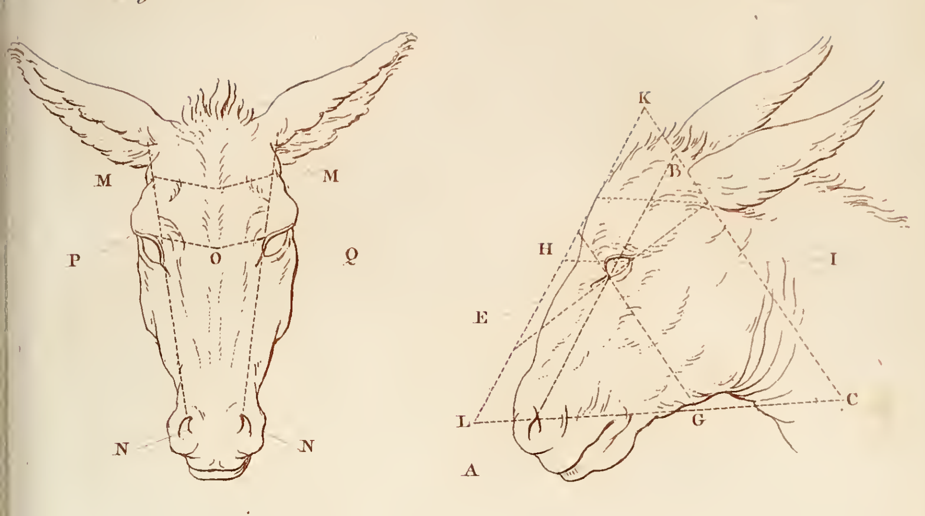
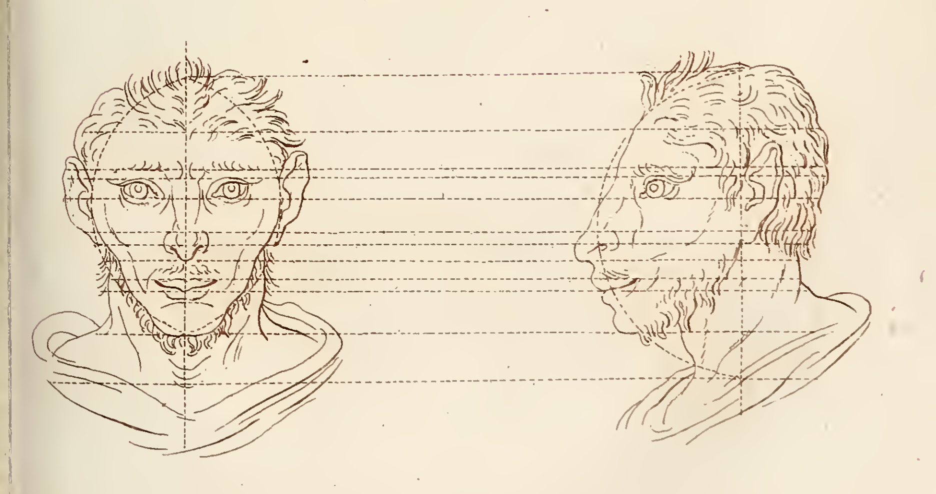


Figure humaine comparée avec celle de l'âne.



Ch. Le Brun del. N. Ransonnette sculp.

» Un autre nez de mauvais augure, est celui dont le rapport est sensible avec le bec de perroquet. Le voit-on accompagné des signes supérieurs renversés, tels que ceux de la tête (*fig.* C, *pl.* 556)? il décèle un homme rempli de lui-même, et un babillard outré.

» Mais le comble du malheur est réservé à celui qui réunit à ces signes funestes un nez terminé en bec de corbeau; il doit alors, sans ressource, être sujet aux passions même les plus condamnables.

» Il est à regretter que la prudence de Nivelon l'ait engagé à s'arrêter en si beau chemin, et à taire tout ce qu'il prétendait avoir appris de Le Brun, par la crainte, disait-il, d'apporter plus de trouble que d'utilité, en divulguant l'influence des signes inférieurs, dont la réunion ou l'absence augmentait ou diminuait la puissance des signes supérieurs. Il prétendait que son maître s'était abstenu, par la même raison, de répandre sa doctrine par écrit, satisfait d'avoir donné dans ses dessins des preuves de la profondeur de son savoir. N'est-il pas plus naturel de présumer que Le Brun n'a point donné son ouvrage au public, par la crainte de déplaire à quelques personnes puissantes dépourvues de nez aquilins, et assez faibles pour prêter l'oreille aux insinuations perfides de ses nombreux ennemis, qui n'eussent pas

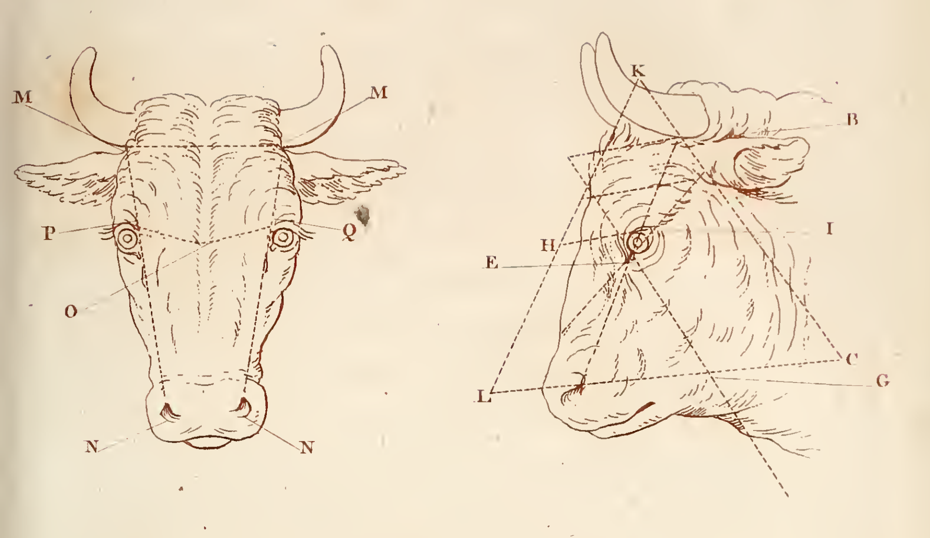


Figure humaine comparée avec celle du bœuf.



Ch . Le Brun del.t

N. Ransonnette sculp.t

manqué de faire des rapprochemens odieux et des applications malignes? Mais que pouvait redouter Nivelon? il avait eu la sagacité de dédier le sien à Louis XIV, peu intéressé à la défense des nez camards ou pointus.

» Pour ne rien laisser à désirer sur les connaissances curieuses que cet auteur nous a transmises, et dont il attribue la découverte à son maître, on ajoutera que la ligne H, I, partant du coin extérieur de l'œil, côtoyant la paupière supérieure et se prolongeant jusqu'au front, découvre le degré de la sagacité de l'animal par son élévation, de la mansuétude par sa tendance à être horizontale, de la méchanceté ou de l'avilissement par une inclinaison sur le nez (*pl.* 561, 562, 563, 564, 565).

» La parallèle extérieure K, L, tirée à la base A, B, du triangle A, C, B, et rasant la plus grande élévation du front, vient à l'appui de l'observation précédente, en laissant un espace plus ou moins considérable entre elle et le mufle, selon que l'animal est doué ou non d'intelligence.

» On ne se permettra point d'expliquer la fonction des lignes tirées sur le même triangle, et dont on ignore l'usage; mais il est évident que les lignes M, N, qui, sur la tête des animaux vus de face, coupent les narines, le coin de l'œil, et tendent soit au tympan

de l'oreille, soit à la naissance des cornes ou du bois, sont les projections de la base du triangle A, C, B, qu'on remarque aux profils des animaux (*pl.* 561, 562, 563, 564, 565); que l'angle P, O, Q, tracé sur les têtes vues de face, est représenté par la ligne H, I, sur les têtes vues de profil, et sert, comme on l'a déjà dit, à déceler le degré de sagacité de l'animal. L'angle M, S, M, sur la tête du chat et des autres animaux carnivores ou frugivores doués d'intelligence, a son sommet appuyé à la naissance des narines, et favorise l'activité du sens de l'odorat, qui se trouve émoussé dans le bœuf, l'âne et les animaux frugivores chez lesquels le sommet de cet angle devenu plus aigu, ne pourrait se rencontrer qu'assez loin des narines trop écartées.

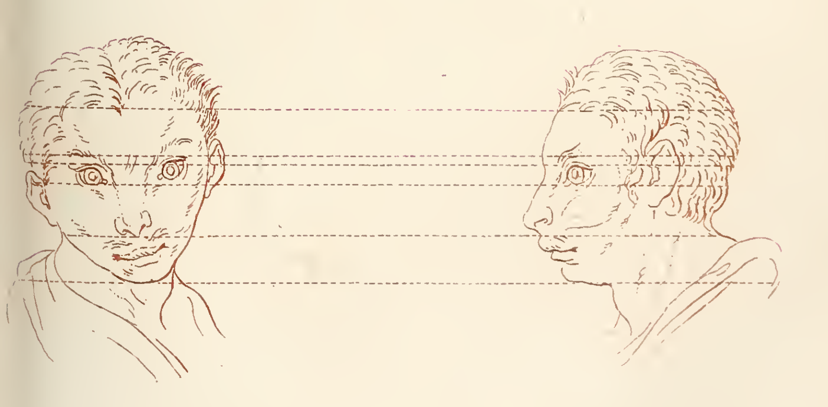
TROISIÈME PARTIE.

» On a déjà vu combien Le Brun était persuadé que la connaissance de la position et de la conformation des yeux conduisait à celle des mouvemens intérieurs. Il avait dessiné avec soin, sous différens aspects, leurs formes variées, et reconnu la faculté particulière à l'homme de les lever vers le ciel, de les promener circulairement dans leur orbite, et d'exprimer l'effet de ses sensations par le mouvement onduleux des sour-





Figure humaine comparée avec celle du chat.



Le Brun del. *N. Ransonnette sculp.*

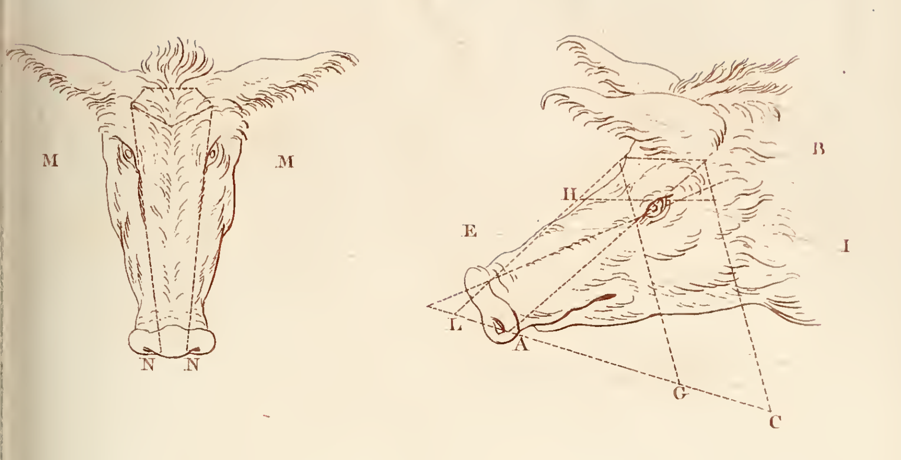
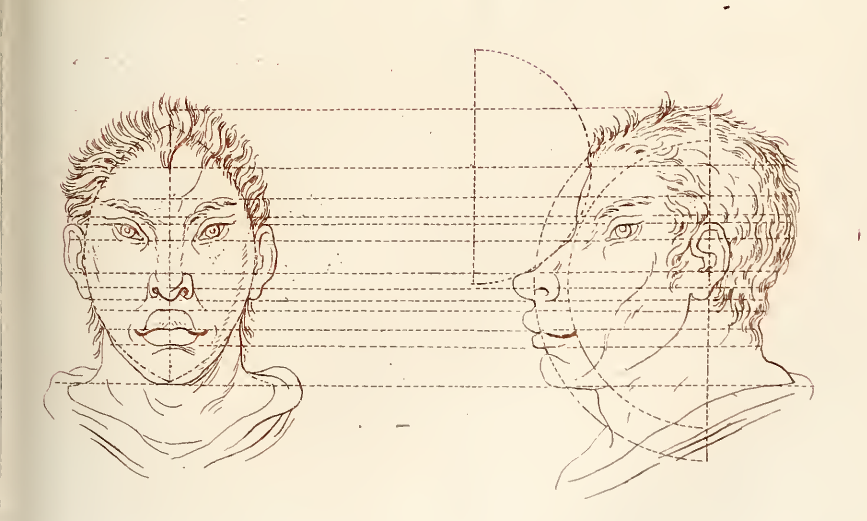


Figure humaine comparée avec celle du cochon.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

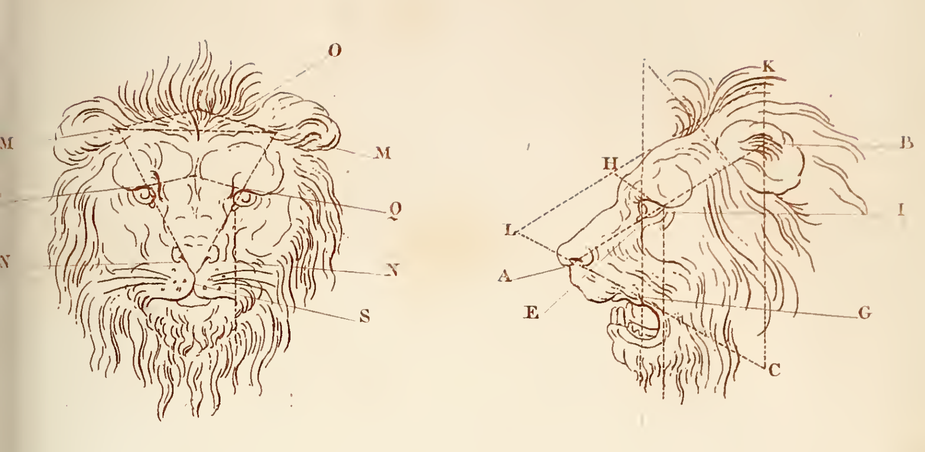


Figure humaine comparée avec celle du lion.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

cils, faculté assez bornée dans les animaux pleins de sagacité, et nulle chez les autres. Son but, en traçant avec précision des yeux de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons, était de démontrer d'une manière précise qu'il devait exister de la différence dans l'instinct des brutes de la même espèce, quand il s'en rencontrait dans leur conformation. Les dessins qui en existent font regretter la perte de sa dissertation. On ne peut les considérer aujourd'hui que sous l'aspect d'hiéroglyphes devenus à-peu-près inintelligibles.

» Privé de renseignemens satisfaisans, on pourra recourir au *Traité des Passions*, dans lequel Le Brun a exprimé les fonctions importantes des yeux et des sourcils dans le jeu de la physionomie humaine. On peut consulter aussi les planches n°s 589, 590, 591, 592 de ce recueil.

» La planche 589 offre près des lettres A, B, C, des yeux d'homme, de singe et de chameau.

» La planche 590, près des lettres D, E, F, des yeux de tigre, de loup cervier et de chat.

» La planche 591, près des lettres G, H, I, des yeux de loup, de renard et de pourceau.

» La planche 592, enfin, près des lettres K, L, M, des yeux de bouc, de bélier et de mouton.

QUATRIEME PARTIE.

» Quoique Nivelon n'assigne que trois parties à cet ouvrage, il en indique cependant une quatrième non moins essentielle que les premières, en faisant mention d'études anatomiques sur plusieurs animaux, à l'aide desquelles Le Brun espérait étayer son système. On ne les connaît point ; seulement parmi les dessins conservés au Musée Napoléon, et provenant des porte-feuilles de cet homme habile, il s'en trouve quelques-uns où sont développées les diverses parties externes ou internes de la tête humaine. Mais ces dessins, chargés de lettres de renvoi, ne peuvent rappeler aujourd'hui que l'objet de ses études, sans en dévoiler le résultat. On se gardera bien de suivre les pas de Nivelon dans cette recherche, par la crainte de s'égarer après lui. Ce qu'il dit de vraisemblable se réduit à faire présumer, ainsi qu'on l'a insinué dans la seconde partie, que Le Brun regardait l'odorat, chez les animaux, comme le sens le plus exquis et le plus puissant. Leurs narines éprouvent-elles une sensation ? elles la transmettent d'abord aux yeux, puis aux oreilles ou à la naissance des cornes, selon l'espèce de l'animal. Mais il arrive que le lion et les autres animaux carnassiers étant, par leur constitution physique, frappés plus vi-

vement de l'odeur, portent avec promptitude la vue vers le côté d'où elle émane, tandis que le bœuf et les frugivores chez qui cette sensation est moins vive et moins prompte, ne présentent les cornes ou les défenses particulières à chaque espèce que lorsque l'odeur manifestée leur indique la présence d'un objet nuisible.

» La conséquence à tirer de cette observation, serait que l'animal dont les sensations sont vives et promptes, est susceptible d'une plus grande intelligence, parce qu'il est doué d'une sensibilité plus exquise, et que le créateur, maître de ses dons, les a réunis en plus grande quantité sur les animaux carnassiers, parce que leur nourriture n'étant pas toujours assurée, et leur conservation dépendant davantage des occasions, il fallait bien qu'ils fussent pourvus d'un instinct supérieur pour les saisir ou les faire naître.

» On a rendu compte des quatre parties de cet ouvrage en suivant la route adoptée par Nivelon, et peut-être tracée par son maître; mais il faut avouer que les observations qu'on a pu recueillir, ne présentent aucun ensemble et laissent désirer un résultat satisfaisant.

» Il eût été possible, en compilant les auteurs qui ont traité la même matière, de former un ouvrage en apparence plus complet; mais on se serait éloigné du but qu'on s'était proposé, et l'on aurait couru le danger de dénaturer la pensée de l'auteur. On s'en est abs-

tenu, en se contentant seulement d'offrir les lambeaux épars du système de Le Brun, dont le but essentiel était l'avancement de l'art. Au reste, si l'on a saisi et rendu avec quelque clarté la tradition conservée par Nivelon, trop d'objections se présentent à l'esprit, pour présumer qu'il ait réellement compris le système de son maître. En considérant les dessins de Le Brun, on voit bien s'adapter avec quelque justesse ce triangle équilatéral sur le profil de la tête de plusieurs animaux; mais, sur celui du singe, la base passant du tympan de l'oreille à travers l'œil, ne saurait être coupée que vers la jonction du nez au front, et par conséquent assez loin de la narine. Dans ce cas, quel usage peut-il tirer de ce triangle? Une exception affaiblit la règle. Comment, d'ailleurs, supposer une précision satisfaisante dans les rapports d'une figure géométrique sur les différens profils de têtes d'animaux, dessinées à vue d'œil et ne présentant qu'une apparente perspective et non une dimension exacte?

» Si l'on ne s'était pas interdit toute conjecture, ne pourrait-on pas présumer que Le Brun a essayé de démontrer par une application différente du triangle sur le profil de l'homme et du singe, que ce dernier était destiné à signaler la transition de l'espèce humaine à la brute? Cette opinion deviendra probable, en considérant sur le profil de l'un et de l'autre individu,

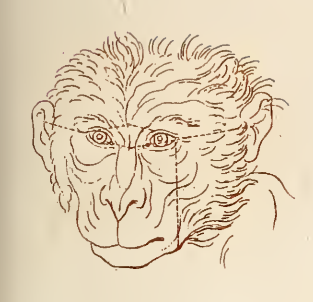




Figure humaine comparée avec celle du singe.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

(*pl.* 556 et 566) l'application d'un triangle équilatéral dont la base est bornée d'un côté par le tympan de l'oreille, de l'autre par le coin de l'œil voisin du nez, et dont le sommet dirigé vers la jonction de la tête et du cou, s'en écarte ou s'en approche à mesure que le coin de l'œil se trouve au-dessus ou au-dessous de la ligne horizontale, et par cette nouvelle démonstration sert à faire reconnaître l'homme de génie, le vertueux et le méchant. Quoiqu'il en soit, l'estime due au mérite et au génie de Le Brun a fait naître ces doutes, et désirer qu'une main plus savante et plus heureuse parvienne à nous dévoiler entièrement l'opinion de cet habile homme.

TÊTES DE DIFFÉRENS BOEUFS ; TÊTES DE LION ET DE CHEVAL, AVEC DES YEUX HUMAINS.

(*Voir page* 113.)

Têtes de différens bœufs; têtes de lion & de cheval avec des yeux humains.

lion.

cheval.

bœufs.

bœuf.

Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

SUITE
DES DESSINS
DE CHARLES LE BRUN,
AVEC
LES OPINIONS DE PORTA.

L'AIGLE.

SELON Porta, qui suit toujours le sentiment d'Aristote, ceux qui ont le nez courbé au sortir du front, et bien articulé à la manière de l'aigle, sont regardés comme des hommes de *grand cœur*. On l'appelle nez aquilin, et il semble, continue l'auteur, qu'il porte en soi quelque chose de royal et de majestueux; et comme l'aigle est le roi des oiseaux, ce signe dénote une race royale et une magnificence peu commune. Les Perses estimaient beaucoup cette forme, qu'ils regardaient comme caractéristique. Selon Plutarque et Xénophon, ils observaient et observent encore de n'élever personne à la royauté, qui n'ait le nez aquilin. Cyrus et Artaxercès, l'un de ses descendans, l'avaient ainsi l'un et l'autre; tous deux étaient doués d'un grand courage et d'une extrême libéralité, accordant pour les moindres services de fortes sommes, et même des villes et des provinces. Néoptolème, fils d'Achille, avait le nez de l'aigle; Suétone le dit aussi de Galba, et on peut s'en convaincre par ses médailles. Georges Scanderberg, dit encore Porta, qui portait sur son visage tous les

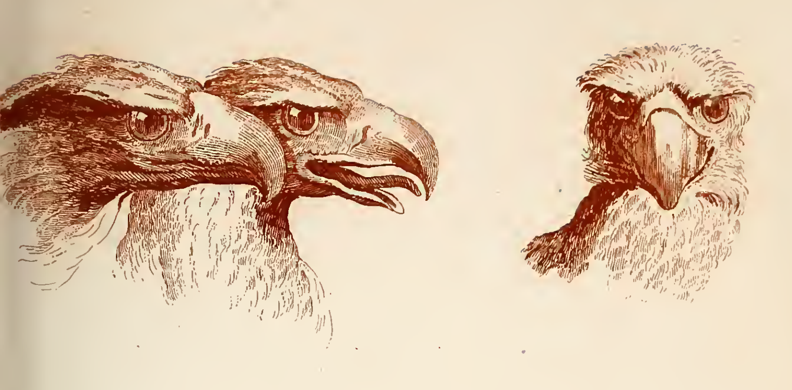


Figure humaine comparée avec celle de l'aigle.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

traits d'un héros, avait sur le nez une éminence très-agréable, et c'était aussi un personnage qui n'eut point d'égal en vertu guerrière, en courage, en munificence et en libéralité.

L'ANE.

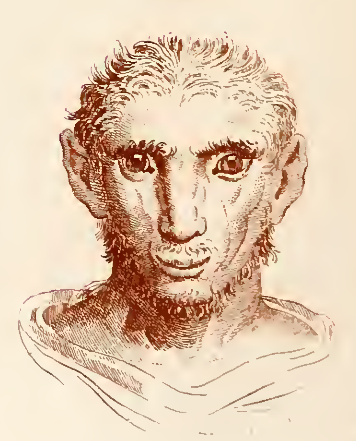
PORTA s'appuyant des observations de Polémon et d'Adamantius, tous deux regardés comme d'excellens physionomistes, dit que le front bossu, haut et rond, est un signe de stupidité, et que les grandes oreilles à côté de ce front n'en sont pas un moins remarquable dans leurs rapports avec la figure de l'âne. Pline observe, dit-il, que chez toutes *les bêtes chevalines*, les oreilles désignent les affections de leur ame. Sont-ils fatigués, ils les ont pendantes et lâches; ont-ils peur, elles tressaillent; sont-ils en colère, ils les redressent fortement; sont-ils malades, elles sont abattues et ployées. Donc les oreilles longues et paraissant fort en dehors, peuvent bien être chez l'homme comme chez l'âne, une marque de bêtise, comme le dit Aristote, en écrivant pour Alexandre. Il ajoute que celui qui a de longues oreilles est suffisant en paroles et en actions, et l'expérience le prouve; car souvent il arrive que la suffisance et la présomption se trouvent réunies à ce trait caractéristique de l'âne. Polémon et Adamantius sont du même avis, et donnent l'épithète de suffisant et jaseur à tous les





Figure humaine comparée avec celle de l'âne





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

porteurs de longues oreilles. Rhasès et Conciliator sont d'avis, dit toujours Porta, que celui qui a la face grande et longue est comme l'âne, paresseux et lâche. Albert ajoute qu'il est adonné aux voluptés, tardif, paresseux, indocile quand il a la tête, le front et la face grands, avec de longues oreilles. Polémon parlant du caractère injurieux, observe que ceux qui ont les lèvres grosses sont du naturel des ânes qui les ont ainsi faites, de manière que la lèvre sort en dehors, et qu'on doit les regarder comme imbécilles, d'un jugement incertain, et souvent méchans et médisans. Pour complément aux signes non équivoques de stupidité, il observe la proéminence des yeux, qui chez l'homme lui donne l'air de l'imbécillité la plus complète, comme à l'âne. Aristote écrivant à Alexandre, dit que celui qui a l'œil semblable à celui de l'âne est dépourvu de sagesse. Rhasès dit qu'il est éhonté, lourd et stupide. Porta finit en remarquant que les médecins observent que la proéminence des yeux provient de l'humidité des ventricules du cerveau, ou de leur débilité, ce qui est un signe de folie, ou dans ce cas-ci, de stupidité. Malheureux sont les hommes en qui l'on trouve une telle ressemblance et de pareils rapports.

LE BÉLIER.

La bouche extrêmement fendue, les prunelles larges et isolées, comme on les remarque dans les béliers, sont, d'après Porta, des signes de mauvais naturel, de gourmandise et d'imbécillité, sur-tout quand elle est démesurément fendue et béante. La bouche ouverte dénote l'homme imbécille, et l'on peut remarquer ce signe d'animalité tant aux mœurs, qu'au maintien ridicule de ceux qui ont de tels rapports avec le bélier. Aristophane les regardait comme stupides, et Porta cite





Figure humaine comparée avec celle du bélier.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

en badinant, l'exemple de son fermier, qui n'a pas, dit-il, une moins belle bouche que ses bêtes, et n'est ni moins lourd, ni moins glouton.

LE BOEUF ET LE TAUREAU.

Porta examine avec soin les opinions des anciens sur les rapports de la figure du bœuf avec quelques hommes. Aristote considère la grandeur extrême de son front comme un signe de paresse et de stupidité. Galien qui dit que *les mœurs de l'âne suivent le tempérament du corps*, parle de même du front de cet animal. Pline est du même avis, disant aussi que les fronts très-grands sont un signe de lâcheté ou de timidité. Le front n'est pas tout ce que Porta examine. Il ajoute que celui qui a le nez très-gros par le bout, comme le bœuf, porte également un signe de paresse et de lâcheté. Enfin, dit-il, tous ceux dont la face est large et carrée sont regardés comme lâches et sans cœur, et tiennent du naturel des bœufs. Polémon et Adamantius les appellent des animaux indociles, lourds et stupides. Aristote nous apprend que la face excessivement charnue, comme celle du bœuf, dénote encore une ame lâche et apathique. Il écrivait à Alexandre que celui-là était importun et menteur, et il ajoute que peut-être tient-il du naturel des femmes qui sont *lâches, importunes et mensongères.* Polémon écrivant d'après Aristote, dit aussi que ceux



Figure humaine comparée avec celle du bœuf.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

qui ont la face charnue comme les bœufs, sont sujets à être lâches et négligens, ce qui est naturel aux femmes comme aux bœufs.

Comme le taureau est un animal entier, il a aussi un autre caractère de tête que le bœuf, et d'autres rapports se trouvent aussi dans son humeur, et dans celle des hommes qui lui ressemblent par la conformation. Porta observe que les hommes hardis qui s'exposent sans crainte aux dangers, ont dans le front beaucoup de rapports avec les taureaux. Ceux-ci ont vers les sourcils et le nez, à l'extrémité du front, une peau qui fait l'effet d'un nuage, et donne à l'animal un front hideux et de travers, à quoi il faut ajouter aussi que la tête du taureau est beaucoup plus courte que celle du bœuf. Le cou gros et court est un signe de colère. Oppien rapporte que les taureaux sauvages, nommés *Bristons*, ont le cou horriblement gros et gras, et qu'ils sont souvent furieux et très-carnassiers. Ainsi, d'après Porta, le front *nébuleux*, comme il l'appelle, les sourcils surmontés d'une peau qui les couvre quelquefois, le cou gras et plissé, comme aussi les narines très-ouvertes, sont dans quelqu'animal que ce soit, des signes de colère fréquente, et d'une humeur habituellement rébarbative.

LE CHAMEAU.

Porta ne s'explique nulle part sur le chameau, qui porte cependant des signes assez caractéristiques. Il dit par-tout que la face charnue, osseuse et longue est un signe de stupidité, de même que les lèvres inégales; la lèvre supérieure tombant sur l'inférieure, est, dit-il, une marque de quelque prudence. Il ajoute que les dents épaisses et fortes annoncent une longue vie, beaucoup de vigueur, et un peu du naturel du cheval, dont la tête du chameau est la *charge*. Le cou long et grêle fait présager la timidité. Il parle aussi des dos ronds et élevés avec beaucoup de mépris. Polémon et Adamantius n'accordent aucune bonté aux animaux bossus, ou qui ont les épaules élevées et rondes. Scot est un peu plus indulgent, et accorde à l'homme bossu la prudence, l'*avisement* et la grande mémoire. Pour moi, dit Porta, je tiens que tous ceux qui sont mutilés ou imparfaits de corps sont méchans, et principalement les bossus qui sont les pires de tous; car ils ont un défaut de





Figure humaine comparée avec celle du chameau.





Ch. Le Brun del.t S. Rangonvelle sculp.t

nature autour du cœur, qui est le principe de tout le corps. Il se trouve quelquefois parmi les hommes adonnés aux travaux rudes et grossiers, comme par exemple les porte-faix, dont le dos est courbé par l'habitude de porter des fardeaux sur les épaules et sur la tête, des ressemblances physiques avec le chameau. La courbure du dos semble faire à la longue remonter les reins et les parties postérieures, de sorte que les jambes semblent comme au chameau, plus longues que les bras, qui sont rentrés comme la poitrine et le ventre, et qui dans l'homme figurent les jambes de devant chez l'animal. La face de ces hommes, accoutumée à être passive dans un pénible travail de corps, prend comme celle du chameau un air d'hébêtement. Ils sont en général sobres dans leur vie habituelle; l'esprit énervé et abruti fournit peu de matière aux désirs. S'ils font usage de vin ou de liqueurs fortes, pour réparer leurs forces, et quelquefois avec excès, ce n'est en général que les jours de repos; et comme le chameau, ils en font leur provision pour la semaine, quoiqu'ils n'aient pas comme lui un réservoir intérieur où l'eau

se conserve saine, claire et limpide pendant plusieurs jours, et d'où ils la repoussent jusqu'à leur bouche, comme le bœuf qui répand la nourriture dans son double estomac. Du reste, le chameau, dit Buffon, est plus anciennement, plus complètement, et plus laborieusement esclave qu'aucun des autres animaux domestiques. Dans les autres espèces, telle que le cheval, le chien, le bœuf, la brebis, le cochon, on trouve encore des individus dans leur état de nature, qui sont sauvages, et que l'homme ne s'est pas soumis. Au lieu que dans le chameau, l'espèce entière est esclave; on ne le trouve nulle part dans sa condition primitive d'indépendance et de liberté. Ce tableau représente parfaitement un homme abruti par un travail sans interruption, qui ne laisse nul ressort aux facultés de l'esprit et de l'ame. Ils ont une vigueur physique pendant un temps de leur vie; mais la physionomie est massive et inerte comme dans le chameau, et ils sont comme lui esclaves de leurs besoins. Comme lui, ils ne servent ni pour le faste ainsi que les chevaux, ni pour l'amusement comme les chiens. On n'en a fait, dit Buffon,

qu'une bête de somme, qu'on ne s'est pas même donné la peine d'atteler, ni de faire tirer, mais dont on a regardé le corps comme une voiture vivante qu'on pouvait tenir chargée et surchargée, même pendant le sommeil; car lorsqu'on est pressé, on se dispense quelquefois de leur ôter le poids qui les accable, et sous lequel ils s'affaissent pour dormir, la jambe ployée, et le corps appuyé sur l'estomac.

LE CHAT.

Porta, qui compare en plusieurs endroits de son livre le singe avec le chat, observe dans le dernier, la face petite, les joues grêles, les lèvres déliées, le nez petit, et il remarque que ceux qui portent ces caractères de la physionomie ont, comme le chat, l'esprit fin, rusé, méchant, et enclin à préparer des piéges et des embûches. Dans les lèvres grêles et déliées, il remarque que l'homme est craintif et fort trompeur. C'est, dit-il, le sentiment d'Adamantius, et pour moi, je dis que cet

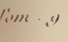






Figure humaine comparée avec celle du chat.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

homme tient du naturel du chat et des femmes qui ont les lèvres déliées et la bouche petite, et sont craintives, sans vigueur, trompeuses et pleines d'artifice.

HIBOU OU CHAT-HUANT.

PORTA dit que ceux qui ont la tête d'une grosseur démesurée sont dépourvus de sens et d'esprit. Il pense, avec Aristote en son livre *de la veille et du sommeil*, qu'ils sont paresseux et endormis; ce dernier auteur, dans son ouvrage sur la physionomie, dit que la grosseur et la grandeur de la tête dénotent plutôt *abondance de matière qu'excellence de vertu*. PORTA les compare aux chats-huans ou hiboux, oiseaux de nuit qui ont la tête d'une prodigieuse dimension, et sont si lâches et si paresseux que les autres oiseaux, quand par hazard ils les rencontrent de jour, leur font la guerre et les dépouillent de leurs plumes sans qu'ils se défendent. Celui qui a une semblable tête, ajoute-t-il, a l'imagination pesante, ne conçoit rien ou peu de chose; et, comme quelque sorte d'animal que ce soit, qui porte la ressemblance d'un autre animal, lui est à peu près semblable aussi dans le naturel et les mœurs, ceux qui ont une tête de grosseur monstrueuse sont, comme le hi-





Figure humaine comparée avec celle du chat-huant.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

bou, lâches, rustiques, indociles et timides. Vitellius était ainsi conformé, comme on en juge par les médailles frappées sous son règne, et l'on sait quel était son caractère.

LE CHEVAL.

Porta ne donne pas une grande attention aux rapports qui peuvent exister entre la face du cheval et celle de quelques hommes. Sans doute les observations des anciens auteurs n'en ont pas découvert de fort sensibles, et lui-même n'en a pas fait plus qu'eux. Il dit seulement que les narines ouvertes, aplaties et crochues, désignent que l'homme est prompt à se courroucer, et tient du naturel des chevaux courageux. Ces narines diffèrent en ceci de celles des taureaux, qui, par leur forme et leur mouvement, dénotent cet emportement qui tient de la fureur, et non ce courroux qui naît de la fierté et même de l'arrogance. Suétone, dit-il, a dépeint César, la bouche toujours humide, les narines ouvertes et humides aussi, et prompt à se fâcher. Porta établit ses points de ressemblance entre le cheval et quelques hommes dans la démarche et le maintien. Il dit que l'homme qui, de même que le cheval, se remue un peu des épaules, marche droit et a l'encolure élevée, a de la complaisance pour lui-même, et se présente avec une orgueilleuse assurance. Il cite Ælian qui s'exprime ainsi : » Entre tous les animaux, le cheval a l'ame grande et fière; avec la grandeur et





Figure humaine comparée avec celle du cheval.





Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

l'éminence de son cou qu'il porte haut, ne marche-t-il pas audacieusement, ne sent-il pas sa beauté, et ne montre-il pas de l'arrogance ? La jument qui a de beaux crins est orgueilleuse, et repousse les caresses des ânes ; ceux qui veulent avoir des mulets, ne peuvent que difficilement y parvenir, s'ils ne font couper les crins de leurs jumens ; alors seulement elles se laissent saillir par ce même animal qu'elles méprisaient auparavant. »
PORTA ajoute que Sophocle s'est rappelé la démarche fière du cheval, lorsqu'il dit que ceux qui marchent la tête levée, les épaules en mouvement, sont superbes et orgueilleux. Tibère, poursuit-il, marchait le cou roide et un peu penché ; il alongeait le visage sans parler ; il conversait peu avec ceux qui l'entouraient, et n'adressait la parole qu'avec une certaine gesticulation des doigts qu'il remuait mollement et comme dédaigneusement ; ce qui, en jugeant d'après Aristote, tient beaucoup de l'allure fière et glorieuse du cheval.

CHÈVRE ET BREBIS.

Selon PORTA, la couleur des yeux de la chèvre est un peu rouge tirant sur le jaune, roussâtre, ou comme le dit Aristote, couleur de vin. Celui-ci prétend que cette couleur dénote l'homme lourd, et qu'il tient du naturel des chèvres. Au premier livre de ses animaux, le même Aristote prétend qu'elle est un signe de très-bonnes mœurs. PORTA ne paraît pas comprendre comment on peut accorder ces opinions différentes. Il observe que tout ce qu'Aristote dit des chèvres, on peut l'attribuer aux brebis, qui cependant ont les yeux couleur d'eau, et dont l'espèce est stupide et insensée. Elle va, dit-il, sans intention; si elle est surprise par la neige, elle périt en s'arrêtant, à moins que le berger ne la force à marcher; elle ne cherche point les herbes qui lui sont propres, et PORTA attribue cette pesanteur d'esprit aux hommes qui ont une couleur d'yeux blanche et terne comme elle; il donne à ceux dont l'œil est jaune comme l'œil

Figure humaine comparée avec celle de la chèvre & brebis.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

de la chèvre, la prudence de cet animal en partage. Ce qui est assez curieux dans ses observations, c'est ce qu'il ajoute de l'intelligence des chèvres sauvages de l'île de Crète qui, blessées par des flèches, vont d'elles-mêmes chercher le dictame qui a la vertu de faire sortir le fer des plaies.

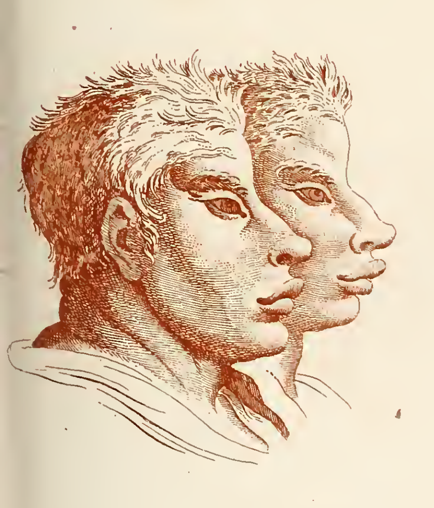
LE COCHON.

L'HOMME au front étroit, selon Porta, et d'après les auteurs anciens, et sur-tout Conciliator qu'il cite littéralement, est lourd, indocile, sans repos, inquiet, *ord* et sale, tenant du naturel des pourceaux. Aristote ajoute au front étroit que les sourcils tirant droit vers le nez du haut en bas, et toujours en mouvement, sont comme dans les animaux un signe de folie, ou plutôt d'*hébêtement*, et donnent aussi l'idée d'une sale gourmandise. Ajoutez encore le nez gros par le bout, les lèvres grêles, déliées, dures et enflées, puis des dents cariées, épaisses du devant, rondes et sortant en dehors, le cou gras, épais et charnu : telle est la peinture que font les anciens de l'homme et du pourceau, qui ont ensemble des rapports de conformation. Porta les rapporte tous fort en détail. Ceux qui ont le nez gros par le bout, dit Aristote, ressemblant au grouin du pourceau, sont dépourvus de sens, et animaux brutes. Celui qui a le cou gras, épais, ajoute-t-il, est lourd, étourdi, grand mangeur, et tient du naturel du pourceau; cet animal est en effet sale, grossier, vorace, indocile, colère, et l'homme qui a des rapports avec lui est immo-





Figure humaine comparée avec celle du cochon.





Ch. Le Brun del.t   N. Ransonnette sculp.t

deste, et s'emporte dans tous les excès par intempérance, et rusticité de mœurs et d'inclinations. Porta, qui semble animé d'une forte aversion pour l'animal qu'il décrit, ajoute que l'homme dont les lèvres sont épaisses et recourbées en dehors, a l'esprit timbré, et que peut-être il deviendra épileptique. On dirait qu'il a eu sous les yeux une ressemblance assez parfaite pour en avoir été irrité, car il ne parle d'aucun animal avec autant de dégoût que de celui-ci.

LE CORBEAU.

Celui-là est impudent, dit Porta, qui ressemble au corbeau, et dont le nez commence à devenir courbé dès la racine du front. Pour moi, dit-il, je regarde ceux qui ont ainsi le nez en bec de corbin, pour des larrons, et des hommes adonnés à la rapine. Les corbeaux et autres oiseaux qui ont le bec crochu y sont naturellement enclins : ceux que nous apprivoisons ont la coutume de prendre et de cacher des clefs, des pièces d'or, des bijoux; et Aristote



Figure humaine comparée avec celle du corbeau.



Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

dit que ceux qui leur ressemblent sont impudens, et tiennent du naturel des oiseaux qui ont de grands ongles.

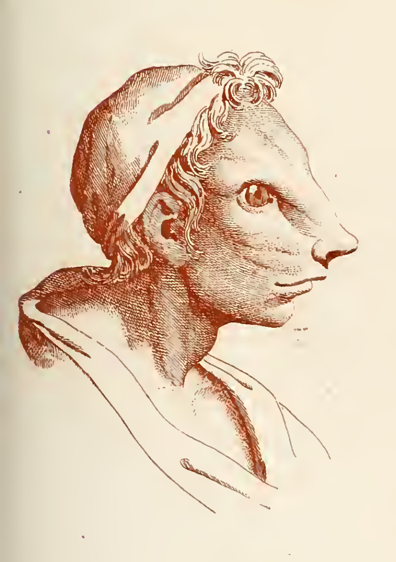
LA FOUINE.

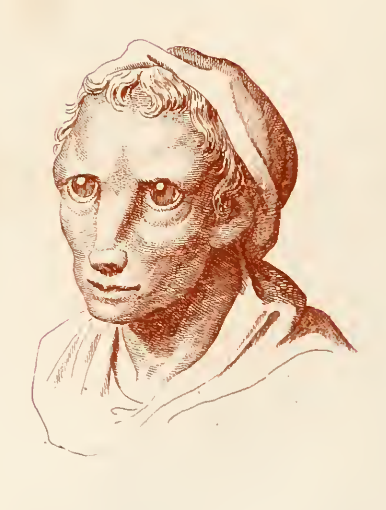
Porta ne parle pas de la fouine en particulier; ainsi Buffon doit être ici le guide de ce qui concerne cet animal dans ses rapports avec l'homme, et l'on peut tirer quelque induction du caractère de sa physionomie, par approximation avec ceux que Porta a déjà décrits. La fouine a le museau très-délié et très-pointu, l'œil petit et brillant, l'oreille placée en ligne droite au-dessus de l'œil. Porta a dit que les hommes qui portent ces caractères sont cauteleux et rusés, que leur esprit est tourné à tendre des piéges, et que leur caractère est malin et mordant, c'est ce que les anciens auteurs expriment par le mot *injurieux*. Il compare ces petites figures fines et déliées, aux femmes méchantes, craintives et tracassières. En admettant cette opinion sur les rapports extérieurs, on peut dire en effet que ces femmes à figures pointues, à petits yeux toujours tressaillans, aux lèvres déliées, au long cou maigre et sec, ont





Figure humaine comparée avec celle de la fouine.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

dans le caractère beaucoup d'analogie avec la fouine. Buffon rapporte qu'il a eu chez lui une fouine, et entre autres choses, il dit « qu'elle dormait quelquefois deux jours de suite, et qu'elle était aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir; que tant qu'elle ne dormait pas, elle était dans un mouvement continuel, si violent et si incommode, que quand même elle ne se serait pas jetée sur la volaille, on aurait été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu, ajoute-t-il, quelques autres fouines plus âgées, que l'on avait prises dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages; elles mordaient ceux qui voulaient les approcher, et ne mangeaient que de la chair crue». « La fouine, dit-il ailleurs, a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible». D'après Porta, et en suivant toujours les résultats de ses observations, les femmes de ce tempérament physique sont tracassières, aigres, ennemies de la paix domestique et sociale; elles ont le sommeil inégal, suivant ce qui les agite plus ou moins fortement, ou le repos dont elles ont besoin

après une longue agitation; leurs mouvemens sont vifs, courts, précipités, leur voix aigre et courroucée, et toujours un ton grondeur quand elles commencent à s'irriter, ce qui arrive souvent. Comme la fouine qui s'apprivoise et ne s'attache jamais, dit Buffon, qui s'éloigne et revient quelquefois, sans jamais marquer de joie de retrouver ses foyers, ni de plaisir à revoir ses hôtes, la femme de ce caractère n'aime rien, elle sort de sa maison, et n'y revient que pour témoigner de l'humeur, et gronder ceux qui l'habitent avec elle. Enfin, quelque faible qu'elle soit, ainsi que la fouine, elle peut faire du mal aux ennemis qu'elle se crée, même aux plus forts. Buffon parlant de la belette qui est de la même famille que la fouine, s'exprime ainsi : « quelque petit que soit cet animal, il fait périr les plus grands, tels que l'élan et l'ours; il saute dans l'une de leurs oreilles pendant qu'ils dorment, et s'y accroche si fortement avec ses dents, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Il surprend de même les aigles et les coqs de bruyère, sur lesquels il s'attache, et ne les quitte pas lorsqu'ils s'envolent, que la perte de leur sang ne les fasse tomber ». Ainsi

les femmes aigres et acariâtres persécutent tout ce qui leur tient, maris, enfans, valets, et tous ceux qui dans la vie sociale ont quelques intérêts à démêler avec elles, et ne les lâchent jamais. Elles semblent vraiment porter l'empreinte du caractère de ces petits animaux, et leur existence est un fardeau pour leurs parens, comme celle de la fouine pour les animaux utiles de la basse-cour.

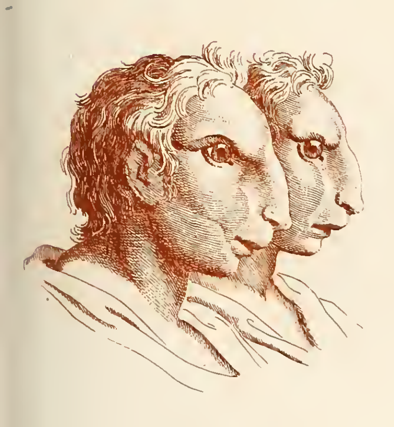
LE LAPIN.

(*Point d'opinion de Porta.*)





Figure humaine comparée avec celle du lapin.





Ch. Le Brun del.t   N. Ransonnette sculp.t

LE LION.

Porta compare avec complaisance la figure et la forme du lion avec celles de l'homme. « Le lion, dit-il, a la tête médiocrement grosse et grande, le front et la face carrés, le sourcil élevé, les yeux ni trop concaves ni trop éminens, le regard fier et assuré, le nez plutôt gros que petit, l'ouverture de la gueule ample, les lèvres minces, tombant juste l'une sur l'autre, le cou grand et d'une grosseur médiocre, la poitrine forte, tout le corps nerveux et articulé, ainsi que les jambes ». Aristote remarque qu'il marche avec pompe, que son allure est lente, et ses pas mesurés, portant de la dignité dans tous ses mouvemens. Celui qui marche ainsi, dit-il, prouve la force de son corps et la grandeur de son ame. Albert décrivant la plus belle démarche, dit que c'est quand le mouvement des pieds et des mains s'accorde avec





Figure humaine comparée avec celle du lion.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

celui de tout le corps; quand elle est tranquille et modérée avec un agréable penchement de tête et de cou, et que ce signe nous dénote un homme de cœur, parce que telle est la démarche du lion. Porta rapporte encore le sentiment d'Aristote, qui recommande à Alexandre les têtes qui ne sont ni trop grandes ni trop petites, et il en infère que ceux-là ont une relation directe avec celle du lion. Il établit d'autres rapports sur la dureté du poil comparée à celle des cheveux, laquelle, selon Aristote, est un signe de force. Sur la forme du front carrée et un peu concave vers le milieu, signe de prudence et de courage; sur celle du nez rond par le bout, et dont le haut est rabattu, ce qui est selon Adamantius et Polémon, une marque de grandeur et de générosité; de sorte que les hommes dont les formes se rapprochent de celle-ci sont forts et généreux comme les lions. Les lèvres déliées et minces, un peu lâches vers les angles, et la grandeur de la bouche, marquent également la force, et conviennent, dit Albert, à l'homme généreux, et aux femmes viriles et coura-

geuses. Porta s'appuie encore du sentiment d'Aristote en son livre de la Physionomie, lorsqu'il ajoute que l'homme, dont la partie postérieure du cou est garnie de poil, est *libéral*, et tient du naturel du lion; et il compare les cheveux abondans en cette partie, à la belle crinière du roi des quadrupèdes, que la nature, dit-il, a libéralement traité pour le rendre supérieur à tous les autres. Il rapporte toutes ces opinions avec un sentiment de préférence pour ce bel animal, duquel il paraît s'être fait une haute idée, séduit sans doute par la beauté de ses formes, de sa coiffure, et l'exacte proportion de tous ses membres. Selon lui, l'homme dont la tête et les autres parties du corps réunissent le plus de rapports avec le lion, est aussi le mieux partagé du côté des facultés morales, et donne la plus haute idée de sa force, de sa prudence, de son courage et de sa grandeur d'ame. Il ajoute que le cardinal d'Est, son souverain, avait dans la tête des rapports marqués avec celle du lion. « Il a, dit-il, les yeux grands, brillans et bien coupés, le regard noble et assuré, la vue

longue et distincte, et ce sont des marques certaines de sa grande sensibilité, de sa justice, de sa prudence et de son jugement, toutes qualités qui constituent l'excellence de ses mœurs.

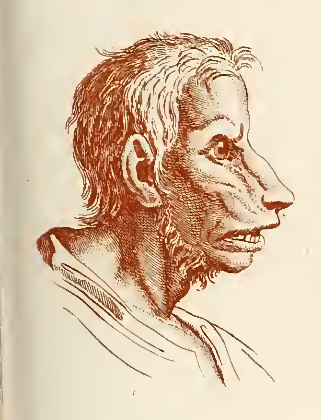
LE LOUP.

L'opinion de Polémon est que l'homme qui a la bouche excessivement fendue a l'esprit rude, lourd et grossier; il le compare aux béliers : « mais pour moi, dit Porta, je comparerais plutôt ceux qui l'ont ainsi aux loups, et je dirais qu'ils tiennent du naturel carnassier de cet animal ». Albert dit qu'une grande gueule démesurément fendue et béante, est le signe de l'homme impitoyable, glouton et querelleur. Joignez à cela l'œil petit et couvert, le sourcil froncé au milieu du front, le regard oblique. Et d'après Porta, on se fera l'idée d'un homme timide et rusé, qui fait le mal par inclination, et se cache par instinct. Celui-là est comme le loup, mélancolique, solitaire, cherchant peu la société et dont Buffon dépeint si parfaitement le caractère et les mœurs; hardi et non courageux, bravant le danger quand le besoin l'y force, mais le fuyant lorsqu'il n'est pas affamé. Plusieurs autres ont comparé aux chiens les hommes conformés comme nous venons de le dire; mais comme Porta les assimile plutôt aux loups, on peut voir dans Buffon la différence qui existe entre les deux espèces. Le chien





Figure humaine comparée avec celle du loup.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

même sauvage n'est pas farouche, dit-il, il s'apprivoise aisément, s'attache et demeure fidèle à son maître. Le loup peut s'apprivoiser, mais ne s'attache point, et s'enfuit dès qu'il en trouve l'occasion. Le chien cherche la compagnie des animaux de son espèce, ainsi que celle des autres. Le loup est toujours seul, et fuit même son espèce, à moins qu'il ne doive livrer un combat contre une proie difficile. Le loup déchire et dévore le chien qui l'a combattu ». Le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, et ne *trouve pas que le corps d'un ennemi sente bon*. Nulle espèce de chien mâle ne dévore ses petits, et la femelle du loup est obligée de dérober les siens à la voracité du père, c'est encore Buffon qui l'atteste ; Porta a donc raison de comparer plutôt aux loups qu'aux chiens les rapports sinistres entre le caractère de l'homme approchant de la figure du premier de ces animaux, dont la tête présente une exagération de celle du chien, et n'exprime jamais un sentiment doux, fin, ni intelligent, encore moins la gaieté et la souplesse du mouvement dans l'habitude du corps.

LE LOUP-CERVIER.

(Point d'opinion de Porta.)





Figure humaine comparée avec celle du loup cervier.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

L'OURS.

Porta parle de l'ours comme d'un animal dont les traits réfléchis sur le visage, dénotent la stupidité, le bavardage et une grande abondance de déraisonnement. La ressemblance se reconnaît à la bouche sortant en dehors à peu près comme celle du cochon, et les lèvres très-grosses. Plutarque a dit que celui-là est farouche, gourmand et insensé. Ovide, frappé en poète de la pesanteur de l'animal, dit pour compléter le tableau, que l'ours n'est qu'une masse informe, un tronc d'arbre, dont la structure indique un esprit aussi lourd que farouche. La Fontaine a dit :

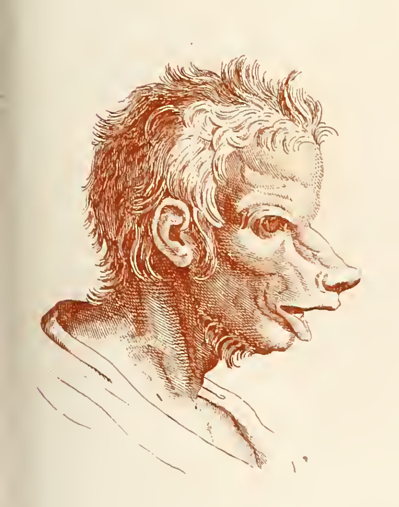
.... pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il m'en croit, il ne se fera peindre.

On ne niera pas qu'il y ait des hommes





Figure humaine comparée avec celle de l'ours.





Ch. Le Brun del.t

N. Ransonnette sculp.t

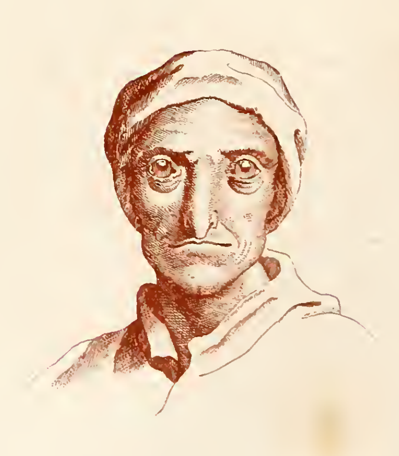
en effet *ébauchés* comme mon frère l'ours, d'un naturel épais et stupide, dont on marque la ressemblance à l'instant où on les voit, et devant lesquels on s'écrie : *cet homme ressemble à un ours.*

LE PERROQUET.

(*Point d'opinion de Porta.*)




Figure humaine comparée avec celle du perroquet.

Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

LE RENARD.

En nul endroit de son livre Porta ne parle du renard, habitant des bois comme les loups, dont il est un peu *parent*. Cependant ses formes sont plus fines et plus déliées, et son caractère est aussi très-différent. « Ce que le loup fait par force, dit Buffon, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens et les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner des cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, il varie sa conduite; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Quoique aussi infatigable que le loup, il ne se fie pas à la rapidité de sa course; il sait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

» Cette différence, poursuit Buffon, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même, ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard





Figure humaine comparée avec celle du renard.



Ch. Le Brun del.t   N. Ransonnette sculp.t

en est doué, et tourne tout à son profit; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute, il flaire, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement une tentative inutile. Il emporte sa proie, et la cache en divers endroits; il va surprendre avant le jour les lacets que l'on tend aux grives et aux bécasses, chasse en plaine, saisit sa proie au gîte, déterre le gibier dans les garennes, découvre les nids, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

» Il a, dit ailleurs Buffon, l'organe de la voix plus souple et plus parfait que le loup et le chien; il a des tons différens, selon le sentiment dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur ».

Tous ces détails qui rapprochent beaucoup le renard de l'espèce humaine, cet esprit de ruse et de manége, cette réserve et cette circonspection, cette fertilité de moyens et cette adresse à les mettre en œuvre, ces précautions pour se dérober à la vue et agir dans l'ombre, cette physionomie spirituelle, mais perfide, son regard sournois, son œil plein de feu; tout cela aurait dû engager Porta à chercher des points de comparaison. Esope et La Fontaine ont désigné la place du renard; tous deux en ont fait un courtisan.

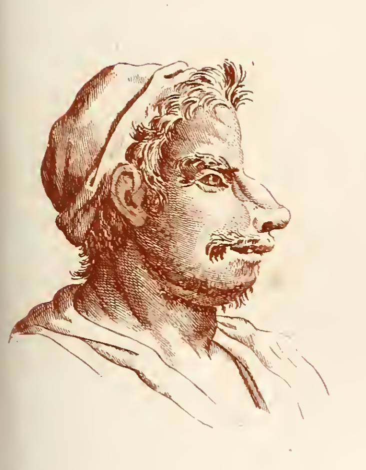
LE SANGLIER.

(*Point d'opinion de Porta.*)





Figure humaine comparée avec celle du sanglier.





Ch. Le Brun del.t N. Ransonnette sculp.t

LE SINGE.

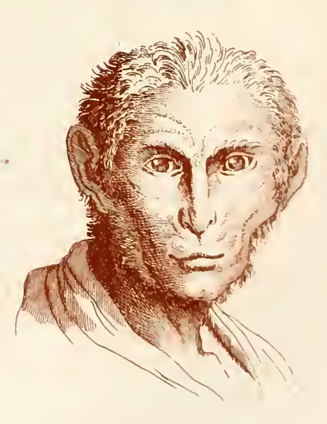
Porta rapporte qu'Aristote écrivant à Alexandre, dit que les oreilles fort petites dénotent l'homme lourd, larron et luxurieux, et qu'il ressemble au singe, étant comme lui de mauvaises mœurs, adonné au larcin et à la lubricité. Galien, selon Porta, dit au livre intitulé : *Que les Mœurs de l'Ame suivent le tempérament du Corps*, que les petites oreilles sont le signe de mauvaises mœurs. Polémon et Adamantius prétendent qu'elles désignent les hommes malins et rusés. Tous les auteurs s'accordent à donner aux nez camards et prodigieusement étroits entre les deux sourcils, le signe de la luxure ; le singe est en effet conformé de cette manière, et l'on sait qu'il est extrêmement lubrique. Oppien rapporte qu'il a reçu en latin le nom de *simia*, parce que *simitas* signifie l'applatissement du nez. Ces animaux ont une telle fureur en amour, qu'ils courent même après les femmes ; et l'on raconte, dit Porta, qu'il se trouve aux Indes des singes à poil roux, dont on ne souffre aucun dans les villes, parce qu'ils se jetteraient sur les femmes. Ainsi, en suivant Galien, il n'est pas étonnant qu'on attribue aux hommes conformés





Figure humaine comparée avec celle du singe.





Ch. Le Brun del.　　　　N. Ransonnette sculp.

comme les singes, le même tempérament chaud et lascif. Celui dont la face est petite et jaunâtre, dit Porta, d'après Adamantius, Rhasès et Conciliator, est cauteleux et flatteur. C'est signe, dit Aristote, que l'homme, ainsi que le singe, est méchant, adonné au vice, trompeur et ivrogne. Il ajoute que le singe ayant dans sa petite face beaucoup d'os et de cartilages, l'homme ainsi conformé est agissant, mais comme le singe, plutôt par inquiétude qu'à dessein, timide et dépourvu de sagesse, surtout quand il a encore ce point de ressemblance, de montrer des joues grêles, ce qui est un signe de ruse et de malice. De même la lèvre supérieure plus longue et plus grosse que celle de dessous, et les yeux excessivement petits, sont un signe de pusillanimité, sur-tout quand la prunelle est encore plus petite que l'œil qui la contient, ce qui montre la ruse et la malfaisance. Enfin, comme le dit Porta, quoique le singe soit de tous les animaux brutes, celui qui par sa conformation extérieure ressemble le plus à l'homme, c'est pour l'homme un triste brevet qu'une trop grande ressemblance avec le singe.

LA PANTHÈRE.

Porta ne fait nulle difficulté de comparer la forme de la panthère et ses mœurs à celles de la femme. Elle a, dit-il, la face petite, ainsi que la gueule, les yeux petits, tirant sur le blanc, mais très-remuans, le cou long et menu, la poitrine garnie de petites côtes, le dos long, les fesses et les cuisses charnues, les parties d'autour les flancs et le ventre plats, tout le corps inarticulé et mal proportionné. En effet, ce portrait correspond à l'idée qu'on a du corps et de la figure d'une femme. Porta passe ensuite aux mœurs. Elle a, dit-il, l'esprit mou, et cependant sujet à s'irriter; elle est craintive, et cependant hardie, rusée, dissimulée, et habile à tendre des piéges; elle a de l'agilité et de la vitesse, une extrême souplesse dans ses mouvemens.

Buffon en a fait une autre description. « La panthère, dit-il, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, le cri semblable à celui d'un dogue en colère, la langue rude et très-rouge, les dents fortes et pointues, les ongles aigus et fort durs : elle est de la taille d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes. On la dompte, ajoute-t-il, plutôt qu'on ne l'apprivoise. Jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, et lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soins pour la dresser, encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. Si elle manque le gibier, furieuse et sans frein, elle se jette quelquefois sur son maître, et celui-ci prend toujours la précaution de porter avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans qu'il lui jette pour assouvir sa rage ». Beaucoup de raisons tirées des mœurs et des usages des Grecs, ont induit les anciens auteurs à parler contre les femmes. Chez eux, elles n'étaient regardées que comme un instrument propre à la conservation des familles et à la surveillance domestique. Des inclinations dépravées s'opposaient à

l'union morale des deux sexes. On se garderait aujourd'hui de généraliser la comparaison qu'Aristote et ses commentateurs, ou imitateurs, font par exemple des femmes et de la panthère. Cependant elle pourrait s'appliquer à certaines femmes, dont l'habitude du pouvoir absolu sur des esclaves a dépravé le caractère et les mœurs. Les créoles qui ont les traits assez semblables à ceux de l'animal décrit par Porta, sont aussi cruelles que les panthères; elles sont lâches et paresseuses, mais promptes à s'irriter; elles accablent sans pitié des êtres sans défense, se plaisent souvent à les faire souffrir, n'assouvissent qu'avec peine leur fureur, et se jetteraient volontiers sur ceux qui, moins inhumains, voudraient leur arracher leur victime. Il en est sans doute qui échappent à cette contagion de malfaisance; mais les exemples de douceur, on les cite, c'est assez dire qu'ils ne sont pas fréquens.

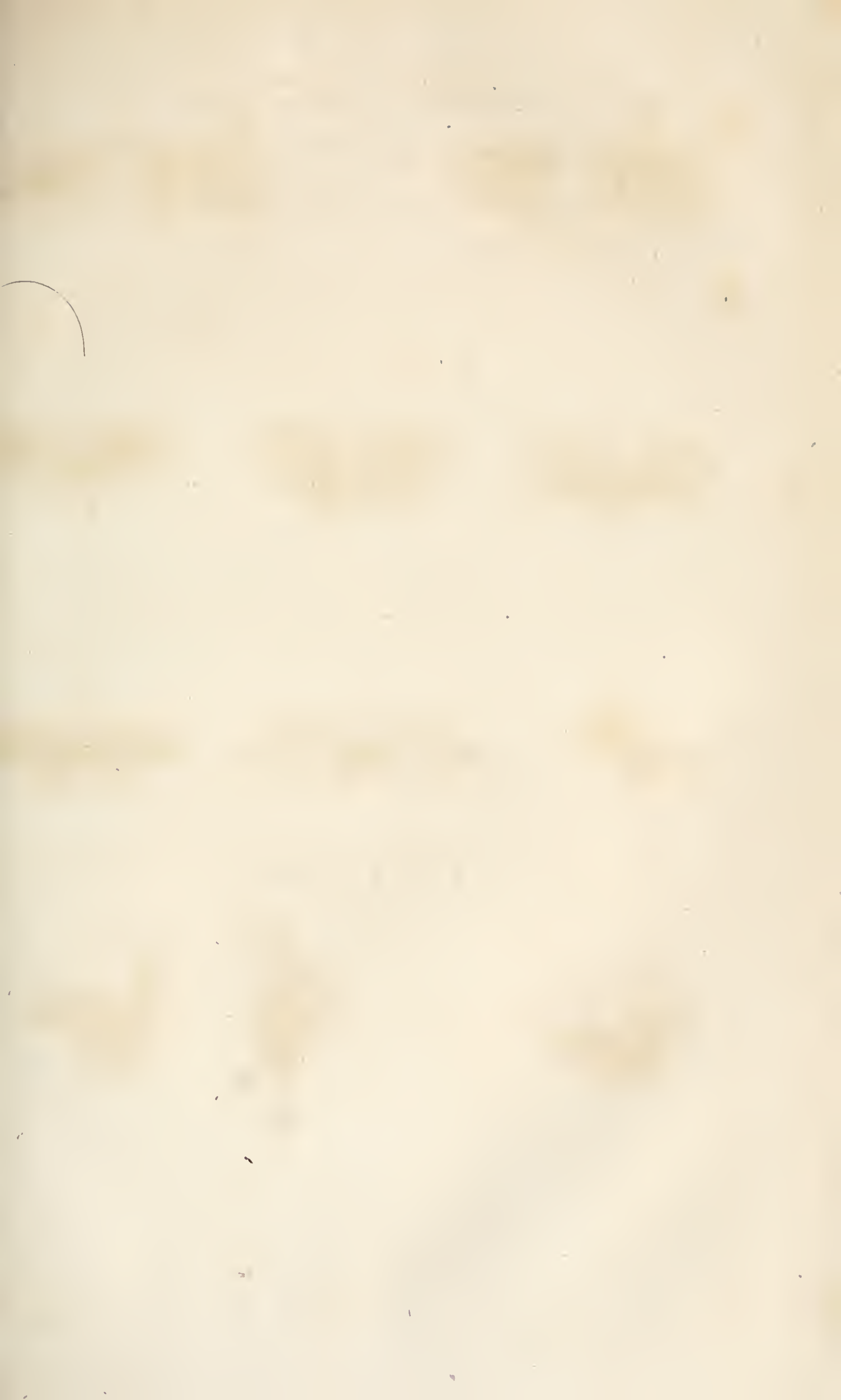
Au reste, la description de Porta et celle de Buffon diffèrent entre elles, et cela n'est pas étonnant, parce qu'alors on ne savait point classer les familles et les

espèces. Il paraît qu'Aristote les a confondues dans ce qui regarde les formes extérieures, et dans les mouvemens du corps; mais le caractère est commun au léopard, à l'once et à la panthère.

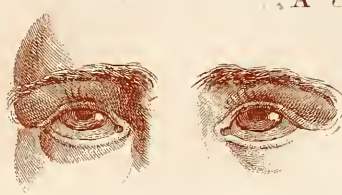
LE COQ.

PORTA semble avoir eu beaucoup de peine à restituer le texte d'Aristote dans son livre de la physionomie , l'orsqu'il parle du coq. Son opinion est que ceux qui ont le nez concave au dessous du front, rond , et très-éminent dans sa rondeur, sont avides des plaisirs de l'amour, et même de ces plaisirs contre nature, car il a observé que les coqs s'accouplent entre eux, et que quand deux coqs manquent de femelle, ils se battent jusqu'à ce que le vainqueur se soit perché sur son compagnon, et en ait joui comme de la poule; il dit aussi qu'il a connu plusieurs de

ses amis qui ayant le nez de cette forme, avaient aussi cette brutale inclination, et principalement à l'égard des enfans.

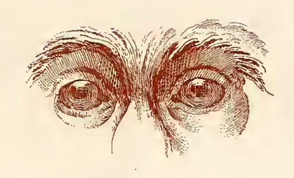


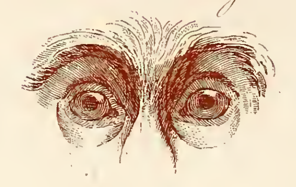
A *Yeux d'homme.*

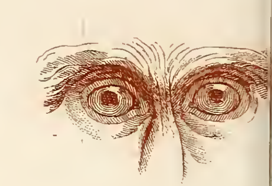


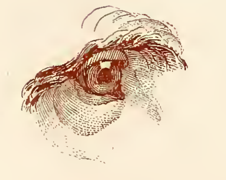


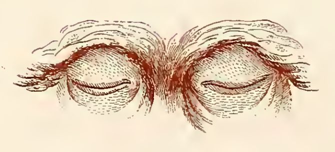
B *Yeux de singe.*

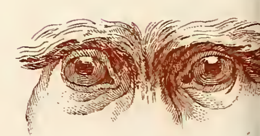












C *Yeux de chameau.*







Ch. Le Brun del^t *N. Rasonnette sculp.*

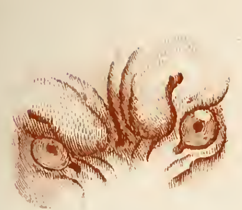
SUITE

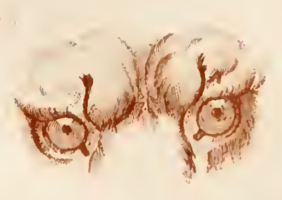
DES DESSINS DE LE BRUN.

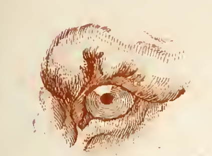
YEUX D'HOMME A, COMPARÉS AVEC CEUX DE SINGE B, ET DE CHAMEAU D.

YEUX DE TIGRE D, DE LOUP-CERVIER E, DE CHAT F.

D *Yeux de tigre*









F *Yeux de loup cervier.*













F *Yeux de chat.*





Ch. Le Brun del.t *N. Ransonnette sculp.t*

G *Yeux le loup.*




H *Yeux de renard.*







I *Yeux de pourceau.*





Ch . Le Brun del.t   *N. Raisonnette sculp.t*

YEUX DE LOUP G, DE RENARD H, DE POURCEAU I.

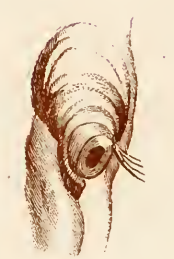
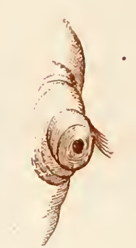
YEUX DE BOUC K, DE BÉLIER L, DE MOUTON M.

K *Yeux de bouc.*

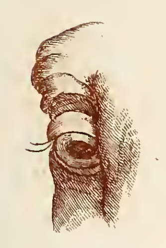






L *Yeux de belier.*





M *Yeux de mouton.*




Ch. Le Brun del.t   N. Ransonnette sculp.t

EXTRAIT

DE L'OUVRAGE

De Jean-Baptiste PORTA, Napolitain,

SUR LA

PHYSIONOMIE HUMAINE,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DES DIFFÉRENS CARACTÈRES.

PRÉFACE.

Nous voici parvenus, dit Porta, *à la dernière partie de notre ouvrage, et nous allons réunir ce que nous avons exposé sur toutes les parties du corps humain, et en former une masse d'observations qui puisse donner à chacun la faculté de distinguer l'homme injuste, luxurieux, l'homme de courage et d'esprit. Mais avant de discourir sur les vertus et les vices que le physionomiste recherche ingénieusement, nous remarquerons à quelle partie de l'ame ils sont attachés, afin de nous faire mieux comprendre. Aristote dans son livre des Vertus, cite Platon discutant sur les facultés de l'ame. Ce philosophe considère l'ame comme constituant un tout divisé en plusieurs parties. Les vertus de l'ame sont la justice, la libéralité, la grandeur et la générosité de l'esprit; les vices sont l'injustice, l'avarice et la méchanceté. L'ame peut se diviser en trois parties: l'ame raisonnable, dont la vertu est la prudence; l'ame courageuse, dont les vertus sont la clémence et la force; et l'ame désireuse, douée de tempérance*

et de modération. Donc les vices opposés sont l'imprudence, le courroux, la faiblesse, l'intempérance et l'incontinence. Aristote s'adressant à Nicomachus dans son livre de la Morale, dit qu'une partie de l'ame participe de la raison, et que l'autre en est exempte. Or la partie irraisonnable, semblable à l'ame végétative, *est la faculté reproductive; et comme cette partie est exempte de facultés intellectuelles, il n'en faut point parler; mais l'autre portion quoique irraisonnable, est cependant capable de quelque raison, et se divise en irascible et en concupiscible. La partie raisonnable de l'ame contient la vertu intellectuelle, la sagesse, la prudence et la vivacité d'esprit; mais Aristote subdivise encore la partie concupiscible et irascible dans le même livre des Morales, et chacune d'elles est douée aussi de vertus et de vices. L'irascible peut se composer de magnificence, de force et de grandeur de courage; la concupiscible peut encore posséder cinq vertus; la tempérance, la libéralité, le désir de l'honneur, l'affabilité et l'urbanité. Nous allons examiner à quels signes on peut reconnaître les hommes en qui respirent les vertus, et ceux qui portent l'empreinte des vices.*

EXTRAIT
DE L'OUVRAGE
SUR LA
PHYSIONOMIE HUMAINE,
CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DES DIFFÉRENS CARACTÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

De la figure de l'homme juste et de celle de l'homme injuste.

Commençons par la justice, la première et la plus grande des vertus, celle qui en comprend beaucoup d'autres, et les suppose toujours. L'homme juste ne demande que des choses justes, telles qu'il les fait lui-même. La justice est une vertu parfaite, non pas absolue, mais relative; car il y a beaucoup d'hommes qui dans leurs affaires privées savent être justes, mais ne peuvent plus l'être dans leurs relations sociales. Donc la justice est relative au bien d'au-

trui, à celui du prince ou de la république; elle n'est pas une vertu partielle, mais une vertu exacte et complète. L'homme injuste, au contraire, souhaite des choses injustes, emploie tout son génie et toutes ses facultés à commettre des actes d'injustice; et comme la justice est le présage de toutes les vertus, l'injustice fait aussi supposer tous les vices. Les anciens physionomistes n'ont pas désigné positivement la figure du juste et de l'injuste. Nous ne pouvons le faire qu'en rassemblant les marques auxquelles on peut les reconnaître, et qui sont éparses dans notre ouvrage. Chrysippe discourant de l'honnêteté et de la volupté, trace une image de la justice d'après les plus anciens rhétoriciens. Elle a, dit-il, les formes et les traits d'une vierge, le coloris mâle, la physionomie sévère, le regard fier, une gravité ni humble ni farouche, mais qui inspire le respect et la vénération. Quelques philosophes ayant prétendu qu'on pouvait ainsi peindre la cruauté, nous personnifierons ainsi cette image. Il faut qu'un juge qui est l'organe de la justice, soit grave, sévère, incorruptible, inaccessible à la flatterie; qu'il soit implacable à l'égard des méchans; qu'il ait une ame droite, un esprit juste; qu'il soit doué de force, et qu'il inspire le respect par la puissance de l'équité et de la vérité. On dit que la justice est vierge, c'est-à-

dire qu'elle est incorruptible, qu'elle ne cède ni à l'attrait des paroles, ni à celui des présens, et n'admet ni excuses ni prières. Elle a l'air grave, le maintien farouche, afin d'épouvanter le crime et de rassurer l'innocence. Quant à moi, je dirais que le juste tient du naturel du lion. Les anciens assurent que cet animal est juste et sans artifice, et qu'en se vengeant des injures, il ne blesse qu'autant qu'il a été blessé lui-même. On raconte que plusieurs cavaliers traversant une forêt, rencontrèrent trois lions; l'un d'entre eux lança une flèche qui passa près de la tête d'un des lions, sans le toucher. Cet animal s'arrêta, les deux autres passèrent. Celui qui avait lancé la flèche saisit un javelot, manqua une seconde fois son coup, et tomba en même temps de son cheval. Le lion accourut sur lui, lui frappa la tête couverte de son casque, le froissa, mais sans lui faire aucune plaie, et suivit gravement ses deux compagnons. Avicenne écrit que si un homme frappe un lion, sans le blesser, ou bien peu, le lion se jette sur lui, le menace ou le frappe, mais ne le tue pas.

Les hommes justes, comparés aux lions.

Ils ont le corps bien proportionné, les cheveux châtains, la voix grosse, creuse, sans modulation, ou bien tenant le milieu entre la voix mâle et le son

aigu ; les yeux grands, à fleur de tête, brillans et humides, les prunelles égales dans leur cercle, ou bien le cercle inférieur étroit et noir, et l'iris couleur de feu, sans que leur regard ait rien de rebutant ; le front large, étendu jusqu'aux tempes de côté et d'autre.

Les injustes.

Le cercle de leurs prunelles est vert, l'iris noir, ou bien leurs yeux sont *pers* et un peu secs, ou fixes, un peu roux, grands, et regardant en dessous, ou tressaillans et troubles ; ou bien encore leurs yeux sont à demi fermés, d'une juste grandeur, brillans, avec un front uni, et secs, ou rians avec un mouvement continu dans le front, les joues, les sourcils et les lèvres, ou bien enfin rians, ouverts, et d'un regard perfide et menaçant.

CHAPITRE II.

De la figure de l'homme de bien.

La bonne foi, les bonnes mœurs, et la haine des vices accompagnent la justice. Nous allons rassembler les signes auxquels on peut reconnaître l'homme de bien, et nous les adapterons à une seule et même

figure, sur-tout ceux qui ne sont pas d'une parfaite beauté, mais dans la médiocrité des proportions.

Les hommes de bien.

Ils ont le nez grand, bien en proportion du visage, et le partageant en deux parties bien égales, ou long, tombant un peu sur la bouche, ou médiocrement long, large et ouvert; la face belle, la respiration tempérée, la poitrine large, les épaules grandes, les mamelles médiocres, les prunelles de grandeur moyenne et mobiles, quoique le regard soit fixe et arrêté, les yeux grands et un peu enfoncés, bien ouverts, humides et doux, ou bien tristes et remuant les sourcils, le front austère et abattu.

Les bien moriginés.

Leur front tient le milieu entre le front tranquille et le soucieux; leurs oreilles sont convenablement grandes et carrées, leur face est médiocre, leur voix n'est ni haute ni sourde, quelquefois un peu grêle: ils rient peu; leurs yeux sont concaves, bleus, grands, fixes et brillans, ou bien ils sont clairs, luisans, humides comme l'eau; leurs pieds sont bien formés, articulés et nerveux, leurs ongles larges et un peu jaunes.

CHAPITRE III.

De la figure de l'homme méchant.

Passons à la figure des hommes méchans ou de mauvaises mœurs, dont les anciens auteurs n'ont pas fait mention : savoir, du larron, du traître et perfide, de l'homme cauteleux, et de celui qui se plaît au mal.

Le méchant.

Son visage est difforme, ses oreilles étroites, sa bouche mince et longue; il a les dents canines aigues, et sortant en dehors, la parole prompte, surtout si la voix est grêle; ou bien il parle du nez, ou il articule difficilement. Son cou est courbé, il a le dos voûté, les doigts longs et desséchés, les jambes maigres, les pieds difformes et concaves en dessous, les yeux obliques, la prunelle noire et isolée, le blanc luisant et sec, d'un mouvement brusque et oscillant, un peu rouges aux angles : il est blème et sans embonpoint.

Les empoisonneurs.

Ceux-ci ont les yeux à fleur de tête, secs, et les deux globes sont inégaux; les prunelles semblent agitées involontairement; ils sont de couleur sombre, les petites veines qui aboutissent au blanc sont gonflées et paraissent des taches de sang. Si les prunelles sont noires, le blanc de l'œil est pâle et livide.

Les perfides.

Leurs lèvres inférieures sont déliées, et enflées autour des dents canines.

Les homicides.

Leurs sourcils sont épais et se joignent au milieu du front; leurs yeux sont à fleur de tête, secs; les globes inégaux, les prunelles tremblantes et renversées vers le haut; le blanc est terne et pâle.

CHAPITRE IV.

De la figure de l'homme probe, et du fripon.

Nous avons déjà dit que la fidélité est un des attributs de la justice, et nous devons recueillir les signes qui accompagnent la probité, ou le vice qui lui est opposé.

L'homme probe.

Ses yeux sont d'une grandeur moyenne; ils tirent sur la couleur bleue ou noire, ils sont grands, et le blanc en est tranquille et brillant; leur regard est assuré, il est grave : ses sourcils sont un peu resserrés, son front est uni et un peu rabattu sur les yeux.

L'infidèle ou le fripon.

Sa tête est fort petite, son visage est mal conformé, le front est rude, rempli de rides et de plis; les yeux enfoncés, petits, secs, d'une couleur indécise, les prunelles sont remuantes, le regard est errant et mal assuré; les épaules sont élevées, le dos plat, les mains étroites et les doigts grêles.

CHAPITRE V.

De la figure de l'homme prudent et de l'homme imprudent.

La prudence est au nombre des vertus intellectuelles; l'homme prudent n'entreprend que des choses bonnes et utiles, ou à lui, ou à la société. Les anciens disent qu'on observe dans l'homme prudent celui qui se consulte. Périclès fut reconnu pour tel, parce qu'il savait délibérer; nous appelons donc prudence l'examen des choses dont le résultat est bon et utile. Or, comme nous reconnaissons deux parties de l'ame raisonnable, la prudence est une vertu de l'ame opérative; car son action s'arrête là où ce qu'elle voudrait faire, cesserait d'être bon et utile en soi.

Les prudens; leur figure est dans les proportions moyennes.

Leur stature est petite, leur tête est un peu grosse, leur crâne large, tel que celui de Périclès, les cheveux d'une couleur indécise, le front carré, le visage de médiocre grandeur, un peu en embonpoint, les lèvres supérieures un peu éminentes, le cou un peu

penché du côté droit, les clavicules médiocrement séparées, l'épine du dos tenant le milieu entre le courbe et le convexe, la poitrine et les épaules larges, le ventre moyen, les mains et les doigts longs, et ne gesticulant point lorsqu'ils parlent; leurs yeux sont grands, brillans, humides, ou le blanc un peu pâle, mêlé de quelques veines rouges, lorsque les prunelles sont noires; le cercle des prunelles est quelquefois étroit et noir, l'iris brillant et plein de feu, sans que le regard soit dur et offensant. Le cercle est quelquefois aussi de couleur d'émail, et l'iris d'un bleu plus sombre dans des yeux humides; le front est uni, large, tranquille; s'ils resserrent les sourcils, leur front prend un caractère sérieux et réfléchi. Ils ont la parole facile et posée, le son de voix agréable, et tenant le milieu entre le grave et l'aigu.

Les imprudens, comparés aux ânes.

L'imprudence juge des actions sans en délibérer, sans comparer leurs différens résultats; elle ne saurait faire usage des biens de la vie, et n'a jamais qu'une fausse opinion du bien et du mal. L'imprudent a le front haut et convexe, sa respiration est courte comme celle d'un homme qui a long-temps couru; il a les doigts courts et gros, la démarche

précipitée ; lorsqu'il rencontre un objet, comme il est sans prévoyance, il est surpris, il a peur, et se recule en se raccourcissant ; il porte toujours en marchant la tête haute et le nez en l'air ; il a la peau sèche et d'une couleur qui indique la chaleur du sang ; ses yeux sont petits, proéminens, enflammés, ou d'une teinte obscure, rouges sur les bords, ou un peu rouges, grands ; le regard en dessous, inquiet et errant, les sourcils élevés.

De ceux qui sont dépourvus de sagesse, comparés aux ânes.

Leur face est charnue ; ils ont les lèvres grosses, la langue embarrassée, le cou droit, l'épine du dos élevée, ils penchent le corps du côté gauche.

CHAPITRE VI.

De la figure de l'ingénieux, ou de l'homme d'esprit.

Aristote a tracé, dans son livre de la physionomie, l'image de l'homme ingénieux ; il l'appelle en grec, *doué de dextérité d'esprit.* Polémon et Adamantius le nomment ainsi. Mais je ne saurais dissimuler l'opi-

nion de Platon dans son livre de la science. Il dit que rarement on trouve un homme d'esprit qui ne soit privé de douceur et de modestie. Mais ceux qui ont une bonne trempe d'esprit, qui ont l'amour des sciences, de la mémoire, de la docilité, ne cherchent point la dispute, et ne s'emportent point comme des vaisseaux sans gouvernail. Quant à ceux qui ne sont doués d'aucun génie, s'ils s'avisent de cultiver leur esprit, ils deviennent lourds, pesans, et stupides. On dit que les Thraces sont privés de mémoire; qu'ils ont de la peine à passer en comptant le nombre quatre, cependant ils sont forts, et sont d'une extrême activité au métier de la guerre.

Les ingénieux tiennent de la médiocrité; tiré d'Aristote écrivant à Alexandre.

Ils ont la chaire molle, humide, tenant le milieu entre la peau douce et sèche; ils ne sont ni petits ni grands; leur teint est blanc et coloré; leur maintien est doux, leurs cheveux plats, leurs yeux grands et un peu ronds; leur tête médiocre et bien proportionnée: leur cou est grand; leurs membres sont bien disposés; ils ont peu de chair aux jambes et aux genoux; leur voix est claire; ils ont les mains longues et les doigts de même, ils rient peu; pleurent rare-

ment, ne sont point railleurs, et leur aspect inspire la joie et la tranquillité.

Les ingénieux, tirés d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius.

Leur chair est un peu humide et molle, ni maigre ni fort grasse; ils ont le cou, les épaules et la face un peu grêles. Adamantius dit qu'ils ont la face ni charnue ni osseuse, les épaules bien assemblées, et le tronc bien proportionné. Selon lui, ils ne sont point charnus autour des côtes, la couleur de leur peau est d'un blanc un peu animé et pur. Polémon dit qu'elle est un peu roussâtre. Adamantius et lui disent qu'ils ont les cheveux légèrement bouclés; Polémon ajoute qu'ils ont les yeux brillans, d'une grandeur médiocre et le corps fort droit. Nous ajouterons, les cheveux ni trop souples ni trop durs, la face modérément grasse, la couleur d'un blanc animé, la peau douce; les dents mêlées, larges, étroites, et détachées, la langue déliée, la voix forte et un peu sourde, les côtes maigres, les mains grêles et molles; les jointures des mains et des pieds très-fortes; les doigts mous, longs et distans l'un de l'autre, les cuisses médiocrement charnues, les yeux obscurs, humides, et d'une belle grandeur; les sourcils bien arqués, et pas

trop épais : le dos maigre. Ma figure, dit Porta, est toute semblable, soit dit sans amour propre. J'ai le front large, les cheveux ni durs ni trop noirs, ni droits, ni crépus ; les oreilles bien façonnées, la face maigre, et de moyenne grandeur ; les sourcils comme je viens de les dépeindre, les yeux brillans, grands et fins ; le cou et les épaules grêles et bien assemblés ; les jambes et les côtes dépourvues de chair, le ventre médiocre, la chair colorée, la taille droite et bien proportionnée, les talons très-forts, les jointures des pieds et des mains très-fortes, et bien déliées ; les doigts flexibles, longs et distans les uns des autres. La voix agréable et dans un juste *medius*.

Les hommes sensuels.

Ils ont la tête plutôt grande que petite, élevée sur le devant : le front long, les oreilles grandes et carrées ; ils sont grands, ils ont la peau sèche, et qui indique par sa couleur un tempérament avide ; ils sont d'une grandeur médiocre, ils sont maigres, et d'une couleur indécise ; les clavicules bien dénouées.

Les hommes machines.

Leurs mains sont longues ; leur doigts effilés, leurs yeux se ferment et s'ouvrent continuellement ; la

couleur de leurs cheveux tire tant soit peu sur le blond.

Les pensifs.

Ils ont le front ridé, fort élevé dans le milieu, la respiration facile, le cou recourbé en dedans, la démarche lente.

Les dociles.

Ils ont les cheveux un peu tirant sur le blond, ou châtain clair, le front large d'une tempe à l'autre; les sourcils clairs, arqués, peu épais et bien proportionnés; les oreilles façonnées et entaillées; le visage maigre. Ils rient peu, leur cou est penché du côté droit; leurs épaules sont grandes, et leur poitrine large; ou bien, leur poitrine est étroite et leur ventre moyen; en parlant, leurs mains restent immobiles, leurs doigts sont renversés en arrière, leurs yeux sont médiocres, d'une couleur entre le bleu et le noir; ils sont quelquefois bleus, brillans et forts grands. Leur regard est fixe, ou bien obscur et humide. Leur front est uni et sans plis, leurs paupières sont extrêmement mobiles.

Les constans.

Leurs yeux sont d'une couleur obscure, ils sont humides et d'une grandeur bien proportionnée, leurs cils sont noirs et solides; ils rient très-peu.

CHAPITRE VII.

De la figure de l'homme stupide.

Nous opposerons la figure de l'homme stupide à celle de l'ingénieux, d'après Aristote, Polémon et Adamantius; les signes en sont tout à fait opposés; les auteurs l'appellent homme hébêté, *dénué de sens*, comme si vraiment, il n'en avait point reçu de la nature.

Polémon et Adamantius, disent qu'il a les clavicules mal dénouées, de gros vaisseaux autour du cou, le derrière de la tête très-rond; l'on se rappelle que nous avons dit que quand l'éminence de la partie postérieure de la tête était ronde, c'était un signe que l'homme n'avait point d'entendement. Le traducteur de nos auteurs grecs les a mal entendus lorsqu'il leur fait dire que l'homme stupide a la cavité des cuisses ronde, ou le derrière de la tête concave, et ensuite que

ce sont les boîtes des os que les auteurs ont entendues ; car, je ne sais ce que l'emboîtement des os peut faire à l'entendement, et qui ne peut se comprendre que de ceux des cuisses, car il n'y a pas d'emboîtement d'os dans la tête ; et dans le fait, on ne trouve rien de semblable dans Polémon et Adamantius. Selon ceux-ci, les imbécilles ont les omoplates resserrées ; leur front est grand, charnu, rond ; l'œil est terne, stupide ou languissant comme ceux des chèvres ; leurs mâchoires sont grandes, charnues et pesantes ; leurs jambes sont grosses, charnues et rondes ; la courbure des côtes, au-dessous des vertèbres, est couverte de graisse. Il faut croire qu'il y a erreur dans l'interprétation du texte d'Aristote, lorsqu'on lui fait dire qu'ils ont les jambes longues, car il a lui-même observé que les bras longs, qui sont en proportion avec les jambes, sont un signe de bon naturel ; les jambes trop courtes indiquent un naturel imparfait et grossier. Polémon et Adamantius donnent aux imbécilles des jointures petites, le cou très-court, et les extrémités imparfaites ; ils ont la face charnue, assez grande, leurs mouvemens sont gauches, mal appropriés à ce qu'ils veulent faire, leurs forces sont toujours mal calculées, ils semblent les employer sans dessin, et sans volonté. Selon Adamantius, leur aspect est ouvert, mais leur regard, et le jeu de leur

physionomie sont étonnés et stupides. Il ajoute qu'ils ont la couleur de la peau fort blanche. Polémon la leur donne au contraire fort noire, mais il est toujours vrai que ces couleurs, ou noires ou blafardes dénotent l'imperfection de l'esprit. Ils ont le ventre étendu, les jointures petites et rassemblées. L'homme d'esprit a les doigts dénoués et agiles, l'imbécille les a conjoints et mal-adroits.

Les hommes dépourvus de sens, comparés aux ânes.

Ils ont la tête fort petite; le devant fort cave; le front grand et très-élevé; le bout du nez gros; la face et les joues charnues et longues; les mamelles grandes et charnues; l'espace entre les clavicules et le sternum très-court, et de-là au nombril, extrêmement grand; les bras charnus; les ongles étroits et crochus; le mouvement des yeux très-lent.

Les gens rudes et grossiers, comparés aux pourceaux et aux ours.

Ceux-ci ont la tête plus grande qu'il ne convient; la couleur des cheveux d'un blond argentin; le front étroit et charnu; les oreilles rondes et sans contours, petites et droites; le nez mal proportionné, et alongé de travers sur la face; la bouche béante; les lèvres

grosses et rondes, ou la lèvre inférieure sortant en dehors; le cou gros et gras, quelquefois roide et immobile, et toujours la nuque chargée de chair; les épaules voûtées; les côtes et la poitrine charnues; les mains grandes et dures; le ventre couvert d'une peau épaisse et rude; les doigts trop longs et très-menus; les ongles recouverts par une chair dure; les jambes et les talons très-gros.

Les indociles, comparés aux ânes.

Leur tête est démesurément grande, ou bien elle est fort petite; la face toujours grande; le cou charnu et mou.

Les insensés.

Ils ont les narines bouchées; la respiration difficile et bruyante; les yeux toujours occupés à se fermer et à s'ouvrir; quand ils se ferment, ils tendent vers le haut; ouverts, ils sont fixes et larmoyans; ils semblent rouler autour de leur orbite, ou bien ils sont obscurs, couverts et toujours en mouvement.

Les fous, comparés aux oiseaux et aux singes.

Leur front est large et grand; leurs oreilles grandes et droites; leur coloris est ardent; leurs joues resserrées leur donnent un visage triste; la lèvre supérieure est plus grosse, et tombe sur l'autre; leurs yeux se portent naturellement du côté droit; leurs prunelles sont larges; le cou est long, roide, penché en avant, ou d'un côté; leurs mains sont courtes; leurs épaules velues. Le son de leur voix est aigu, et imite le cri de l'oie, ou le son de la trompette.

De ceux qui sont dépourvus d'esprit.

Ils ont la bouche béante; le globe de l'œil et la prunelle hors de la tête; les sourcils pesans et fort épais, ou bien les yeux de forme concave, fluides, et la vue faible.

Les épileptiques.

Leur regard est trouble, leurs yeux sont agités de mouvemens convulsifs; ils sont grands, d'une apparence plutôt luisante, que vive et brillante. Quelquefois les prunelles n'ont pas toutes deux la même direction, l'une semble regarder en haut, l'autre en bas; ils ont la respiration forte, interrompue; on dirait qu'ils exhalent plutôt qu'ils ne respirent.

De ceux qu'on appelle possédés du démon.

Ceux-la ont les talons très-gros, le dessous des pieds rude, les doigts longs et crochus, les pieds charnus, les jambes fort longues.

Les inconstans, comparés aux oiseaux.

Le front bas et large ; le nez fort petit, long et menu ; la bouche plate ; le ventre et la poitrine couverts de poil ; les yeux voilés et petits.

CHAPITRE VIII.

De la figure de l'homme qui a de la mémoire, et de celui qui n'en a point.

La mémoire est toujours compagne de la prudence, et lui est très-utile ; elle est au nombre des facultés intellectuelles. Aristote parlant de la mémoire, dit que la sécheresse du cerveau contribue à la conserver, et qu'un cerveau humide apprend facilement. C'est pour cela, dit-il, que ceux qui sont tardifs d'esprit, ont le plus souvent la mémoire heureuse, et retiennent bien ce qu'ils ont appris. C'est ainsi qu'Aristote parle de ceux qui ont une bonne mémoire.

Ils ont les parties supérieures de la tête fort petites, parce qu'il s'en élève peu de vapeurs à cause de la sécheresse du cerveau; ces parties sont d'une belle proportion, elles sont charnues et non grasses, mais bien couvertes de chair; car la graisse est le partage de la stupidité. J'ajouterai que l'homme, doué d'une belle mémoire, a les oreilles grandes.

De celui qui oublie facilement.

Les signes sont tout-à-fait opposés, car il a les parties supérieures de la tête fort grandes. Aristote, dans son livre de la mémoire, dit que ces hommes sont comme les nains, qui ne se ressouviennent de rien, parce qu'ils ont une grande pesanteur dans la partie sensitive ou le *sensorium*; le jeu des facultés intellectuelles n'y a pas de tenue dans le principe, et rien ne saurait s'y graver profondément.

CHAPITRE IX.

De la figure de l'homme hardi.

Nous avons traité des vertus et des vices qui ont leur source dans la partie intellectuelle de l'ame, et nous allons traiter de ceux qui prennent naissance dans la partie que les anciens auteurs nomment *irascible.*

La première vertu est la force ; elle est entre deux extrémités, la confiance et la timidité. Celui-là est hardi qui entreprend des choses dont il aperçoit le danger ; qui semble arrogant et présomptueux, ne craint ni les tremblemens de terre, ni les inondations, agit comme un homme sans prévoyance, de sorte que le vulgaire le prendrait pour un insensé. On dit que les Celtes ont un caractère semblable, qu'ils ne craignent rien, et, dans l'exécution de leurs desseins, montrent moins de prudence que d'audace et de précipitation. Mais s'ils s'élancent au devant des périls, ils ont moins de constance lorsque le danger les environne. Les physionomistes n'ont pas tracé leur figure, et je vais le faire d'après leurs écrits.

Les hommes hardis, comparés aux taureaux.

Ils ont le visage austère ; le front *nébuleux ;* les sourcils un peu longs ; le nez tombant sur la bouche, celle-ci très-grande ; les dents longues, écartées, aiguës et fortes ; le cou très-raccourci ; les bras si longs qu'ils touchent presqu'aux genoux ; la poitrine large ; les épaules vastes ; les yeux vifs, *pers*, ou de couleur de sang, fort agités, avec les paupières presqu'immobiles, ou bien ouverts, secs, brillans, ou enfin tressaillans et troubles.

Les téméraires.

Leur bouche est grande, leurs yeux brillans, leur regard oblique, et les sourcils sont aussi placés obliquement. Ils ont le front rude, les paupières dures, quelquefois leurs yeux s'ouvrent et se ferment par un mouvement précipité ; ils sont alors humides et luisans, sous un front très-uni ; leurs doigts sont courts et gros.

Les superbes.

Leurs sourcils sont arqués outre mesure, souvent ils s'élèvent encore, ce qui donne à leur regard un air hautain. Ils ont le ventre gros et large, leur démarche est lente ; ils s'arrêtent souvent et promènent leur vue de tous côtés ; leurs yeux sont secs et voilés.

CHAPITRE X.

De la figure du timide.

Passons maintenant à la timidité qui est l'opposé de la hardiesse et du courage. Les hommes timides ne craignent pas précisément ce qui doit être redoutable, ou ne le craignent pas comme les autres ; mais ils surpassent toujours le sentiment qu'on doit en avoir, et les mêmes objets qui n'excitent dans les

autres qu'un simple mouvement de frayeur, les frappent et les maîtrisent au point de les rendre malheureux. Dans ses livres à Nicomachus, Aristote attribue à une véritable lâcheté, de se laisser ébranler par quelque crainte que ce soit, et principalement par celle de la mort, ou celle des maladies et des blessures; il appelle lâche celui qui préfère une vie efféminée à l'honneur de rencontrer un beau trépas. Une complexion froide et humide, comme aussi une sécheresse extrême, sont d'égales causes de timidité. Les femmes sont d'un tempérament plus froid que les hommes, et partant elles sont plus timides. Galien pense que le tempérament froid est cause de la pusillanimité des femmes, d'où il s'ensuit que la chaleur étant plus active chez l'homme, il est aussi plus accompli; les femmes sont donc plus timides en raison du plus ou moins de chaleur de tempérament, parce que le froid dispose à la crainte, et les hommes qui tiennent de cette complexion froide et molle, sont aussi timides et craintifs.

Lactance écrit que dans les débats amoureux, si la semence venant du côté droit de l'homme, tombe dans le côté gauche de la matrice, il naîtra un enfant mâle, mais qu'il sera efféminé, parce que ce côté est celui dans lequel s'engendre les femelles. Il aura le corps élancé, de médiocre stature, la peau blanche,

molle et sans poil, la voix douce et claire; il sera imberbe, sans courage, et ne présentera enfin que le simulacre d'un homme. Platon dit aussi que les hommes sont conçus en place des femelles lorsqu'ils sont d'une complexion froide. Cette doctrine se rapporte assez bien avec celle de la métempsycose, quand l'ame renfermée en un corps faible et timide passe dans le corps d'une femelle, jusqu'à ce qu'elle trouve un logis plus digne d'elle. La timidité provient aussi du peu de sang, comme chez le caméléon. Aristote prétend que tous les animaux timides qui font cependant du mal lorsqu'ils ont peur, ont le cœur très-volumineux. Tels sont le cerf, le lion, la belette, l'hyène et le rat. Tous les animaux qui ont le cœur très-ample sont toujours froids.

Les hommes timides, comparés aux femmes, aux cerfs, aux lièvres et aux cailles.

Ils ont le poil mou, le corps incliné, le mollet resserré dans la partie supérieure vers le jarret, le visage pâle, les yeux imbécilles, de même que les extrémités; les jambes grêles, les mains longues et charnues. Leur visage paraît contraint dans tous ses mouvemens; ils paraissent honteux, lâches, et faciles à étonner. Adamantius et Polémon disent que le

jeu de leurs muscles est tout disloqué, comme si c'étaient des pièces de rapport. Leur couleur varie à chaque instant, ils ont le teint tantôt pâle et tantôt animé. Leur cou est long, leur poitrine et leur respiration faibles, leur voix aiguë. Nous ajouterons qu'il n'y a point d'éminence sur leur tête ronde; qu'ils ont les cheveux droits ou crépus, la couleur de la peau noire ou blafarde, le front grand, la face charnue ou cartilagineuse, les lèvres déliées et la bouche petite, le corps et la poitrine maigres et sans poil. Les épaules inarticulées, les bras courts, forçant la tête d'aller trouver les genoux; les jambes grasses, les cuisses molles et sans ressort, les doigts ramassés; les yeux décolorés, ou fort noirs, ou presque blancs. Xénophon décrit ainsi les chiens timides; ils ont le corps et le museau petits, le nez aquilin, la vue courte, la chair dure, toute ridée, sans poil, les membres mal proportionnés, la démarche molle, et n'ont point d'odorat.

CHAPITRE XI.

De la figure de l'homme impudique.

Aristote traite de l'homme continent et de l'homme impudique, dans son livre des Morales à Nicomachus; il dit qu'il y a en eux la différence de la mollesse à la douleur : car celui qui résiste est souffrant, et celui qui cède est trop délicat pour ne pas le faire. L'amour des délices est une excessive mollesse; l'homme qui traîne son manteau pour s'épargner la peine de le porter, imite ainsi la faiblesse réelle d'un malade, ne se regarde pas comme misérable, et l'est cependant en effet. Il y a aussi, ajoute-t-il, une mollesse qui vient de race, comme chez les rois de Perse. Aristote, Adamantius et Polémon ont donné le signalement de l'impudique, et le premier dit que telle était la figure de Denis le sophiste.

Les impudiques, comparés aux femmes.

Polémon et Adamantius leur donnent les yeux humides et le regard insolent. Il dit qu'ils marchent les genoux ployans, et se heurtant l'un l'autre. Ils sem-

blent marcher les jambes et les pieds tournés en dedans. Leur cou tremble comme s'il n'était pas bien posé sur les épaules; leurs lèvres sont serrées, et comme le lièvre ils les remuent perpétuellement; il semble que dans l'habitude du corps ils aient tous les membres tremblans; leurs regards sont errans et indécis par fois, et quelquefois aussi impudens et fixes, comme nous venons de le dire. Leur voix imite le cri du cygne ou le son de la trompette; ils resserrent leurs joues et leur front d'une manière ridicule; ils sont un peu chevelus, et leur coiffure est ajustée avec soin. Ils ont la respiration haute et bruyante. Le mouvement de leurs mains est languissant, et leur maintien désagréable.

Polémon l'Africain reprochait à P. Gallus d'être délicat en toutes choses; que ses habits lui couvraient les bras et les mains; qu'il était parfumé d'essences, consultait son miroir, se rasait les sourcils et s'arrachait la barbe; qu'il marchait comme une femme, les cuisses un peu écartées, et que dans les festins on le voyait avec son jeune amant vêtu comme lui, les bras et les mains couverts; qu'il s'y adonnait au vin, et ne négligeait pas l'amour contre nature.

Plutarque rapporte que le philosophe Archelaüs s'emporta un jour avec véhémence, en parlant d'un homme riche et de mœurs dissolues, qui se préten-

dait *entier et chaste*. Il entendait sa voix flûtée, remarquait sa chevelure bouclée par anneaux artistement arrangés, ses yeux languissans et chargés de volupté. « Il importe peu, lui dit-il, que vous soyez impudique *des membres de devant ou de derrière* ».

Les efféminés.

Ils ont le front triste et abattu, le nez mal proportionné et un peu de travers, la bouche petite, le menton rond et sans poil, les clavicules mal séparées; ils marchent en dedans, se remuent du corps, des épaules et de chaque membre. Ils ont les yeux petits, languissans, rougeâtres, et souvent fermés.

Les imbécilles, comparés aux femmes.

Leurs sourcils sont clairs, étendus, et ne remuent jamais. Ils bégayent ou balbutient; ils ont le cou grêle, les bras et les coudes menus, les mains petites, grêles et inarticulées, les mamelles comme exténuées; les regards errans et la paupière très-mobile.

CHAPITRE XII.

De la figure du fort.

Après avoir parlé de l'audace et de la crainte, nous nous entretiendrons de la force d'ame, placée entre la hardiesse et la timidité. Celui-là est fort qui ne craint point de rencontrer la mort à la guerre, dans une occasion glorieuse. La témérité et la crainte sont deux excès; le brave se conduit avec modération, le brave est tranquille avant l'action; dans le péril, il est actif et plein de feu. L'homme doué d'une ame forte, est inébranlable dans les dangers; il est constant dans l'adversité comme dans tous les hazards de la vie; il veut terminer sa carrière avec honneur, et préfère la mort à l'avantage d'être long-temps compté parmi les hommes, si ce n'est avec gloire, ou avec une bonne réputation.

Aristote et les autres physionomistes ont signalé la figure de l'homme fort; mais ils ont assimilé la vigueur de l'ame avec celle du corps. Ainsi nous observerons, comme nous l'avons fait plus haut, d'après *Lactance*, que, lorsque la semence qui vient du côté gauche de l'homme tombe dans le côté droit de la matrice, il naît une femelle; et comme alors elle est conçue où de-

vait l'être un homme, elle naît avec les formes viriles, les membres robustes, l'œil noir, la voix forte, l'esprit mâle, et se trouve destinée par la nature, non à être gouvernée par son mari, mais à le dominer impérieusement, et à parler toujours la première.

Des hommes forts, comparés aux dogues, aux lions et aux taureaux.

Ils ont le corps droit et les extrémités fortes et grandes; le ventre grand, resserré; la poitrine large et charnue; les côtes et toutes les articulations robustes. Les épaules sont larges et carrées, proportionnées; les reins forts; le cou ferme et se remuant avec noblesse; le mollet d'un beau dessin; les jambes robustes; les pieds bien articulés, la couleur de la peau terne et rougeâtre. Ils ont les yeux humides, la prunelle grande et le regard terrible, les sourcils peu étendus, la voix forte et menaçante, la respiration toujours égale. Tels sont les signes décrits par Adamantius et Polémon. Nous y ajouterons nos propres observations. Les hommes forts ont la tête un peu plus grande que moyenne, comme le lion; le derrière de cette tête étendu vers le chignon, et uni avec le cou qui est robuste; les cheveux blonds; les oreilles grandes et carrées; le front d'une belle et

grande forme, ni uni ni ridé, mais droit et maigre; le nez bien proportionné, et prenant sa racine du front; la bouche grande; les lèvres déliées, et s'unissant également l'une sur l'autre, un peu tombantes vers les coins; la voix grosse et sonore; la respiration forte et prompte; le cou gros et plutôt court que long. Ils ont les bras longs; les coudes bien articulés; les épaules robustes; les reins forts; les hanches fort grosses; les parties naturelles fortement prononcées; les fesses musculeuses; le dos large; la poitrine couverte de poil; les jambes articulées et robustes; les pieds et les talons de même; les sourcils arqués, s'élevant souvent; les yeux brillans et regardant avec lenteur, ou bien luisans et gonflés, les sourcils rudes et les cils très-droits, ou tirant sur le vert, ou d'un jaune oranger, ou bleus d'iris, ou rouges et mobiles. Oppien décrit ainsi les chiens robustes, doués d'une grande hardiesse; ils ont, dit-il, le corps vaste; le museau camus; une peau effrayante sur les yeux; les yeux étincelans et de couleur tannée, extrêmement brillans; la peau hérissée de poil; les formes robustes et le dos large.

La figure de l'homme fort, décrite par Végèce.

C'EST ainsi que Végèce choisit le jeune soldat que l'on destine à la milice. Il faut, dit-il, qu'il ait les yeux éveillés, le cou droit, la poitrine large, les épaules musculeuses, les bras longs, les doigts nerveux, le ventre médiocre, les jambes un peu menues, le mollet et les pieds peu charnus, et ramassés par la vigueur des muscles. En l'année 1555, il vint à Naples un espagnol nommé Pierre, qui, dans ma propre maison, donna cette preuve de sa force. Un homme fort gros et charnu, était assis sur son épaule droite, un autre sur la gauche; il en portait un au bout de chacun de ses bras; deux sur la pointe de chaque pied; plusieurs encore tenaient ceux-ci embrassés, et il marchait ainsi chargé, sans avoir l'air d'éprouver aucun embarras. Ensuite, posant à terre ceux qu'il tenait, il ouvrait ses mains, les faisait poser dessus, et les élevait au-dessus de sa tête. Nous lui liâmes ensuite chaque main avec des cordes, les bras étendus; dix hommes de chaque côté tiraient les cordes de leurs deux mains, les pieds bandés contre terre; et lui, tout à coup, joignant les mains en croix sur sa poitrine, en fit tomber plusieurs. Frappant de son front un clou à large tête, il le faisait entrer jusques à moitié dans la

muraille, quoiqu'il se fût blessé. En étendant le bras, il fermait la main, et dix hommes ensemble ne pouvaient ni la lui faire ouvrir, ni lui faire ployer le bras. Il avait une fois été attaqué par deux voleurs dans une vaste campagne; il les saisit au collet, et leur heurta la tête l'un contre l'autre avec une si grande violence, qu'il leur fit sauter la cervelle, et les jeta loin de lui.

J'eus la curiosité de le voir nu, et il voulut bien me donner cette satisfaction; il était extrêmement carré, très-droit; sa tête était d'une grandeur médiocre, soutenue d'un cou très-robuste; ses cheveux étaient durs et blonds, ses yeux de couleur tannée, d'une grandeur moyenne, sa bouche grande, sa voix forte et sonore, il chantait aussi fort bien. Il avait le nez rond, droit et bien proportionné, sa respiration était égale et forte, ses épaules, ses omoplates et ses bras extrêmement nerveux; sa peau était si dure et si compacte que, quand il étendait les bras et fermait la main, je ne pouvais venir à bout de le pincer. Il avait les pieds et les mains fort grands, bien articulés et les doigts agiles. Ses jambes étaient musculeuses, il avait le mollet resserré, la poitrine large, le ventre peu nourri, les os des hanches fort élevés. Sa figure était assez agréable, mais ses yeux étaient farouches et menaçans.

Les hommes courageux, comparés aux lions.

Leurs cheveux ne sont ni droits ni crépus, et avancent en pointe au-dessus du nez ; ils sont ordinairement blonds. Leurs sourcils sont arqués et s'élèvent souvent, leur menton est pointu, leur cou fort, leur dos large et robuste, leurs mains grandes et nerveuses ; en marchant ils remuent les épaules. Leurs yeux sont de couleur tannée, brillans, et leur regard est souvent oblique ; quelquefois aussi on leur voit des yeux ardens, marqués de sang, ou très-bleus et humides.

Des hommes virils.

Ils ont les sourcils tout tortus, les omoplates larges et distantes l'une de l'autre, les os des hanches ressortans, le menton carré, les clavicules un peu resserrées, la barbe épaisse. La femme barbue participe en quelque chose de la virilité.

Les hommes belliqueux.

Ils ont la bouche grande et la voix sonore.

CHAPITRE XIII.

De la figure de l'orgueilleux.

La magnanimité, comme toutes les vertus, marche entre deux écueils, l'orgueil et la pusillanimité. Celui-là est orgueilleux, qui n'ayant que de médiocres qualités, ou de faibles avantages, s'en fait un sujet de présomption offensant pour les autres. L'orgueilleux ose tout entreprendre et se croit capable de tout; il fait parade de ses vêtemens, de ses meubles; il veut qu'on croie sa fortune grande et heureuse, et se loue lui-même sans attendre que les autres lui témoignent de l'estime. Cependant, ce vice est moins opposé à la magnanimité que la pusillanimité. Adamantius compare le naturel superbe et glorieux à celui du cheval. « Il bondit, rassemble ses pas, et marche avec orgueil », dit Virgile dans ses Géorgiques, en parlant du coursier.

C'est ainsi que s'exprime Ovide :

« Soit qu'il ait dans un champ remporté la victoire, au cirque, à la joute, aux combats, le superbe coursier semble fier de sa gloire; il lève la tête, étale aux yeux des spectateurs la souplesse de ses formes; ses

yeux pleins de feu semblent partager l'allégresse du héros qui le monte. Il fait retentir la terre sous ses pas, il se plaît au bruit des instrumens de guerre, et pour lui comme pour son maître le triomphe a des charmes ».

Les glorieux, comparés aux chevaux.

Ceux-là ont les sourcils arqués, et les élèvent souvent; ils marchent lentement, s'arrêtent, et regardent autour d'eux comme s'ils cherchaient quelqu'un qui les admire; leur cou est droit, élancé; leurs yeux sont troubles et agités, ou ils sont grands, clairs et luisans, leurs doigts sont longs et grêles.

CHAPITRE XIV.

De la figure du pusillanime.

Le pusillanime ou l'homme modeste jusqu'à la timidité, celui que l'on pourrait appeler l'homme défiant de soi-même, quoique propre à de grandes choses, ne se croit pas même capable des moindres. Ce défaut est plus opposé à la magnanimité que celui de l'orgueil. Aristote appelle pusillanimité de ne pouvoir souffrir ni honneur, ni obscurité, ni bonheur,

ni adversité, de s'énorgueillir du moindre succès, et de ne pouvoir supporter la moindre infortune. Cet auteur indique la figure qui convient à ce caractère, et raconte que Leucadius le Corinthien était de ce même naturel. Adamantius et Polémon ne l'attribuent pas à l'homme pusillanime, mais à celui qui est avide de lucre. Au reste, elle convient à l'un et à l'autre.

La figure du pusillanime tirée d'Aristote, et que Polémon et Adamantius donnent à l'homme avide de richesses, comparé aux chats et aux singes.

Cet homme a la face petite, les membres délicats, les jointures fines et déliées, les yeux petits, le corps maigre, le front circulaire, la parole forte et véhémente, la poitrine étroite comme celle de l'imbécille, les côtes menues et les espaces creux et vides. Il marche promptement; s'il est surpris, il a peur, et son visage paraît s'alonger, il a les yeux grands et les paupières très-mobiles.

Les gens plaintifs, comparés aux oiseaux.

La plainte, la défiance et l'humilité accompagnent la pusillanimité; l'homme plaintif commence son discours d'un son de voix fort et plein, et finit par un

son aigu ; il a la gorge rude, et les vertèbres du cou très-éminentes.

CHAPITRE XV.

De la magnanimité.

Elle tient le milieu entre l'orgueil et la méfiance. Celui-là est magnanime qui s'estime lui-même digne des bonnes et grandes choses, celui-là est vraiment homme de cœur. Il doit être aussi très-bon ; car s'il ne l'était pas, il serait vraiment ridicule. Il jouit sans ivresse des honneurs, des biens, de la puissance ; il est modéré dans la jouissance de la prospérité ; il ne s'abandonne point à une joie insensée pour les biens qui ne sont pas en lui, et de même supporte dignement l'adversité. Il sait triompher d'elle ; il cherche encore à faire du bien, et ne désire point qu'on lui en fasse, ne demandant rien à personne ; il est encore prompt à partager ce qui lui reste. Aristote confond les signes de la magnanimité avec ceux de la force, parce qu'il les compare au lion et à l'aigle, qui ont les signes de la force et de la magnanimité. Polémon et Adamantius ont suivi son opinion ; nous allons réunir la nôtre à celle de ces auteurs.

Les hommes magnanimes, comparés aux lions et aux aigles.

On remarque qu'ils ont la tête d'une grandeur moyenne, un peu étroite des côtés. Les cheveux tombant du front sur la racine du nez, et d'un blond roussâtre; le front carré, d'une belle longueur; le nez courbé à la naissance du front, séparant bien le visage en deux, ou rond et plat par le bout; la bouche grande, les lèvres déliées, tombant l'une sur l'autre, et un peu tombantes aux angles; la voix grosse, creuse et sans flexibilité; la parole ferme, la démarche lente; le cou ni trop gros, ni trop délié; les reins larges; leurs épaules sont un peu courbées, et ils les remuent en marchant. Ils ont les yeux de couleur jaune, ni éminens, ni concaves, ou noirs et bordés d'une couleur ressemblant au feu; et soit que leurs prunelles soient noires, dans un globe humide, soit que l'iris paraisse entouré de cette couleur sémillante comme le feu, leurs regards n'ont rien de désagréable ni de farouche.

CHAPITRE XVI.

De l'avare.

La libéralité tient le milieu entre l'avarice et la prodigalité; on ne peut assigner que peu, ou presque aucun caractère à la figure des prodigues qui ne puisse se confondre avec celle de l'homme libéral. Mais il en est autrement des avares. L'homme est avare quand il aime l'argent plus qu'il ne convient, qu'il donne avec peine et regret, et cherche à recevoir plus qu'il ne devrait. Celui-là est dans la société plus onéreux que le prodigue, parce qu'il n'est utile ni aux autres ni à lui-même. On peut distinguer trois espèces d'avares : celui qui cherche les gains honteux et les profits illicites, celui qui tient à l'argent et le lâche difficilement, et celui qui est *chiche*. Le premier s'expose à la honte et aux affronts, pourvu qu'il accumule l'or qui seul est l'objet de sés désirs. Le second est attaché à l'argent, c'est-à-dire que dans les occasions honnêtes et nécessaires, il lésine, et fait moins qu'il ne faudrait, et le fait encore de mauvaise grâce. L'avare ou *la chiche* dépense peu, se prive de tout, achète mal, et perd sur chaque

chose. Aristote a méprisé le caractère de cette passion : mais Polémon et Adamantius ont donné à l'avare proprement dit, la même figure qu'au pusillanime.

Celui qui cherche le lucre avec passion.

Il a le visage et les yeux petits, les membres grêles, la démarche prompte, le dos courbé, le teint un peu rougeâtre, le bas du dos courbé, les épaules resserrées vers la poitrine, l'habitude du corps comme disloquée ; sa voix est aiguë, faible et larmoyante.

Ceux qui sont déhontés dans l'excès de l'avarice.

Ils ont les yeux fixes et petits, et resserrent toujours leur front entre les sourcils ; le nez très-étroit, et les yeux extrêmement rapprochés.

Les chiches.

Ils ont les épaules encore plus resserrées que les autres, la démarche prompte ; s'ils rencontrent quelqu'un, ils sont saisis de crainte, comme s'ils voyaient des larrons dans tous ceux qu'ils aperçoivent. Leur figure s'alonge, leur corps semble diminuer de hau-

teur. Ils ont les doigts resserrés, les yeux fort petits, de même que les prunelles, et tirant sur la couleur grise et verdâtre.

Les avares.

L'AVARE a le cou recourbé en avant, le bas de l'épine dorsale courbée de même, les épaules excessivement resserrées contre la poitrine, le corps brisé, les yeux couverts, humides et de moyenne grandeur.

Les tenaces ou taquins.

ILS ont les sourcils courbés, tombant sur les yeux, et regardant comme en cachette, ou, comme on dit vulgairement, *sous cape.*

CHAPITRE XVII.

De la figure du libéral.

LA libéralité consiste à donner et à recevoir, le tout à propos; on mérite l'estime en donnant à qui il convient, comme à recevoir de qui également on peut le faire sans honte. L'homme libéral se montre dans les occasions où il faut donner, et par la grace qu'il y

faut mettre. La douceur des mœurs, l'humanité, la pitié, la bienveillance, l'abandon de l'amitié, l'hospitalité, et le désir de l'honneur constituent la libéralité. Nos trois auteurs n'ont pas spécifié les caractères auxquels on peut la reconnaître, parce qu'ils ont assimilé l'homme libéral à l'homme fort, et l'ont également comparé au lion.

L'homme libéral.

SES cheveux descendent sur son front carré comme celui du lion; il a la nuque du cou velue, les épaules dégagées; les doigts un peu renversés en arrière; les bras longs, touchant presqu'aux genoux.

Les hommes généreux, comparés au lion.

ILS ont le dos grand et robuste; les pieds bien conformés, grands, nerveux, bien articulés, la voix creuse et sans flexibilité.

CHAPITRE XVIII.

De la figure de l'homme colère.

La douceur, que les anciens appellent *mansuétude*, est placée entre la colère et la stupidité; l'homme colère s'emporte contre ceux qui ne le méritent pas, ou sur des sujets qui n'en valent pas la peine; il s'emporte plus et plus long-temps qu'il ne faut. Il y a des hommes dont le courroux s'allume vivement; il y en a d'autres bilieux en qui l'humeur est habitude, d'autant qu'ils sont revêches, toujours fâchés, et d'autres enfin qui s'appaisent difficilement. Il y a trois espèces de courroux, la colère soudaine et promptement appaisée, la colère aveugle et cruelle, et le courroux forcené. L'homme emporté ne peut supporter une offense, sans désirer d'en venir aux mains et de se venger lui-même. Les médecins disent que la bile jaune domine en celui-là, qu'elle fermente en son sein, bouillonne et s'élève avec le désir de la vengeance. Quand elle est dans son effervescence, l'homme s'emporte et s'abandonne à la colère. Il y en a qui ne sont satisfaits qu'en voyant couler le sang de leur ennemi. D'autres sont appelés *mélancoliques*, et la bile noire est dominante chez eux;

cette matière est froide et aride, elle s'épaissit, contraint le sang à circuler plus vite, sans pouvoir se dissoudre. Le sang se porte avec violence vers le cœur, le courroux s'allume et l'excès en est terrible. Arrian dit qu'il faut se défier de la colère de ceux-ci, parce qu'elle arrive peu à peu, et que l'accès en est d'autant plus redoutable qu'il a mis plus de temps à se développer; car, chez ceux en qui la colère est soudaine, elle s'appaise aussi plus facilement. Ainsi, dit Homère :

» Estimons davantage le roi dont le courroux véhément naît et s'appaise dans la même heure, que celui dont le cœur s'irrite lentement; celui-ci sait feindre et cacher ce qui s'agite en son ame : craignez alors qu'un jour, en son aveugle colère, il ne marque de plus rudes coups, l'instant où il assouvira sa haine et sa vengeance. «

Le Dante représente le lion comme l'image de l'orgueil et du courroux.

» Non, ce ne fut point la peur qui vint offrir à mes regards l'aspect effrayant d'un lion furieux. «

Les hommes sujets à la colère, comparés aux lions, aux taureaux, aux chiens, aux ours et aux sangliers.

Le sanglier est courageux, colère et même furibond : il a une grande quantité de sang dans la fibre ; Aristote lui attribue une colère soudaine ; Adamantius dit qu'il est toujours en fureur. L'homme emporté a le corps droit ; les côtes épaisses : il est courageux. Polémon ne dit pas, comme le traducteur d'Aristote, qu'il est bon et gai, mais qu'il a le corps très-bien proportionné ; il est un peu roux ; il a les omoplates distantes, grandes et larges, les extrémités robustes ; toutes les masses autour de la poitrine et des aînes sont amples et vigoureuses ; il a, selon Polémon, la barbe épaisse, un toupet de cheveux qui descend sur son front. Le même auteur ajoute d'autres signes recueillis d'après Aristote : il dit qu'il a les épaules larges, la face ronde, les sourcils renversés, les narines creuses. D'autres auteurs prétendent qu'ils ont le front circulaire et bridé, bas dans le milieu ; les sourcils tortus et larges ; les veines des tempes enflées ; le nez pointu ; la couleur de la chair ressemblant à du miel ; les dents droites et fort aiguës ; la voix grosse et enrouée, ou aiguë et forte, ou bien commençant par un son aigu ; le cou gros et

plein ; les veines gonflées ; la poitrine enflammée ; la gorge rude ; la vertèbre éminente ; les yeux couleur de sang, variés de différentes couleurs, selon l'agitation de ses esprits : ils sont rudes, fixes, ou bien un peu roux, grands, regardant en dessous. Il remue les doigts en parlant, il se sert de la main gauche comme de la droite, sa démarche est inégale et précipitée.

Ceux qui s'emportent, et s'appaisent fort tard.

Ils ont la tête petite ; le visage mal fait ; le dos voûté, plat et épais ; les sourcils ployés vers le nez ; les narines ouvertes ; la respiration forte et précipitée ; le corps et la poitrine maigres ; la parole un peu traînante ; les yeux secs et couleur de sang : leur regard est de travers, ou bien les yeux sont petits, éminens ; le front et les sourcils resserrés, ou bien enfin ils ont des yeux de couleur pâle, secs et un peu rouges.

Des insensés.

Ceux-ci ont la voix forte au commencement et finissant par un son très-aigu.

L'homme colère de Plutarque.

Celui-ci doit avoir les yeux farouches; la bouche entr'ouverte, écumante, d'un rouge ardent: il pousse des cris horribles; il a l'air effrayé de lui-même; il n'a que des gestes forcés, il frappe des mains, s'agite, parle promptement, barbouille ses mots; il fait horreur.

Le même, dépeint par Lactance.

Ses yeux sont ardens, ses lèvres tremblantes, sa langue épaisse, ses dents craquent; tantôt son visage est couvert de rougeurs, et tantôt il devient blême et verdâtre.

CHAPITRE XIX.

Du lourd et stupide.

Celui qui est opposé à l'homme emporté manque tout à fait de sensibilité; il peut être considéré comme pesant et stupide. Gellius le regarde comme *hébêté*. Il ne se fâche jamais, quoi qu'on puisse lui faire endurer. Ceux qui sont de ce triste caractère n'ont aucune espèce de délicatesse ni de dignité. Supporter les outra-

ges est une chose servile. Les médecins disent que ceux qui sont d'un tempérament froid et humide, qui n'ont point de fiel ni de bile, ne sont susceptibles d'aucun courroux. Les anciens physionomistes n'ont pas observé cette figure. Nous avons recueilli les signes de la stupidité de ce qu'ont dit les auteurs, lorsqu'ils ont comparé ces hommes pacifiques aux ânes et aux chèvres.

Ils ont les cheveux droits ; le front petit ; les sourcils ployés vers le nez ; la face grande ; les oreilles petites ; les lèvres grosses ; la bouche beaucoup fendue ; les dents serrées ; la voix bêlante, ou rude, aiguë et criarde ; la parole prompte ; le cou gros et gras ; le ventre charnu, gros et pendant ; les yeux couleur d'eau, ou semblables aux chèvres, luisans et transparens.

Les hommes serviles, comparés aux ânes.

Leur voix est étendue et forte ; leurs jambes et leurs talons gros ; leurs yeux petits et de couleur variée.

CHAPITRE XX.

De la figure de l'homme doux et traitable.

La douceur est le juste milieu entre la colère et l'apathie. Ceux qui ne sont disposés à s'irriter, que lorsqu'en effet il y a de justes causes de mécontentement, sont doux et traitables. L'homme tranquille et modéré ne se laisse pas emporter à sa passion : il est même plus enclin à pardonner que disposé à la vengeance. Il peut supporter sans courroux la médisance et la calomnie ; il ne s'emporte point en paroles, encore moins à des actes injurieux ; il méprise ses ennemis, et les abandonne à leurs remords ou à leurs regrets. On dit que la douceur du caractère provient d'un tempérament humide et chaud. Le sang circule vivement dans les tempéramens colères ; il est plus tranquille chez les hommes doux. Aristote, Adamantius et Polémon ont ainsi traité leur figure.

Ils montrent de la force dans tous leurs membres, leur chair est épaisse et humide. Polémon et Adamantius ajoutent qu'elle est molle, leur stature est d'une hauteur moyenne et bien proportionnée ; ils sont un peu courbés, leurs cheveux sont droits ; ils

ont le regard fixe et arrêté ; le mouvement des yeux est lent, la voix est forte et douce.

L'homme doux tient du naturel des femmes, des cerfs et des lièvres.

Il a les cheveux plats et doux, d'un blond doré, les sourcils bien étendus, la voix forte, mais douce, la parole basse, les yeux noirs ou de couleur un peu tannée.

CHAPITRE XXI.

De la figure de l'intempérant.

Nous sommes arrivés aux vices et aux vertus de l'ame *irraisonnable*; nous parlerons d'abord de l'intempérance, qui est entre ces deux extrémités, la tempérance et l'apathie. L'intempérance est dans l'abus des choses voluptueuses : il y a des voluptés sensuelles, il y en a d'autres intellectuelles. Celles-ci sont l'ambition, le désir de la gloire, l'amour des sciences et des arts, et autres semblables attraits de la pensée. Ceux qui s'occupent de pareils objets ne sont ni tempérans, ni intempérans, et nous n'entendons parler que de la volupté des sens. Les voluptés sen-

suelles ne sont ni dans l'ouïe, ni dans l'odorat, ni dans la vue, elles ne sont du ressort que du goût et du tact. Philoxenus Erixius était d'une telle gourmandise, qu'il souhaitait que la nature lui eût donné un cou plus long que celui d'une grue. De pareilles jouissances sont méprisables, parce qu'elles nous sont communes avec tous les animaux, et que c'est abandonner cette portion de raison qui nous distingue des brutes, que de satisfaire comme elles tous nos appétits. On peut donc appeler intempérans ceux qui se livrent aux passions brutales et aux sales voluptés, et s'estiment heureux lorsqu'ils peuvent les contenter. L'impudence, la nonchalance et la dissolution accompagnent l'intempérance. Nous parlerons d'abord de la structure de l'intempérant, et ensuite de ses différentes affections.

De l'intempérant.

Il a la bouche enfoncée, les lombes aigus, le ventre large, mou et pendant. Les talons grêles, les yeux voilés, caligineux, tendant en haut lorsqu'ils se ferment, fixes et fluides, ou bien encore rians et humides, grands et un peu rouges.

Les luxurieux, comparés aux singes, cerfs, boucs, coqs, panthères, etc.

Parmi les intempérans relativement au tact, nous parlerons des luxurieux et de leur tempérament. Leur sang est abondant et mêlé de flatuosités, ce qui les rend mélancoliques. C'est l'opinion d'Aristote au quatrième livre des Problêmes. Or, la semence est, ce qu'on appelle en chimie un *départ* de flatuosités, et ceux qui en ont une trop grande abondance ont un continuel besoin de s'en purger, car il n'est point d'autre soulagement pour eux. Les animaux luxurieux sont le bouc, le pourceau, le cerf, l'âne et le singe. Le Dante y ajoute la panthère, qui s'accouple, dit-il, avec les autres animaux féroces, et qui dans le temps des amours, hurle dans les forêts, et appelle les mâles à sa voix, tant ceux de son espèce que des autres. Nos trois auteurs grecs ont ainsi tracé la figure de l'homme luxurieux. Sa peau est blanche, son corps velu; il a les cheveux droits, épais et noirs, les tempes couvertes d'un poil velu et roide, l'œil gros et lourd. Selon Polémon, il a les jambes grêles et nerveuses, et comme les oiseaux elles sont fournies de poils. Son ventre est large, ses yeux gros, sa barbe serrée près du nez, et la

lèvre supérieure concave, comme il paraît que l'avait Socrate ; les yeux gros et lascifs, les veines des bras très-gonflées, les jambes menues. Il revient encore sur cette même figure vers la fin de son livre, et il dit à part, que l'homme luxurieux a les yeux enfoncés, luisans, plus chargés de voluptés que larmoyans ; qu'il remue perpétuellement les paupières : il ajoute qu'à la conformation des sourcils, des yeux et des paupières, correspondent toutes les autres parties du corps du luxurieux, parce que c'est principalement dans ces traits supérieurs que se peint la passion qui le domine. Tout ce que nous venons de dire se reconnaît, comme on démêle les couleurs qui ont servi à peindre tel ou tel tableau ; ainsi de plusieurs signes rassemblés, on peut former un jugement très-sain.

On peut regarder comme efféminés, luxurieux et sales, ceux qui ont les jambes grosses du côté de la cheville, comme ceux qui ont les doigts des pieds fendus à la manière des oiseaux, ou les pieds étroits et concaves faisant la nacelle. Il faut observer aussi qu'ils ont peu de cheveux, ou qu'ils sont souvent chauves, que les cils tombent, qu'ils ont les oreilles fort petites, le nez creux en dedans, rond à sa racine, le bout plus que rond, même camard, le ventre et la poitrine velus, les mamelles pendantes, la poitrine

large et maigre, les mains velues, les os des hanches grêles, les lombes, les cuisses et les jambes velues, les doigts des pieds conjoints, les ongles ronds, les joues fort rétrécies, avec un visage riant : quelquefois ils sont boiteux ; ils ont les yeux luisans ; le cercle inférieur de la prunelle est verdâtre, l'iris noir, ou bien les yeux secs et rudes avec le cercle inférieur bleu-clair, et l'iris bleu foncé, ou obscurs et remuans, ou grands et tressaillans, ou un peu rouges, grands et renversés vers le haut. J'ai remarqué des yeux tournés du côté gauche dans une femme qui s'était déshonorée par ses débordemens. Epirates l'aurait appelée une nouvelle Myonia pour sa lubricité monstrueuse. Elle avait la couleur pâle ou brune, elle était grêle, maigre ; car les femmes impudiques sont plus souvent sèches que grosses et grasses. Sa taille était droite ; elle avait les mamelles petites, pleines et fermes ; elle était velue où les hommes le sont d'ordinaire, savoir aux jambes, aux aisselles, aux parties naturelles, et au menton, dont le poil était épais et rude : sa voix était forte et cependant aiguë ; elle avait le propos très-licencieux ; elle était orgueilleuse et méchante, libertine et ivrogne : elle avait très-peu de sang manstruel et de lait, parce qu'elle était vieille et cassée.

Les adultères.

Ils marchent lentement, s'arrêtent dans leur chemin comme les orgueilleux, et regardent de côté et d'autre. Ils ont le cou penché du côté gauche, les yeux de couleur tannée, le blanc de l'œil comme rempli de quelque chose de grumeleux, ou bien ils ont une paupière immobile et l'autre remuante; leurs yeux sont en même-temps humides et paisibles, ou ils se ferment à demi, et regardent de côté et d'autre; ils ont la vue courte.

Les hommes méchamment lubriques.

Leurs prunelles sont inégales, et semblent tournoyer dans leur orbite.

Les libertins agréables.

Leur menton est médiocrement fendu, leurs reins tiennent le milieu entre le courbe et le convexe; leurs yeux se rapprochent du côté du nez, ils sont errans et se mouillent naturellement.

Les amoureux.

Leur visage est moyen ; ils ont les joues et les tempes un peu grasses, ils soupirent, et des larmes leur échappent malgré eux : si on les observe, ils tremblent et rougissent ; ils ont les yeux à fleur de tête, grands, bien ouverts et brillans, ou bien ils ne clignent point, ils sont humides, regardent paisiblement, ou ils sont fixes et jettent des regards à la dérobée.

Les hommes sans amour.

Ils ont les yeux rians et humides.

La figure du gourmand.

Nous parlerons maintenant de ceux qui donnent dans l'excès de ce qui flatte *le goût*, pris pour un des cinq sens donnés à tous les animaux. Aristote dit que chez les gourmands la bile noire domine, que leur complexion est aride et sèche, et que les alimens leur profitent peu, à raison de cette bile noire qui nuit aux réceptacles de l'aliment, et ne fournit au corps que très-peu de substance. Ils sont, comme dit Théophraste, semblables à ces plantes misérables qui croissent dans une terre stérile, et dont la sève

circulant par les racines, ne produit que des feuilles parasites, et ne contribue point à l'accroissement de la plante. Aristote compare les gourmands aux loups et aux pourceaux. En effet, les loups sont gloutons et insatiables, ils dévorent plutôt qu'ils ne mangent, et quand ils se rassasient de leur proie, ils se battent contre ceux-là même avec lesquels ils la cherchaient.

Les gourmands, comparés aux loups et aux pourceaux.

Chez eux la distance du nombril au sternum est plus longue que du sternum à la gorge. Le visage est couleur de miel; la bouche très-fendue; les dents aiguës, fortes, longues, sortant en dehors; le nœud de la gorge très-proéminent; la parole haute et en même temps débile; le cou gras; les côtes grêles et vides; les mains étroites, sèches et mal conformées; les yeux voilés, un peu rouges; les paupières inférieures gonflées; le regard errant; les prunelles tressaillantes ou fixes.

Les biberons.

Ils ont la face petite et de couleur de safran; les joues charnues et d'un rouge vif; la respiration forte et prompte; la gorge rude, et ses vertèbres proéminentes; les mamelles pendantes; la poitrine large et

maigre; les paupières inférieures gonflées ; les yeux rouges, humides, tressaillans, grands et luisans, ou renversés en haut, un peu rouges et grands.

Les gourmands et biberons.

LEURS yeux sont extraordinairement gros et gonflés, couleur de sang, ou renversés en haut.

Les endormis, sommeillans, c'est-à-dire à peu près apathiques.

NOUS avons observé que l'intempérance est accompagnée de lâcheté, de nonchalance et d'autres vices au nombre desquels est l'assoupissement des facultés intellectuelles. Nous appellerons donc *sommeilleux*, endormis, ceux qui tombent dans un état d'apathie tel, qu'ils ne font plus rien avec inclination. Les interprètes des causes naturelles attribuent cet état au froid et à l'humidité du cerveau. Aristote et Polémon disent que ces hommes ont les parties supérieures fort grandes, et l'aspect *endormi*. Ils sont naturellement chauds, leur chair est d'une bonne constitution. Nous ajouterons qu'ils ont la tête plus grosse qu'il ne faut, les vésicules des yeux très-éminentes; que, sur leurs bras, les veines sont si peu apparentes qu'à peine on les aperçoit. Au livre du sommeil et de la veille, Aristote ob-

serve que les conduits étroits par lesquels les esprits passent dans le cerveau, se bouchent facilement parce qu'ils sont très-oblitérés. Or, tant que l'esprit ne trouve point de facilités, il demeure dans ces vaisseaux. Ainsi Ovide parlant du sommeil, lui a donné des yeux gonflés.

» A peine le sommeil, étendu sur sa couche moelleuse, peut-il entr'ouvrir son œil appesanti, sa paupière retombe, et de son menton frappant sa poitrine, etc. «

Les lâches, comparés aux bœufs et aux ânes.

Il ne faut pas oublier la paresse, la négligence et la lâcheté; nos anciens auteurs n'en ont pas décrit la figure; mais, dans la crainte qu'elle n'échappe aux observateurs, nous la placerons ici. Aristote et les autres physionomistes semblent avoir recueilli les signes caractéristiques du bœuf, dont la lâcheté est connue. Les lâches ont donc le front grand; la couleur du miel; le museau fort gros; la face grande et charnue; les joues grosses; l'aspect troublé, ou plutôt étonné; la parole brève; la langue pesante; le corps couvert d'un poil épais; les yeux grands, et lentement mobiles.

CHAPITRE XXII.

De l'homme sans souci.

Il a le front sans rides.

De la figure du stupide.

Après avoir parlé de l'excès dans les jouissances, ou dans ce qu'on appelle *voluptés*, il faut nous arrêter un moment à celui qui est incapable de les goûter, qui ne met aucune différence, par exemple, entre un mets et un autre; qui, par cette froideur sur toutes choses, semble étranger à la nature humaine. On ne peut lui donner proprement que le nom de *stupide*; car, comme il y en a très peu de semblables, ils n'ont point de nom particulier. Si l'on trouve chez les anciens quelques signes auxquels on puisse les reconnaître, comme nous en avons déjà fait l'énumération au chapitre de l'*insensible*, je crois qu'on ne peut y ajouter que ceux-ci.

Leurs yeux sont fixes, pâles et renversés.

CHAPITRE XXIII.

De la figure du tempérant.

La tempérance se trouve placée entre l'apathie et la volupté. Cet homme est tempérant, qui ne ressent ni douleur ni mal-aise, par l'absence de la volupté ; qui ne se livre point à de vains plaisirs ; qui ne recherche aucune de ces jouissances déshonnêtes dont nous venons de parler et ne désire jamais ce qui est hors de la bienséance. La retenue, le respect de soi-même et des autres, la modération en toutes choses suivent la tempérance. Les anciens physionomistes n'ont pas pris la peine de dessiner les traits de l'homme tempérant, parce qu'ils ont imaginé que les hommes de bien et de bon naturel étaient tempérans. Nous avons cru cependant devoir recueillir quelques signes certains, de peur que cet article ne demeurât incomplet.

Les hommes tempérans.

Ils ont les cheveux un peu clairs et passablement épais ; la respiration tranquille ; le front paisible et non nébuleux, mais pensif : ils ont la bouche moyenne,

ni grosse ni plate; le cou penché du côté droit; les espaces égaux entre les parties naturelles et le nombril et le sternum, et entre le sternum et la gorge; les angles des yeux petits; les prunelles médiocres; les yeux grands et luisans; le cercle inférieur des prunelles noir, l'iris comme couleur de feu en des yeux humides; le blanc mêlé d'un peu de calcul couleur de sang en des yeux noirs, ou bien de couleurs mêlées de noir et de feu, de manière qu'ils paraissent noirs.

CHAPITRE XXIV.

De la figure de l'impudent.

Comme nous avons dit que l'impudence est l'opposé de la tempérance, et qu'au contraire la modestie la suit, il convient de caractériser l'impudence. La modestie n'est pas une complexion particulière, ni une vertu proprement dite, mais une certaine affection des esprits. Il en est de même de l'effronterie. L'impudent, dit Aristote, n'éprouve pas de honte en faisant des actions déshonnêtes. C'est ainsi qu'il s'exprime en son livre des Morales à Nicomachus; mais en ses grandes morales, il dit que la honte, c'est-à-dire la modestie, est une vertu, que la juste

mesure de cette vertu est un milieu entre la *vergogne* et l'*impudence*, que les hommes sont *déhontés*, lorsque dans leurs actions, leurs entretiens en tous lieux, et chez tous ceux qu'ils visitent, ils parlent de tout sans consulter le temps ni la manière. Il dit dans un autre passage, que c'est être impudent que de ne pas savoir conserver sa propre estime. Il y a des auteurs qui, voulant comparer les affections avec la complexion physique, prétendent que les impudens sont sanguins, et que les gens modestes sont flegmatiques. Mais cela ne se rapporte nullement à ce que disent les médecins, et dont nous avons déjà fait mention, et l'expérience le prouve; car nous voyons que les sanguins sont modestes et retenus, et que ceux qui ont peu de sang sont impudens. Aristote, Adamantius, ont tracé la figure de ces derniers.

Les impudens, comparés aux corbeaux et aux chiens.

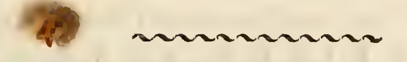
Les auteurs attribuent l'impudence aux chiens, et quand on veut en effet qualifier celle d'un ennemi, on l'appelle *chien*. Homère ne le dit jamais que comme une forte injure contre un ennemi. Oppien parle de l'impudence des *chiens*. Hésychius et Varinus appellent *chiens* les hommes impudens. Hé-

siode emploie le mot *chien* pour signifier un homme *déhonté*. Celui-là, dit Pollux dans Homère, porte dans les yeux l'impudence d'un *chien*. Aristogiton, fils de Cydimaque, était appelé *chien*, à cause de son effronterie. Les cyniques étaient ainsi appelés à cause de leur esprit semblable à celui du *chien*; ils étaient impudens, hardis, opiniâtres; ils ne reprenaient pas leurs concitoyens en particulier, mais en public, aboyant pour ainsi dire après eux. Ils prenaient leurs repas en public, et faisaient à la vue de tout le monde, les actions les plus secrètes et cachées par les hommes modestes. Athénée parlant contre les cyniques, disait après Cléarque, que ces philosophes ne pratiquaient ni sobriété ni abstinence, mais qu'ils menaient une vie vraiment *canine*; qu'ils étaient loin d'être doués d'un nez aussi fin, ni d'une fidélité à l'épreuve comme les *chiens*; mais qu'ils imitaient les vices de ces animaux en aboyant, en se livrant à la médisance, à la gloutonnerie, et montraient enfin dans leurs mœurs *la nudité de la vie*. Un auteur qui a cherché l'étymologie des noms, dit qu'une certaine mouche appelée *mouche de chien*, est ainsi nommée à cause de son impudence.

Les impudens ont donc l'œil ouvert et reluisant, les paupières rouges et gonflées, les omoplates élevées en haut. Leur figure n'est pas droite, mais un peu

penchée ; ils ont les mouvemens brusques, leur corps est un peu rouge, leur coloris ardent, leur face ronde, la poitrine est élevée. Adamantius et Polémon disent qu'ils ont le nez gros, le regard effronté, fixant hardiment les yeux des autres, et que ceux qui ont la tête pointue sont impudens. Nous ajouterons qu'ils ont la tête élevée en son sommet, les cheveux roux, les poils des sourcils longs, le nez courbé au sortir du front, la face un peu longue et plane ; ils rient grossièrement ou en toussant, ou avec une difficulté de respiration. Leurs mollets vont en grossissant, leur poitrine est sans poils, leurs orteils et leurs ongles sont crochus, leur démarche est prompte, leurs yeux grands, de couleur de sang, et le tour livide, ou bien fort éminens, ou quelquefois ils sont secs, resplandissans, et d'une lumière très-pure, ou enfin ils sont fixes, un peu rouges, grands, regardant en-dessous ; ils élèvent par fois les sourcils, et soupirent fréquemment.

CHAPITRE XXV.



De la figure du honteux, ou plutôt de l'homme modeste.

La modestie tient le milieu entre l'impudence et l'apathie; celui-là est modeste qui repousse avec une certaine pudeur, les marques d'estime qu'on veut lui donner. Coclès confond assez inconsidérément les signes de l'homme modeste avec ceux de l'homme honteux, et pour accorder son opinion avec les fausses apparences, il dit un nombre infini de sottises, ce n'est pas ainsi qu'en parlent Aristote, Polémon et Adamantius.

Les modestes.

Ils sont lents dans leurs paroles et dans leurs mouvemens, leur voix est forte, leur respiration tranquille, leurs yeux sont gais, non pas luisans, mais noirs, ni très-ouverts, ni bien clos, se mouvant lentement. Adamantius et Polémon disent qu'ils ont les yeux de couleur tannée, non pas luisans, mais humides, se remuant d'un mouvement lent et mesuré. Nous ajouterons qu'ils ont le corps penché, les

oreilles rouges, les yeux obscurs et humides, de juste grandeur et luisans; leur front est très-uni.

CHAPITRE XXVI.

De la figure de l'homme triste.

Lorsqu'il arrive que dans les entretiens on se livre à la plaisanterie, il y a des hommes qui vont jusqu'à l'excès, et se rendent ridicules; on les appelle mauvais plaisans et importuns; on les regarde comme des bouffons, dont toute l'étude est de faire rire. Les physionomistes n'ont point signalé ceux-là; mais il y a au contraire des gens qui ne disent jamais rien de plaisant, et ne permettent même pas que les autres tiennent une conversation enjouée, ceux-là sont appelés *rustiques* et *durs*. Aristote, et les deux autres auteurs déjà cités, ont dépeint la figure de cet homme de mauvaise humeur, et nous ajouterons encore à ce que disent ces écrivains, d'autres signes tirés de leurs propres discours. Les médecins disent que la tristesse vient de l'humeur mélancolique, dont l'origine est quelquefois la vive douleur causée par une longue maladie, et quelquefois aussi trop d'application à l'étude.

L'homme triste.

Adamantius et Polémon disent qu'il a le front ridé, la face grêle et abattue comme les yeux; car la pesanteur de l'œil indique la tristesse : dans la figure de *l'humble*, les yeux sont tranquilles et posés dans leur mouvement. Ici nos deux auteurs disent qu'il a le jeu et le regard des *hommes pensifs*, et les paupières étendues. Nous ajouterons que l'homme triste a les cheveux bruns, le front sérieux, les sourcils rejoints, les vertèbres de la gorge ressortans, la voix débile et larmoyante, la respiration élevée, difficile et précipitée.

Les rustiques et durs.

(On exprimerait mieux ceci par le mot *renfrogné*, quoiqu'il soit un peu trivial.)

Ils ont les cheveux blonds, presque blancs, la voix claire, la respiration forte, pénible et précipitée, les narines très-ouvertes, les yeux *pers*, de couleur de safran, grands et remuans, brillans comme ceux qui expriment le courroux, et les paupières aussi ouvertes que dans cette passion, ou bien ils sont fermés sous un front et des paupières rudes, ou bien tristes et secs, et le regard fixe avec des paupières droites.

CHAPITRE XXVII.

De la figure de l'homme revêche.

Aristote et les auteurs physionomistes ont exprimé ainsi la figure de l'homme *revêche*, ou toujours de mauvaise humeur, et nous la plaçons à la suite de l'autre, comme une gradation de la tristesse et du mécontentement.

Ces hommes ont la couleur noire; Polémon dit pâle, Adamantius un peu pâle, et il ne parle point de leur maigreur. Ils n'ont presque point de barbe; la face ridée (Adamantius ne parle que du front). Leurs cheveux sont droits et noirs. Ces deux auteurs ajoutent qu'ils ont le regard dur et sévère; ils ont la parole véhémente et la respiration forte et pénible; ils remuent souvent les mains et les frottent l'une contre l'autre; ils marchent en jetant les pieds en avant; ils ont le corps et la poitrine maigres.

Les soupçonneux.

Comme les gens méfians vont de compagnie avec les hommes tristes, les infidèles et les timides, nous joindrons ici leur image, tirée des signes que nous

avons recueillis. Ils ont la voix douce, faible et pleurante, le nœud de la gorge proéminent, les yeux luisans et de couleur tannée, le regard agité, comme trouble et incertain.

L'homme livré à l'ennui.

Sa parole est paisible et mesurée, ses prunelles sont inégales; il semble qu'il y ait sur son front un nuage de diverses couleurs, rompues et mélangées; ses yeux sont tristes et secs.

CHAPITRE XXVIII.

De la figure de l'homme enjoué.

Il y a dans la société un certain ton de plaisanterie, une manière de dire les choses comme il faut, selon les convenances. L'homme adroit et décent sait entendre et prononcer tout ce qui ne peut blesser, ni offenser les gens de bien. Si l'indécence des propos fait rire les hommes grossiers, l'homme seulement enjoué peut dire les mêmes choses, et ne donner que le soupçon de cette licence indigne de la bonne compagnie. Aussi trouve-t-on ceux-là gais et *récréatifs*. Ceux qui recherchent les causes pre-

mières disent que ce naturel vient de la privation de l'humeur mélancolique, d'autres du peu de réflexion. Aristote et les autres physionomistes ont décrit cette figure, et disent que l'homme qui la porte a un bon cœur, un cœur content et tranquille dans sa conscience. Coclès attribue faussement ce caractère à l'homme *poli;* et détournant ainsi le vrai sens des mots, il tombe dans le désordre et la perplexité.

Les hommes enjoués.

Je leur donne le front charnu, tranquille et doux; mais Polémon et Adamantius disent qu'ils ont le front plat et la face charnue. Je leur vois le tour des yeux abattus, de sorte que leur visage semble un peu endormi, leur regard n'est ni fixe ni arrêté. Polémon dit qu'ils ont les yeux humides, luisans, et le regard attentif. Adamantius dit au contraire qu'ils ne regardent pas attentivement. Leurs mouvemens sont tardifs; les mœurs qui se peignent sur leur visage ne se ressentent d'aucun trouble, elles semblent paisibles et bonnes. Nos auteurs ajoutent que leur voix est douce et agréable; nous dirons qu'ils ont le front gai, le visage aimable, la courbure des reins un peu ronde et longue.

CHAPITRE XXIX.

De la figure de l'arrogant.

Nous allons maintenant traiter de la *véracité*. L'homme vrai tient le milieu entre *l'arrogant* (ou le menteur) et le dissimulé. Celui-là est *arrogant* qui se vante lui-même, et s'attribue des actes honorables, ou des accidens qu'il n'a point faits ni rencontrés, ou qui exagère à son avantage ce qu'il peut y avoir de réel au fond. Celui qui feint de posséder des qualités, ou des biens qu'il n'a pas, est vain et méprisable; mais il l'est moins, s'il se vante ainsi pour la gloire ou pour l'honneur.

Les arrogans.

Ils ont la gorge rude, ils rient haut, et se raillent les uns les autres.

Les vanteurs d'eux-mêmes.

Ils ont le cou gros et long, les orteils longs et grêles.

Ceux qui sont vains, et occupés de grandes choses.

Leur lèvre inférieure sort en dehors; leur voix aiguë approche du cri du cygne, ou du son de la trompette; ils ont la gorge rude, les vertèbres proéminentes; le bas du dos au-dessus des reins velu: leurs yeux en se fermant, se renversent en haut, ils sont fixes et un peu fluides.

CHAPITRE XXX.

De la figure du dissimulé.

L'extrémité opposée à la *présomption* et à la *vanterie* est la dissimulation de ce que l'on est, de ce que l'on vaut et de ce que l'on désire. Il y a quelquefois des *dissimulés* charmans et très-adroits, quand ils ne se conduisent pas ainsi pour leur singulier profit aux dépens des autres, mais seulement pour éviter l'ostentation et l'importunité. Les hommes de ce naturel ont coutume de refuser les postes, les emplois, les titres considérables, comme faisait Socrate; mais celui qui semble de cette manière dédaigner les petites choses, est vain et misérable. Aristote, et après lui, Adamantius et Polémon ont dépeint cette figure du dissimulé (1).

(1) Il est difficile d'exprimer en français ce que veut dire l'auteur italien en parlant ici du *dissimulé*. Nous entendons par *dissi-*

Les dissimulés, comparés aux singes.

Les parties d'autour de leur face sont grasses, celles d'autour de leurs yeux ridées ; leur visage est endormi. De plus, Adamantius et Polémon disent qu'ils ont un air de beauté ; la voix basse ; la démarche bien dégagée ; les mouvemens continus : nous ajouterons qu'ils ont les sourcils ployés vers les tempes ; qu'ils marchent tantôt lentement, tantôt vite : leurs yeux sont luisans, concaves et petits.

CHAPITRE XXXI.

De la figure du menteur.

Nous avons parlé de ceux qui tombent dans une sorte de mensonge, en affirmant leur prétendue capacité, ou des qualités empruntées, comme de ceux qui, par une autre sorte de duplicité, se rabaissent, et dissimulent leurs avantages. Venons actuellement aux *menteurs*, et le nombre en est grand.

---

mulation, l'habitude de cacher ses pensées, sans autre dessein que de ne les pas faire connaître. C'est une habitude qui tient à la *méfiance*. Mais celui dont il est ici question est plutôt ce que les Italiens appellent *simulato, che a due mostracci. Che fulseggiar' i disegni.* (Note des éditeurs.)

Les menteurs.

Les menteurs ont la face charnue, le nez large au milieu, déclinant vers la racine; une sorte de rire moqueur sur la bouche, ou bien le rire en effet railleur et ironique. Leur parole est prompte et leur voix grêle, ou bien ils parlent du nez. Ils ont les sourcils penchant de haut en bas, et regardent comme à la dérobée. Ils ont les yeux rians et gaillards; du calcul bleu et jaune autour des prunelles; et des yeux de différentes couleurs.

CHAPITRE XXXII.

De la figure de l'homme vrai.

Cet homme est vrai, qui, en paroles et en actions, accuse tout ce qu'il est; qui n'a rien de caché dans sa manière de vivre. Nous n'entendons pas celui qui est fidèle dans les accords, et dans les contrats dont les lois peuvent connaître (ceci dépend d'une autre vertu); mais celui qui est toujours vrai, parce qu'il est d'un naturel qui ne sait ni feindre ni mentir. Celui-là peut être regardé comme homme de bien; car, s'il ne peut errer

lorsqu'il s'agit de choses peu importantes, il le fera encore moins dans de grandes circonstances. Aucun auteur n'a fait mention de cette figure.

Les hommes vrais ont la face médiocre; les tempes et les joues bien fournies : le son de leur voix tient le milieu entre la grosse et l'aiguë.

CHAPITRE XXXIII.

De la figure du flatteur.

DANS l'usage de la vie, dans les entretiens et dans les affaires, il y a des hommes affectueux et serviables; il y en a d'autres qui prennent tout en bien, ne s'opposent à aucun projet, à aucune action, et ne contrarient jamais ceux avec lesquels ils ont une communication fréquente. Celui qui en agit ainsi pour se rendre agréable, est paisible et officieux. S'il a le dessein de tirer quelqu'avantage de cette conduite, il est flatteur. Les anciens n'ont point fait mention de la figure de tels hommes.

Les serviables et faciles.

Leurs yeux en se fermant sont droits et d'une juste grandeur, luisans, humides, sous un front uni; ils ne clignent point, et regardent paisiblement.

Les flatteurs.

On leur voit la face petite, le front serein, point ridé. En marchant, ils détournent le corps de côtés et d'autres, et se penchent; leurs yeux sont petits et variés.

L'ennuyeux.

Il y a d'autres hommes opposés à tout, et qui de peur d'être ennuyeux supportent facilement qu'on n'ait aucun égard pour eux. On les appelle fâcheux, indiscrets, et leur présence est fatigante.

Les envieux.

Ils ont le front sévère, les yeux couverts par la paupière inférieure, baissés, humbles en apparence; ils marchent d'un pas court et précipité.

Les opiniâtres.

Ils ont la tête assez longue, le front élevé, les narines ouvertes, le cou ferme et immobile, ou gros et long.

Les processifs.

Leur front est doux et leur face plane.

Les importuns.

Leur face est charnue et leur langue légère.

CHAPITRE XXXIV.

De la figure de l'ennuyeux.

Nous devrions passer à la figure de l'homme grave, qui est le milieu entre celles que nous venons de décrire : mais comme nos anciens n'en ont pas fait mention, nous suivrons leur marche. L'indignation suit; mais nous parlerons d'abord de l'envie et de la malveillance, toutes deux également blâmables. Celui-là est envieux qui se fâche ou s'attriste, quand il voit quelqu'un bien agir. Polémon en a dessiné la figure.

Les envieux.

Œlian met au nombre des animaux envieux, le hérisson terrestre; car aussitôt qu'il est pris, il lâche son urine, en arrose son dos, et rend inutile ce que le chasseur désire de sa dépouille. Les anciens ont ainsi parlé du lézard, du loup-cervier et de la grenouille venimeuse. Mais il me semble que ce sont des contes; et si le hérisson rend ainsi son urine, c'est un effet de la peur. Le chien paraît plus que tout autre un animal envieux.

Les envieux ont les parties gauches plus grandes que les droites, leurs sourcils tombent du côté des tempes : ils ont la face plane, les oreilles un peu longues et étroites, les joues grêles ou grosses, éloignées des yeux, la couleur de la face un peu livide, la bouche cave, les dents longues, aiguës, séparées et fortes, la voix basse, la parole aiguë et débile, le bas du dos fort court, les épaules resserrées vers la poitrine, le corps tout brisé, les bras très-courts, les yeux caves et petits. Ovide s'exprime ainsi en parlant de l'envieux :

« Sa démarche est lente; il est pâle et desséché, son regard est oblique, et sa dent d'ébène. Jamais

sa bouche ne sourit, si ce n'est lorsqu'il contemple la peine ou la douleur des autres.

CHAPITRE XXXV.

De la figure de l'impie.

L'IMPIE ou le malveillant est semblable à l'envieux; il se réjouit de voir mal agir un autre homme, soit un homme de bien ou tout autre moins digne d'une estime parfaite. Il a les tempes caves, les sourcils rejoints et fort épais, la bouche fendue, les dents longues, aiguës, claires et fortes, les yeux concaves et petits, ou grands et remuans, luisans comme ceux des hommes en colère, ouverts, et les paupières très-ouvertes aussi, ou renversés en haut et pâles, ou cachés par la paupière inférieure et humbles, ou tressaillans, enflés tout autour.

Les malveillans.

LEURS bras sont fort courts; ils ne parviennent pas jusqu'aux genoux; ils sont embarrassés dans les épaules, de manière qu'ils contraignent la tête d'aller

au-devant des mains; ils marchent d'un pas ferme et court.

CHAPITRE XXXVI.

De la figure de l'homme pitoyable.

Entre toutes ces extrémités, l'indignation tient un juste milieu. C'est un certain regret du bien qui arrive à quelqu'un qui est en quelque sorte indigne d'en jouir. La tristesse est la même si l'on voit quelqu'un accablé de maux qu'il n'a pas mérités. S'il faut rapporter toutes les causes au tempérament, ceux qui sont émus de pitié ont une complexion tranquille. Aristote dit que ces hommes-là sont sages, timides et polis, c'est-à-dire délicats.

Ils sont d'une belle figure, leur peau est blanche, la cavité des yeux est bien remplie, leurs narines ouvertes en haut; ils ont les larmes faciles, aiment beaucoup les femmes, engendrent des femelles, sont portés à l'amour; ils n'oublient pas facilement, sont ingénieux et rusés; ils ont les sourcils bien étendus, les yeux rians, humides, les paupières abattues, le front large et ouvert, ou bien par fois ils sont

tristes, ont les sourcils resserrés, et le front abattu et sévère.

Les gens fâchés.

Leur voix est grosse au commencement de leur discours, et sur la fin elle devient très-aiguë; leurs dents sont inégales, étroites, épaisses et séparées.

CHAPITRES XXXVII, XXXVIII et XXXIX.

De la figure de l'injurieux.

Suessan reprend les ignorans dans la langue grecque, qui ont attribué ce chapitre à ceux qui se plaisent aux injures; et lui-même, autant et plus ignorant qu'un autre en cette nation, ne s'est pas aperçu qu'il dénaturait les choses et les mots. Il n'a pas conçu que les signes qui conviennent aux caractères injurieux et offensans, sont ceux de l'homme en courroux, de l'impétueux et du rusé. Polémon et Adamantius ont rassemblé en une seule figure, les traits qui conviennent à l'injurieux personnage dont ils parlent.

Les hommes injurieux, comparés aux chiens.

Ceux-ci ont la lèvre d'en haut élevée, leur figure marque de la précipitation, de la fierté, même de la témérité. Nous ajouterons qu'ils ont le cou droit, la nuque roide, les vertèbres ressortantes; leur face est longue, leur démarche est lente; ils s'arrêtent en marchant, et regardent autour d'eux; le blanc de l'œil est grenu, la couleur est tannée.

CHAPITRE XL.

De la figure du joueur.

Aristote, en son livre de la physionomie, a placé la figure de l'amateur des jeux de hazard, du chant et de la danse; mais ces feuilles ont péri par le temps, les titres des chapitres seulement ont resté. Adamantius et Polémon qui ont très bien interprêté Aristote, et qui lui sont postérieurs, ont moins éprouvé l'injure des siècles. L'un et l'autre parlent dans leur langue du jeu de dés ou *garignons*. S'ils ont bien rétabli le texte, Aristote assimile la figure du joueur à celle de l'homme avide d'argent. Polémon doute, et

ce sont ses termes, si Aristote entend parler du jeu de hazard, où du joueur de flûte, de l'ivrognerie ou de l'intempérance, ou des assemblées de débauche, ou enfin du causeur; car les signes qu'ils adoptent tous dénotent l'homme rusé.

Les joueurs.

Ils ont les cheveux épais, droits et noirs; la barbe épaisse; les tempes couvertes de poil hérissé: les cavités des yeux sont bien remplies; l'œil est luisant et clair, et, selon Adamantius, cette figure est celle du joueur de dés, du danseur et du débauché. Nous ajouterons qu'ils ont les yeux renversés, grands et un peu rouges.

Les chasseurs, comparés aux chiens.

Je crois à propos de consigner ici les traits du chasseur de la bête fauve, dans la crainte qu'ils ne m'échappent. Il a les lombes longs et ronds; les yeux regardant en haut, grands et un peu rouges.

CHAPITRE XLI.

De la figure du babillard.

Si je n'approchais de la fin de cet ouvrage, je serais rebuté par les fausses interprétations du texte, les mutilations, et les renversemens d'idées des divers commentateurs. A peine trouve-t-on une ligne où il n'y ait autant de fautes que de mots. Aristote qui a parlé de la figure de l'homme endormi et nonchalant, confond, s'il faut en croire les traducteurs, celle du babillard avec celle-ci; Polémon nous avertit soigneusement de l'erreur, il donne ce chapitre séparé, et les signes sont très-distincts; car les traits du *bavard* ne sont pas du tout ceux de *l'endormi*.

Les babillards, comparés aux oiseaux et aux grenouilles.

Les auteurs assignent le babil aux grenouilles, car elles criaillent continuellement, et répètent sans fin leur chant monotone. Les babillards ont les formes belles; ils sont velus autour du ventre. Polémon dit qu'ils ont les parties supérieures fort grandes; les oreilles grandes et droites; le nez droit, ou large au

milieu, déclinant vers le haut; les joues un peu longues; la couleur blafarde comme du miel : ils respirent en haletant comme ceux qui ont couru; ils ont le menton rond; la gorge rude; les mains tortues, les doigts longs et grêles; les côtes gonflées.

Les mêmes, comparés aux oiseaux.

Ils ont les joues longues; la bouche avancée en forme de bec; les côtes très-éminentes; les yeux renversés en haut, grands et rouges.

Ceux qui ont la voix résonnante, comparés aux oiseaux.

Leur cou est long et grêle.

Les criards, comparés aux chiens.

Leur lèvre supérieure et leurs gencives sont éminentes.

Les éloquens.

Leur voix est forte et sonore.

CHAPITRE XLII.

De l'expéditif et du tardif.

(Cela signifie l'homme actif et l'homme lent.)

Nous allons suivre Aristote et les autres auteurs dans la description de ces deux figures.

Les hommes actifs ou bouillans.

Ils ont le corps petit; la peau sèche : leur couleur est ardente, ou bien ils ont le corps grand; la chair humide; la couleur moins sanguine. Ils marchent vite, coupent court dans les détours qu'ils rencontrent : leur démarche est à petits pas, mais très-prompte.

Les hommes tardifs ou lents.

Ils sont petits; leur chair est humide; ils ont une couleur de peau qui indique l'humidité; ou ils ont le corps grand; la chair ferme; une couleur qui dénote la sécheresse; ou ils ont une médiocre stature; une chair et une couleur qui annoncent un bon tempérament. Ils marchent à pas longs et lents, ou longs et pressés; leurs yeux ont un mouvement lent.

Les hommes hatifs et chauds.

Leur corps est petit, leur tête l'est encore davantage : ils sont d'un blond ardent; la couleur de leur peau est d'un jaune rougeâtre; leur langue est légère; leur démarche prompte; ils ont les yeux luisans, *pers*, de couleur de sang, et leur regard est oblique.

Les circonspects en leurs actions.

Ils ont la face maigre.

Les hommes soucieux.

Leur face est maigre; leurs yeux sont ouverts, obscurs et humides; ils ne clignent point, ils sont humides et regardent tranquillement.

Les laborieux.

Leur face est très-grosse d'os et de cartilages.

CHAPITRE XLIII.

De la figure du fou méchant, ou du scélérat.

Nous venons de décrire la figure des hommes vertueux et vicieux ; il nous reste pour complément à cet ouvrage à parler de cette vertu qui surpasse toutes les autres, de *l'héroïsme* qui s'élève à un degré presque supérieur à l'humanité, ou de cette énormité de vice qui rend l'homme semblable aux bêtes farouches ; *de la scélératesse.* L'homme est placé, par la main de la divinité, entre les intelligences suprêmes et les brutes. Son entendement l'élève jusqu'aux premières, ses sens l'abaissent jusqu'au niveau des autres. Mais, quand il est entaché de vices, il n'est pas seulement semblable aux brutes qui n'ont point leur libre arbitre, mais il se dégrade au-dessous d'elles. Celui-là ne doit point porter le nom d'homme, mais de brute qui, sans consulter ni humanité, ni raison, se repaît de chair humaine, commet l'inceste avec ses enfans, ou les égorge, et fait manger leur chair à ses parens comme Thyeste, Atrée et Tantale. Les anciens physionomistes ont appelé de pareils hommes *fous méchans*, après avoir rassemblé tous les signes de la folie et de la bar-

barie. Comme entre les animaux de même espèce, disent-ils, les uns sont privés, les autres sauvages, comme les animaux privés sont de mœurs plus douces et plus paisibles, et les animaux sauvages, de mœurs plus farouches, de même aussi l'on peut faire une distinction entre les hommes. Les signes se trouvent donc conformes aux mœurs; parmi les hommes, il en est qui portent des traits farouches et sauvages, tandis que d'autres en montrent de plus doux et de plus humains. On distingue les signes du caractère en douceur et *âpreté*; en mollesse et en dureté; en sécheresse et en humidité. A ces différentes marques, on connaît les mœurs sauvages et douces, la justice et l'injustice, la tempérance et l'incontinence, de sorte qu'entre les hommes, nous connaîtrons ceux qui sont humains et farouches. C'est ainsi que nous avons interprété Adamantius et Polémon. Actuellement nous allons tracer la figure de celui que nous appelons *fou méchant* ou *scélérat*, et nous le comparerons aux ours, ou à quelques autres animaux plus cruels. On prétend que les ours sont cauteleux, féroces, perfides, et, comme le dit *Phylostrates*, qu'ils surpassent tous les autres animaux en cruauté. Certainement, c'est un animal *frauduleux et malin*, et souvent, quoiqu'il ait été apprivoisé, il retourne à son naturel; plusieurs accidents prouvent qu'il ne faut jamais se fier entièrement à lui.

Les fous méchans, comparés aux ours.

Ils ont les cheveux roides, quoique Polémon n'en parle point. La tête dure et pointue. Adamantius dit étroite et aiguë ; les oreilles de grandeur excessive, et un peu lâches, la nuque ou le chignon et le cou même ronds, les talons aigus, le front dur et roide, les yeux voilés, petits, secs, concaves, mouillés, le regard fixe, les joues étroites et longues, le menton long, et je pense qu'il faudrait dire petit, par similitude avec le serpent, la bouche *babillarde*, longue, ouverte, de sorte qu'il semble que le visage soit fendu en deux parties, le corps un peu courbé, le ventre grand, les bras gros, les extrémités des pieds et des mains (Polémon dit les jointures), longues, fournies et dures ; la couleur pâle, de sorte qu'ils semblent atteints de sommeil ou d'ivresse, le son de voix bélant, petit, désagréable et sauvage.

Les brutaux, comparés aux bêtes sauvages.

Ils ont les cheveux épais, roux, les joues velues, le dos couvert de poils, les épaules élevées, les pieds courts et gras, les ongles crochus, étroits et longs, les doigts courts et gros, les yeux *pers*, de couleur de safran, les sourcils rassemblés et conjoints.

Les hommes de mauvais naturel.

Ceux-ci ont le nez obliquement placé sur la face, le visage difforme, petit et couleur de safran ; ils n'ont point de barbe ; ils ont la parole lâche, les épaules exténuées, et leur sommet pointu ; les yeux grands et hagards, brillans, toujours courroucés, les paupières ouvertes ; autour des yeux de petites taches de couleur safranée, au-dedans de petits grains couleur de sang luisant comme du feu, mêlés à d'autres blancs, des cercles d'un rouge sombre environnant la prunelle, ou bien des yeux luisans et perfides, et souvent une larme placée aux angles intérieurs ; les cils rudes, les paupières droites, le regard farouche, et quelquefois de travers.

Les scélérats accomplis.

Les prunelles sont inégales ; elles semblent tourner dans leur orbite, ou bien les yeux sont tournés, et les prunelles se rapprochent vers les angles intérieurs ; elles sont tachetées de noir et de rouge.

CHAPITRE XLIV.

De la figure de l'homme héroïque.

Reposons-nous maintenant sur cette vertu, qui se compose de toutes les vertus, et qu'on appelle l'*héroïsme*. Elle est fort opposée au vice que nous venons de dépeindre; elle est pour ainsi dire au-dessus de la condition humaine, et rend l'homme qui en est doué presqu'égal aux intelligences divines; il semble en effet être au-dessus de l'homme; cependant il n'est pas de la nature des anges à qui les vertus mortelles ne conviennent pas, puisqu'ils les surpassent par leur essence. On l'appelle *héros* ou *demi-dieu*. Mercure, Hercule, et autres semblables mortels, ont été mis par les anciens au nombre des demi-dieux, en reconnaissance des grands services qu'ils avaient rendus à la race humaine. Homère parle ainsi d'Hector, et fait dire au vieux Priam son père :

« Il semble n'être pas formé du sang des foibles mortels; mais descendre de l'illustre race des dieux. »

Les Spartiates disaient des grands hommes de leur siècle, que c'étaient des hommes divins. Ils sont

rares, et peuvent se rencontrer même chez des peuples barbares. Le cardinal prince d'Est, notre souverain, a droit de se placer parmi eux. L'éclat dont il brille dans notre siècle lui assigne ce rang suprême parmi ses semblables. La nature a d'abord répandu sur lui les faveurs qui avertissent au premier regard de la perfection de l'ame. Plus d'une fois dans cet ouvrage, nous avons eu occasion de parler en détail de la proportion exacte des parties de son corps, et nous rassemblerons toutes nos observations pour en faire un portrait exact, et qui conserve le souvenir de sa beauté.

On voit briller sur son front, *splendeur au-dessus de l'humanité*, une majesté qui imprime le respect aux ames vertueuses, et la crainte aux méchans. Je ne sais s'il la tient de Louis XII, roi de France, son aïeul, auquel il ressemble à l'extérieur, et par l'extrême bonté, ou s'il l'a reçue de la maison d'Est, si féconde en princes et en empereurs, ou enfin si Dieu l'en a doué comme d'un signe parmi les autres hommes. Les mots ne peuvent exprimer ses vertus, et nul pinceau ne pourrait tracer son image. Plutarque rapporte que Demetrius avait des formes si parfaites, qu'elles étaient en même-temps les marques d'une ame belle et sévère, qu'elles exprimaient le calme et la gravité, et que jamais on n'a pu la

rendre en peinture ni en sculpture. J'ai vu souvent à Rome des portraits de notre prince, mais toujours loin de la nature. Ses traits et son coloris étaient rendus à la vérité, mais l'expression n'y était pas. On ne lisait point au fond de son ame, et rien n'indiquait dignement sa magnificence, sa grandeur, son esprit élevé, ses vertus aimables et son caractère heureux. Sa tête est d'une grandeur peut-être un peu plus forte que dans les proportions exactes; elle est soutenue par un cou de forme exacte, et cette belle tête contient une merveilleuse intelligence, une prudence rare et un esprit très-vif. Son front carré tient le milieu entre le front tranquille et le *nébuleux*. On y lit facilement la force du courage, la virilité, la justice et la sévérité. Quand l'une de ces vertus veut surpasser l'autre, on voit le gracieux combat qu'elles ont entre elles, et qu'elles remplissent son ame de toutes leurs voluptés. On voit sous ce front luire de grands yeux clairs, brillans, élevés comme ceux de Socrate, de couleur bleue, d'une vue perçante, d'un regard modeste et superbe, et qui portent en lui tant de majesté qu'on est contraint de baisser les yeux soi-même si l'on s'avise de le regarder fixément. C'est ainsi qu'on le rapporte d'Auguste; c'est dans ces yeux *augustes* que résident la force d'esprit, la paix de l'ame, la clémence, la tempérance, la dou-

ceur et les *mœurs d'un souverain*. Ses oreilles droites, bien découpées, carrées, et d'une grandeur proportionnée, d'*ouïe subtile*, dénotent que dans son ame l'accès est fermé aux flatteurs, aux calomnies et aux discours licencieux. Ses lèvres délicates et agréablement colorées, sur une bouche un peu grande, qui rit peu, parle gravement, et jamais ne s'ouvre pour dire des injures à personne, ces lèvres, dis-je, sont le siége du bon conseil, de la modestie et de la civilité. La couleur de ses cheveux est un peu blonde, sa peau est blanche, animée, et toute autre que celle que Cicéron appelle *servile*, comme celle de Pison; elle dénote un bon tempérament, et parconséquent une trempe d'esprit si parfaite, que s'il voulait être méchant, il ne le pourrait. Souvent ce prince dans ses entretiens particuliers, nous a prouvé par d'excellentes raisons qu'on se donnerait bien de la peine, et qu'il faudrait employer beaucoup de ressorts pour porter à la méchanceté un homme qui a pour les choses vertueuses une inclination décidée. Il était convaincu de ce qu'il disait, et je ne saurais répéter ses argumens, parce que probablement il jugeait des autres par lui-même. Il a les mains amples, toujours ouvertes, les doigts longs, grêles et renversés en arrière, ce qui est un signe de libéralité. Cependant la rigueur de la goutte les a considérablement dé-

formées; mais encore n'a-t-elle pu les rendre crochues, comme à presque tous les princes de notre siècle. Ce sont ces mains qui sont l'aliment des pauvres, le soulagement des malheureux; par elles, on sent les effets de la pitié, de la charité évangélique; ce sont les dons qui en émanent qui couvrent d'autres princes de blâme, qui sont la terreur de l'avarice qui fuit et se cache à l'esprit de leur magnificence. On juge de sa vigueur par la largeur de sa poitrine et de ses épaules; on voit qu'il doit être vaillant, invincible, né pour de grandes actions, et que la crainte ne peut ni l'approcher, ni le saisir. Sa taille répond à la proportion de toutes ses parties, sa démarche est lente et grave, son maintien est noble, et l'on s'attend à la première vue à le trouver toujours juste et généreux.

CHAPITRE XLV.

Des marques ou taches naturelles, ou des signes sur le visage; de leur correspondance avec telle ou telle partie du corps.

Je crois qu'il n'est pas inutile de parler des taches naturelles qu'on remarque quelquefois sur le visage, et d'indiquer en quelles parties cachées du corps elles ont une correspondance. Si l'expérience m'avait démontré la fausseté de ces observations, je n'en parlerais pas. Les anciens en ont dit quelques mots, mais ils ont varié dans leurs écrits, se sont souvent contredits eux-mêmes, et ce qu'ils rapportent n'est pas conforme aux idées établies. Les astrologues distribuent les parties du visage entre les planètes. Ils placent les yeux sous l'influence du soleil, le nez sous celle de Vénus, et ainsi du reste, et prétendent que ces parties sont marquées de signes correspondant aux corps célestes qui les dominent. Mais, quoiqu'il y ait dans leurs systèmes une vraisemblance apparente, ils n'en sont pas moins faux et vains. Parmi eux, on peut citer un arabe nommé *Hali Haben Ràguel* et le grec *Melampe*, ainsi qu'un nommé *Merlin Breton*; mais tout cela est

tellement défiguré par les fautes qui se sont glissées dans les manuscrits, qu'on n'en peut tirer aucune lumière; et de ce qu'on peut comprendre, il résulte que ce ne sont que des rêveries sans aucun fondement. Enfin nous nous en rapportons à l'expérience, et à nos constantes observations sur le corps humain, et nous regardons comme certain qu'il y a des gens qui n'ont qu'une tache au visage, comme d'autres qui en ont plusieurs, et qu'on peut dire positivement qu'ils en ont de semblables dans les parties du corps, qui correspondent à celle-ci.

Nous avons déjà observé qu'il y a une certaine proportion entre les parties de la face et celles de tout le corps, et que comme elles ont mutuellement entre elles de la correspondance en qualité et en quantité, de même aussi elles en ont dans les signes ou *seings*.

Nous avons vu que le nez a souvent la même proportion que le membre viril; que ceux qui ont le nez long, rabattu, court et délié ont les mêmes défauts ou les mêmes proportions dans les parties naturelles de l'homme, et que les narines accompagnent aussi la forme des testicules. Dans les femmes de même, la bouche et les lèvres sont le signe de la proportion des parties naturelles. La face correspond au bas du ventre et aux fesses; dans ceux qui l'ont charnue, grosse, petite et ridée, il arrive que les autres parties sont dans

le même état. Le cou répond aux jambes et aux bras ; les oreilles aux côtes ; les yeux au fondement ; de sorte que chaque partie du visage qui se trouve marquée d'un *seing*, la partie correspondante l'est de même. *Hali* prétend, au livre *du jugement*, que, s'il y a au front une tache naturelle, on peut affirmer qu'il y en a une semblable à la poitrine ; mais il ne dit point dans quel endroit. *Merlin* dit que c'est à droite, et que, si la marque se trouve à la partie droite du front, elle se trouvera aussi du côté droit de la poitrine. Moi, j'assurerais que le *seing* doit se trouver en la partie supérieure du front, et de même à celle de la poitrine ; car il est juste de penser que ces deux parties supérieures aient de la correspondance, et j'ai remarqué que ceci s'accorde mieux avec la vérité. S'il y en a une un peu au-dessous de ce *point suprême*, l'autre se trouvera sous les mamelles. Si elle se trouve à droite près des oreilles, l'autre sera sur le côté. Si c'est à gauche, l'autre sera aux épaules vis-à-vis de la poitrine. Si elle approche des sourcils, l'autre se trouvera au bas du ventre, et enfin ; si elle touche les sourcils, la pareille se rencontre au bord de la matrice. Si elle est à gauche autour des oreilles, la seconde est placée sur les fesses. *Melampe* dit que lorsqu'elle se trouve sur le ventre, elle fait présumer que celui qui la porte est gourmand et grand mangeur ; mais, si le

seing est placé entre les cils et le sourcil, l'autre, à ce que dit *Hali*, se trouve entre le nombril et les parties naturelles; moi, je la place au *pénil*. Nous parlerons actuellement du nez qui correspond, comme nous l'avons dit, au membre viril. Donc, si la marque se trouve à sa racine, l'autre se retrouve là où le nez a sa correspondance directe, soit qu'elle soit au front touchant la naissance du nez, ou dans la cavité que forme le nez en sortant du front. C'est pour cela qu'*Hali* dit que si la marque paraît au front, il y en a une autre aux testicules; mais il ne dit point précisément dans quelle partie du front, et il faut entendre que c'est au bas du front, dans le creux formé par le nez. Une marque au bout du nez en désigne une autre à l'extrémité du membre viril; selon lui une tache à la narine, en indique une autour du gland; mais, par les narines, il a entendu le bout du nez. *Melampe* dit que, si elle se trouve au nez ou à l'œil, il faut croire que l'homme est enclin aux plaisirs de l'amour: que si une femme en porte une obliquement placée sur le nez, elle en a une aux parties naturelles, et qu'elle est insatiable dans sa lubricité. Une tache aux narines en dénote une aux testicules, parce que les narines sont au bout du nez, comme les testicules au bas du membre viril. *Hali* dit que, si la marque se trouve aux oreilles, il y en aura une autre à la cuisse; c'est parce que les oreilles ont de

la correspondance avec les bras et les cuisses. Si le *seing* est autour des tempes, une autre est aux omoplates; mais s'il s'en voit une au-dessous des narines, *Hali* assure qu'il y en a une aux bras entre le coude et les épaules; moi, je ne dirais pas précisément sous les narines, mais dans l'espace entre le nez et la bouche, autour des oreilles; car cette région correspond aux bras et à l'espace depuis le coude jusqu'à la main. *Hali* dit que, si l'on voit une marque aux jambes de la femme, on peut dire qu'il y en a une autre au bord des parties naturelles : chez les hommes, j'ai remarqué que, quand il y a une marque aux testicules, ils sont gourmands et même gloutons. Si le signe est autour de la bouche, vers la mâchoire, elle en fait présumer un autre à la ceinture, parce que les joues correspondent aux fesses. Si c'est à la joue gauche du côté de l'œil, l'autre sera aux fesses; si c'est à gauche, l'autre sera sous les reins; car la partie gauche indique toujours le dos; c'est pour cela que le menton placé en la partie inférieure du visage, désigne toujours les pieds à l'extrémité du corps. Le tour des oreilles correspond aux cuisses. *Hali* dit qu'une marque au menton, en désigne une autre dans la région de la rate; mais, dans cette partie ou sous le ventre, elle dénote un homme valétudinaire. *Melampe* dit que le cou et les jambes ont une correspondance entre eux, comme aussi les bras

avec les jambes. *Hali* dit que, si la marque paraît à la gorge, il y en a une autre au côté droit de la poitrine. *Melampe* dit que c'est à la pointe inférieure du ventre. *Hali* dit aussi qu'une marque aux mains, en désigne une autre au membre viril, et que, si elle se trouve aux mains d'un homme et d'une femme mariés, ou vivant ensemble, c'est un signe qu'ils seront féconds en lignée. S'ils ne vivent pas ensemble, la femme engendrera des femelles, et l'homme des mâles. S'il y a une marque en la partie supérieure du cœur de l'homme, ou à la mamelle en une femme, c'est une preuve certaine de méchanceté. C'est une marque de bonté, si la femme a le *seing* au genou droit, et au gauche, une marque de fécondité. Il faut de plus observer que les signes à la partie droite du corps, sont regardés comme favorables, et qu'il en est tout au contraire de ceux qui se trouvent à gauche.

CONFÉRENCE

DE

CHARLES LE BRUN,

PREMIER PEINTRE DU ROI,

CHANCELIER ET DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE
DE PEINTURE ET DE SCULPTURE,

Sur l'Expression générale et particulière.

Enrichie de ses 41 Dessins.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Plusieurs descriptions des passions, *par* CHARLES LE BRUN, *ont été employées par M.* L. J. Moreau *(de la Sarthe)*, *dans ses* Observations Physiologiques sur les caractères des affections morales, *tome 5*, *page 267 et suivantes de cet ouvrage. Nous avons cru devoir néanmoins ne pas les retrancher de la Conférence de ce grand peintre, afin d'en mieux laisser voir la liaison avec ses dessins. D'une autre part*, CHARLES LE BRUN *n'ayant pas joint une description à ceux de ses dessins*

qui n'offrent qu'une nuance ou une modification d'une passion principale, nous renvoyons, pour ces objets de détail, au tome 5, page 267 et suivantes, à l'article de M. Moreau, qui ne les a pas omis, et qui, en décrivant les phénomènes extérieurs des affections morales, a cru devoir indiquer toutes leurs variétés et leurs combinaisons.

CONFÉRENCE
TENUE
EN L'ACADÉMIE ROYALE
DE
PEINTURE ET SCULPTURE,
PAR CHARLES LE BRUN,

Sur l'Expression générale et particulière.

MESSIEURS,

Dans l'assemblée dernière vous approuvâtes le dessein que je pris de vous entretenir de l'Expression. Il est donc nécessaire, avant toutes choses, de savoir en quoi elle consiste.

L'expression, à mon avis, est une naïve et naturelle ressemblance des choses que l'on a à repré-

senter : elle est nécessaire, et entre dans toutes les parties de la peinture, et un tableau ne saurait être parfait sans l'expression; c'est elle qui marque les véritables caractères de chaque chose; c'est par elle que l'on distingue la nature des corps, que des figures semblent avoir du mouvement, et que tout ce qui est feint paraît être vrai.

Elle est aussi bien dans la couleur que dans le dessin; elle doit être encore dans la représentation des paysages, et dans l'assemblage des figures.

C'est, Messieurs, ce que j'ai tâché de vous faire remarquer dans les conférences passées; aujourd'hui j'essaierai de vous faire voir que l'expression est aussi une partie qui marque les mouvemens de l'ame, ce qui rend visibles les effets de la passion.

Il y a tant de personnes savantes qui ont traité des passions, que l'on n'en peut dire que ce qu'ils en ont déjà écrit : aussi je ne rapporterais pas leur opinion sur cette matière, si ce n'était que pour mieux faire comprendre ce qui concerne notre Art, il me semble qu'il est nécessaire d'en toucher quelque chose en faveur des jeunes étudians en peinture; ce que je tâcherai de faire voir le plus brièvement que je pourrai.

Premièrement, la passion est un mouvement de l'ame, qui réside en la partie sensitive, lequel se fait pour suivre ce que l'ame pense lui être bon, ou

pour fuir ce qu'elle pense lui être mauvais; et d'ordinaire tout ce qui cause à l'ame de la passion, fait faire au corps quelque action.

Comme il est donc vrai que la plus grande partie des passions de l'ame produisent des actions corporelles, il est nécessaire que nous sachions quelles sont les actions du corps qui expriment les passions, et ce que c'est qu'action.

L'action n'est autre chose que le mouvement de quelque partie, et le changement ne se fait que par le changement des muscles; les muscles n'ont de mouvement que par l'extrémité des nerfs qui passent au travers, les nerfs n'agissent que par les esprits qui sont contenus par les cavités du cerveau, et le cerveau ne reçoit les esprits que du sang qui passe continuellement par le cœur, qui l'échauffe et le raréfie de telle sorte qu'il produit un certain air subtil qui se porte au cerveau, et qui le remplit.

Le cerveau, ainsi rempli, renvoie de ces esprits aux autres parties par les nerfs qui sont comme autant de petits filets ou tuyaux qui portent ces esprits dans les muscles, plus ou moins, selon qu'ils en ont besoin pour faire l'action à laquelle ils sont appelés.

Ainsi celui qui agit le plus, reçoit le plus d'esprits, et par conséquent devient plus enflé que les autres qui

en sont privés, et qui, par cette privation, paraissent plus lâches et plus retirés que les autres.

Quoique l'ame soit jointe à toutes les parties du corps, il y a néanmoins diverses opinions touchant le lieu où elle exerce plus particulièrement ses fonctions.

Les uns tiennent que c'est une petite glande qui est au milieu du cerveau, parce que cette partie est unique, et que toutes les autres sont doubles, et comme nous avons deux yeux et deux oreilles, et que tous les organes de nos sens extérieurs sont doubles, il faut qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, ou les deux impressions qui viennent d'un seul objet par les deux organes des autres sens, se puissent assembler en une, avant qu'elle parvienne à l'ame, afin qu'elle ne lui représente pas deux objets au lieu d'un. D'autres disent que c'est au cœur, parce que c'est en cette partie que l'on ressent les passions; et pour moi, c'est mon opinion que l'ame reçoit les impressions des passions dans le cerveau, et qu'elle en ressent les effets au cœur. Les mouvemens extérieurs que j'ai remarqués, me confirment beaucoup dans cette opinion.

Les anciens philosophes out donné deux appétits à la partie sensitive de l'ame; dans l'appétit concupiscible logent les passions simples, et dans l'appétit irascible les plus farouches, et celles qui sont com-

posées ; car ils veulent que l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse soient enfermés dans le premier, et que la crainte, la hardiesse, l'espérance, le désespoir, la colère et la peur résident dans l'autre. D'autres ajoutent l'admiration qu'ils mettent comme la première, ensuite l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse ; et de celles-ci sont dérivées les autres, qui sont composées comme la crainte, la hardiesse, l'espérance.

Il ne sera donc pas hors de propos de dire quelque chose de la nature de ces passions pour les mieux connaître, avant que de parler de leurs mouvemens extérieurs. Nous commencerons par l'admiration.

L'admiration est une surprise qui fait que l'ame considère avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires, et cette surprise a tant de pouvoir, qu'elle pousse quelquefois les esprits vers le lieu où est l'impression de l'objet, et fait qu'elle est tellement occupée à considérer cette impression, qu'il ne reste plus d'esprits qui passent dans les muscles, ce qui fait que le corps devient immobile comme une statue, et cet excès d'admiration cause l'étonnement, et l'étonnement peut arriver avant que nous connaissions si cet objet nous est convenable, ou s'il ne l'est pas.

De sorte qu'il semble que l'admiration est jointe à

l'estime ou au mépris, selon la grandeur d'un objet ou sa petitesse, et de l'estime vient la vénération, et du simple mépris le dédain.

Mais lorsqu'une chose nous est représentée comme bonne à notre égard, cela nous fait avoir pour elle de l'amour, et lorsqu'elle nous est représentée comme mauvaise ou nuisible, cela nous excite la haine.

L'Amour est donc une émotion de l'ame causée par des mouvemens qui l'incitent à se joindre de volonté aux objets qui lui paraissent convenables.

La haine est une émotion causée par les esprits qui incitent l'ame à vouloir être séparée des objets qui se présentent à elle comme nuisibles.

Le désir est une agitation de l'ame causée par les esprits qui la disposent à vouloir des choses qu'elle se représente lui être convenables; ainsi on ne désire pas seulement la présence du bien absent, mais aussi la conservation du présent.

La joie est une agréable émotion de l'ame en laquelle consiste la jouissance qu'elle a du bien que les impressions du cerveau lui représentent comme sien.

La tristesse est une langueur désagréable en laquelle consiste l'incommodité que l'ame reçoit du mal ou du défaut que les impressions du cerveau lui représentent.

LES PASSIONS COMPOSÉES.

La crainte est l'appréhension du mal à venir, laquelle devance les maux dont nous sommes menacés.

L'espérance est une forte apparence ou opinion d'obtenir ce que l'on désire.

Lorsque l'espérance est extrême, elle devient sûreté, mais au contraire l'extrême devient désespoir.

Le désespoir est l'opinion de ne pouvoir obtenir ce que nous désirons, et fait que nous perdons même ce que nous possédons.

La hardiesse est un mouvement de l'appétit par lequel l'ame s'élève contre le mal, afin de le combattre.

La colère est une agitation turbulente que la douleur et la hardiesse excitent dans l'appétit, par laquelle l'ame se retire en elle-même pour s'éloigner de l'injure reçue, et s'élève en même-temps contre la cause qui lui fait l'injure afin de s'en venger.

Il y en a plusieurs autres que je ne nommerai pas ici, me contentant seulement de vous en faire voir quelque figure.

Mais auparavant nous dirons quels sont les mouvemens du sang et des esprits, qui causent les passions simples.

On remarque que l'admiration ne cause aucun changement dans le cœur, ni dans le sang, ainsi que les autres passions, dont la raison est, que n'ayant pas le bien ni le mal pour objet, mais seulement de connaître la chose qu'on admire, elle n'a point de rapport avec le cœur ni le sang, desquels dépendent tous les biens du corps.

L'amour, quand il est seul, c'est-à-dire quand il n'est point accompagné d'aucune forte joie, ni désir ou tristesse, le battement du pouls est égal et beaucoup plus grand et plus fort que de coutume. On sent une douce chaleur dans la poitrine, et la digestion des viandes se fait doucement dans l'estomac, en sorte que cette passion est utile pour la santé.

On remarque au contraire dans la haine, que le pouls est inégal et plus petit, et souvent plus vite

qu'à l'ordinaire ; on sent des chaleurs entremêlées de je ne sais quelles ardeurs âpres et piquantes dans la poitrine, et que l'estomac cesse de faire ses fonctions.

En la joie, le pouls est égal et plus vite qu'à l'ordinaire, mais il n'est pas si fort, ni si grand qu'en l'amour, et l'on sent une chaleur agréable, qui n'est pas seulement en la poitrine, mais qui se répand aussi dans toutes les parties extérieures du corps.

En la tristesse, le pouls est faible et lent, et on sent comme des liens autour du cœur qui le serrent, et des glaçons qui le gèlent, et communiquent leur froideur au reste du corps.

Mais le désir a cela de particulier, qu'il agite le cœur plus violemment qu'aucune autre passion, et fournit au cerveau plus d'esprits, lesquels passent de-là dans les muscles, et rendent tous les sens plus aigus, et toutes les parties du corps mobiles.

J'ai parlé de ces mouvemens intérieurs, pour mieux faire comprendre ensuite le rapport qu'ils ont avec les extérieurs : je dirai maintenant quelles sont les parties

du corps qui servent à exprimer les passions au dehors.

Comme nous avons dit que l'ame est jointe à toutes les parties du corps, et qu'elle peut servir à les exprimer, car la peur peut s'exprimer par un homme qui court et qui s'enfuit.

La colère par un homme qui ferme les poings et qui semble frapper quelqu'un.

Mais s'il est vrai qu'il y ait une partie où l'ame exerce plus immédiatement ses fonctions, et que cette partie soit celle du cerveau, nous pouvons dire de même que le visage est la partie du corps où elle fait voir plus particulièrement ce qu'elle ressent.

Et comme nous avons dit que la glande qui est au milieu du cerveau est le lieu où l'ame reçoit les images des passions, le sourcil est la partie de tout le visage où les passions se font mieux connaître, quoique plusieurs aient pensé que ce soit dans les yeux. Il est vrai que la prunelle par son feu et son mouvement fait bien voir l'agitation de l'ame; mais elle ne fait pas connaître de quelle nature est cette agitation. La bouche et le nez ont beaucoup de part à l'expres-

sion ; mais pour l'ordinaire ces parties ne servent qu'à suivre les mouvemens du cœur, comme nous le marquerons dans la suite de cet entretien : et comme il a été dit que l'ame a deux appétits dans la partie sensitive, et que de ces deux appétits naissent toutes les passions.

Il y a aussi deux mouvemens dans les sourcils, qui expriment tous les mouvemens des passions.

Ces deux mouvemens que j'ai remarqués ont un parfait rapport à ces deux appétits ; car celui qui s'élève en haut vers le cerveau, exprime toutes les passions les plus farouches et les plus cruelles : mais je vous dirai encore qu'il y a quelque chose de plus particulier dans ces mouvemens, et qu'à proportion que ces passions changent de nature, le mouvement du sourcil change de forme ; car pour exprimer une passion simple, le mouvement est simple, et si elle est composée, le mouvement est composé ; si la passion est douce, le mouvement est doux, et si elle est aigre, le mouvement l'est aussi.

Mais il faut remarquer qu'il y a deux sortes d'élévation de sourcils.

Qu'il y en a une où le sourcil s'élève par son milieu,

et cette élévation exprime des mouvemens agréables.

Il y a à observer que lorsque le sourcil s'élève par son milieu, la bouche s'élève par les côtés, et à la tristesse elle s'élève par le milieu.

Mais lorsque le sourcil s'abaisse par le milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle, et alors fait un contraire effet, car elle s'abaisse par les côtés.

Dans le rire, toutes les parties se suivent; car les sourcils qui s'abaissent vers le milieu du front, font que le nez, la bouche et les yeux suivent le même mouvement.

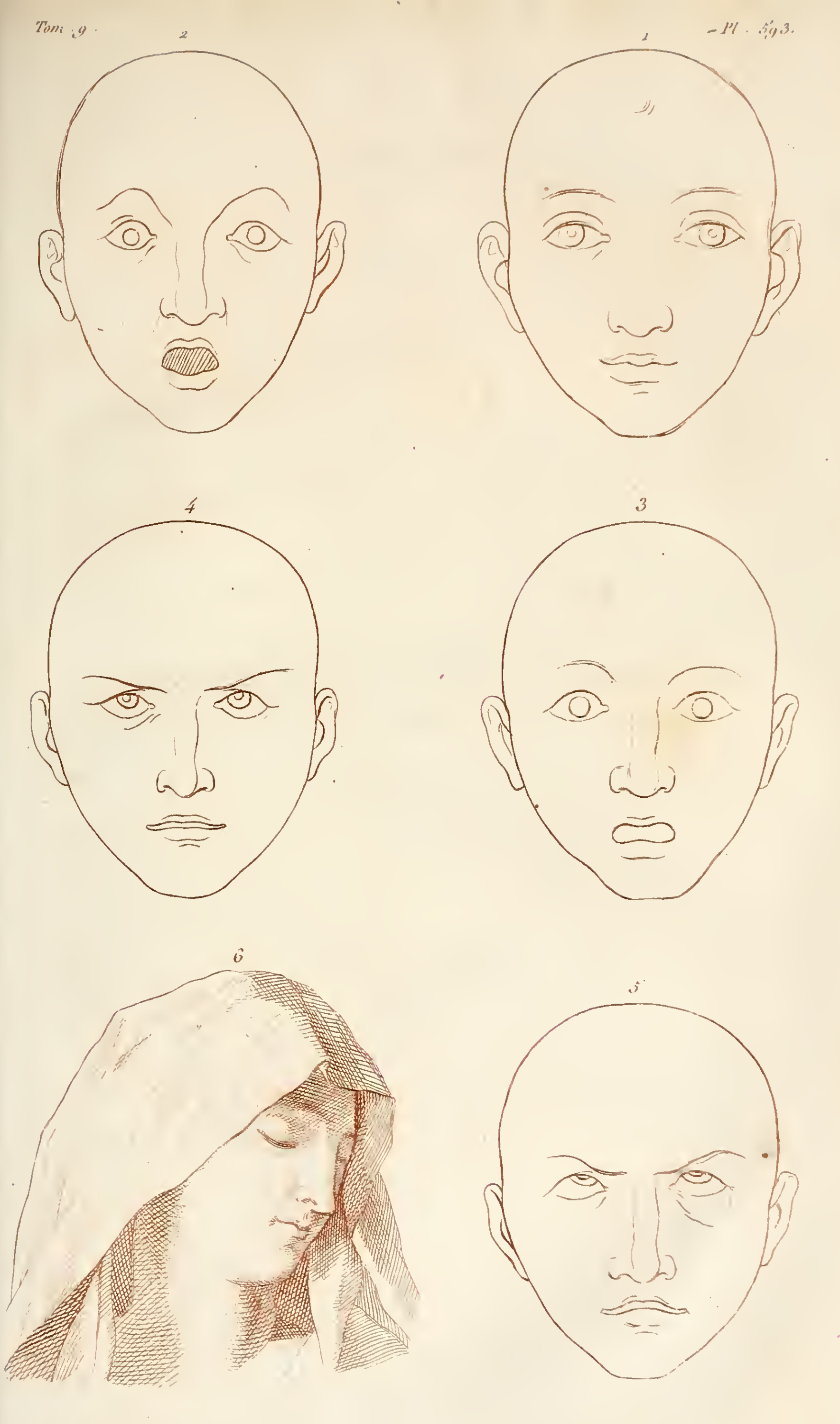
Dans le pleurer, les mouvemens sont composés et contraires; car le sourcil s'abaissera du côté du nez et des yeux, et la bouche s'élevera de ce côté-là. Il y a encore une observation à faire, qui est que lorsque le cœur est abattu, toutes les parties du visage le sont aussi.

Mais au contraire, si le cœur ressent quelque passion, ou s'il s'échauffe et se roidit, toutes les parties du visage tiennent de ce mouvement, et particulièrement la bouche, ce qui prouve, comme j'ai déjà dit, que c'est la partie qui de tout le visage marque

plus particulièrement les mouvemens du cœur; car il est à observer que lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; et quand il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut, et quand il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. C'est, messieurs, ce que nous observerons sur ces simples traits que j'ai formés, pour faire concevoir ce que je dis.

Explication de la planche 593.

1. La Tranquillité.
2. L'Étonnement.
3. L'Admiration.
4. L'Estime.
5. La Vénération.
6. Autre caractère de la Vénération.



Ch. Le Brun del.t

L'ADMIRATION.

Comme nous avons dit que l'admiration est la première et la plus tempérée de toutes les passions, et où le cœur sent moins d'agitation, le visage aussi reçoit fort peu de changement en toutes ses parties; et s'il y en a, il n'est que dans l'élévation du sourcil: mais il aura les deux côtés égaux, et l'œil sera un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, et la prunelle également entre les deux paupières et sans mouvement, attachés sur l'objet qui aura causé l'admiration. La bouche sera aussi entr'ouverte; mais elle paraîtra sans aucune altération, non plus que tout le reste de toutes les autres parties du visage. Cette passion ne produit qu'une suspension de mouvement, pour donner le temps à l'ame de délibérer sur ce qu'elle a à faire, et pour considérer avec attention l'objet qui se présente à elle; car s'il est rare et extraordinaire, du premier et simple mouvement d'admiration s'engendre l'estime.

L'ESTIME.

L'ESTIME ne se peut représenter que par l'attention et par le mouvement des parties du visage, qui semblent être attachées sur l'objet qui cause cette attention; car alors les sourcils paraîtront avancés sur les yeux et pressés du côté du nez; l'autre partie étant un peu élevée, l'œil fort ouvert et la prunelle élevée.

Les veines et muscles du front paraîtront un peu enflés, et celles qui sont autour des yeux, les narines tirant en bas, les joues seront médiocrement enfoncées à l'endroit des mâchoires.

La bouche un peu entr'ouverte, les coins tirant en arrière, et pendant en bas.

LA VÉNÉRATION.

Mais si de l'estime s'engendre la vénération, les sourcils seront baissés en la même situation que nous venons de dire, et le visage sera aussi incliné, mais les prunelles paraîtront plus élevées sous le sourcil,

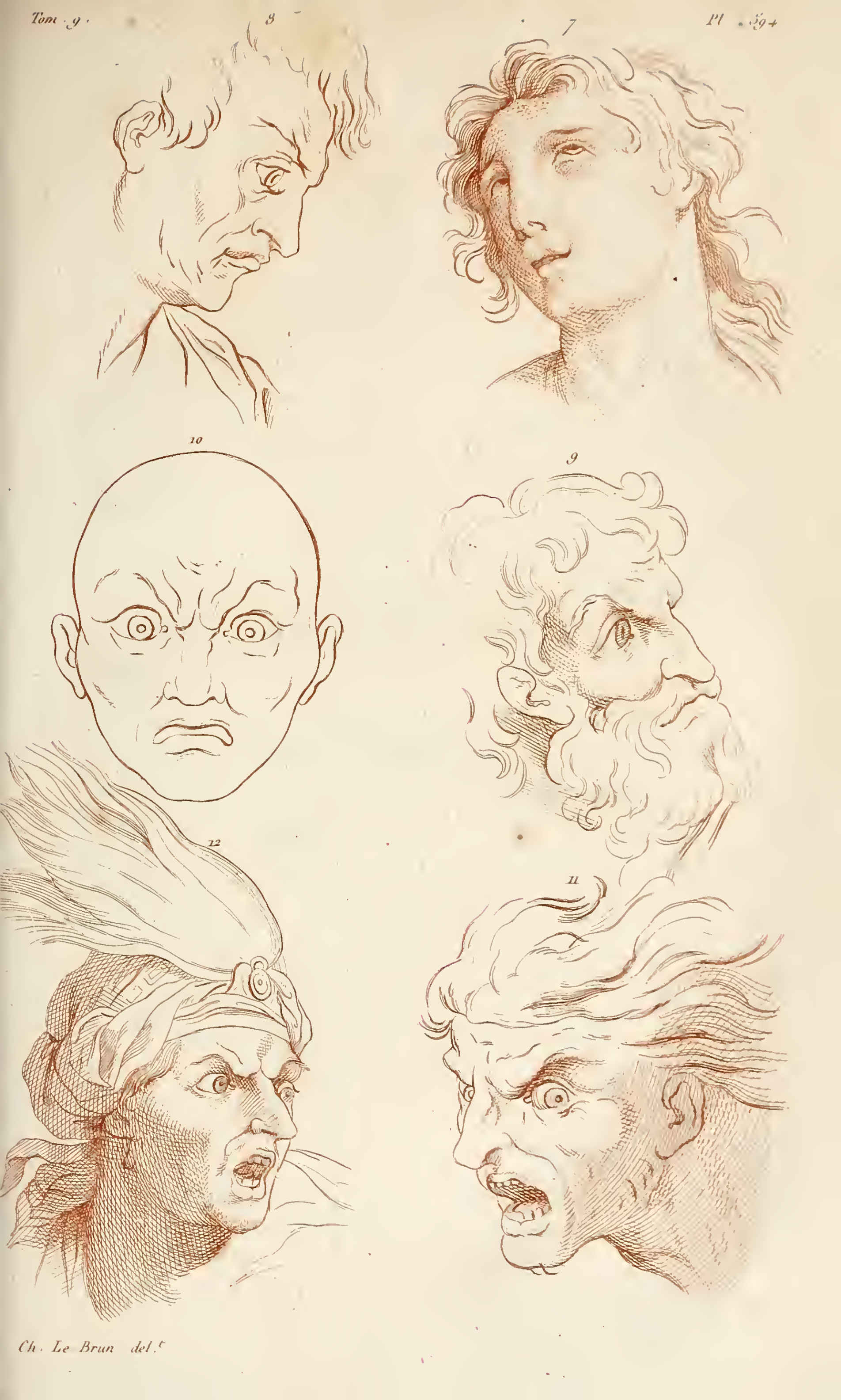
la bouche sera entr'ouverte et les coins retirés, mais un peu plus tirés en bas que dans la précédente action. Cet abaissement des sourcils et de la bouche marque la soumission et le respect que l'ame a pour un objet qu'elle croit au-dessus d'elle; la prunelle élevée semble marquer l'élévation à l'objet qu'elle considère, et qu'elle connaît être digne de vénération.

AUTRE CARACTÈRE DE LA VÉNÉRATION.

Mais si la vénération est causée par un objet pour lequel on doit avoir de la foi, alors toutes les parties du visage seront abaissées plus profondément que dans la première action; les yeux et la bouche seront fermés, montrant par cette action que les sens extérieurs n'y ont aucune part.

Explication de la planche 594.

7. Le Ravissement.
8. Le Mépris.
9. Autre caractère du Mépris.
10. L'Horreur.
11. La Frayeur.
12. Autre caractère de la Frayeur.


Tom. 9.
Pl. 594
8
7
10
9
12
11
Ch. Le Brun del.t

LE RAVISSEMENT.

Mais si l'admiration est causée par quelque objet qui soit au-dessus de la connaissance de l'ame, comme peut-être la puissance de Dieu et sa grandeur, alors les mouvemens d'admiration et de vénération seront différens des précédents, car la tête sera penchée du côté du cœur, et les sourcils élevés en haut, et la prunelle sera de même. La tête penchée comme je viens de dire, semble marquer l'abaissement de l'ame.

C'est pour cela aussi que les yeux, ni les sourcils ne sont point attirés du côté de la glande, mais élevés vers le ciel, où ils semblent être attachés pour découvrir ce que l'ame ne peut connaître. La bouche est entr'ouverte, ayant les coins un peu élevés, ce qui témoigne une espèce de ravissement. Si au contraire de ce que nous avons dit ci-dessus, l'objet qui a causé d'abord notre admiration, n'a rien en lui qui mérite notre estime, ce peu d'estime causera le mepris.

LE MÉPRIS.

Le mépris s'exprime par le sourcil froncé et abaissé du côté du nez, et de l'autre côté fort élevé, l'œil fort ouvert, et la prunelle au milieu, les narines retirées en haut, la bouche fermée, et les coins un peu abaissés, et la lèvre de dessous excédant celle de dessus.

L'HORREUR.

Mais si au lieu du mépris, l'objet qu'on méprise cause de l'horreur, le sourcil sera encore plus froncé que dans la première action, la prunelle au lieu d'être située au milieu de l'œil, sera située au bas, la bouche sera entr'ouverte, mais plus serrée par le milieu que par les coins qui doivent être comme retirés en arrière; se formeront par cette action des plis aux joues, la couleur du visage sera pâle, et les lèvres et les yeux un peu livides; et cette action a de la ressemblance avec la frayeur.

LA FRAYEUR.

La frayeur quand elle est excessive, fait que celui qui l'a reçue, a le sourcil fort élevé par le milieu, et les muscles qui servent au mouvement de ces parties, fort marqués et enflés, et pressés l'un contre l'autre, s'abaissant sur le nez qui doit paraître retiré en haut et les narines de même; les yeux doivent paraître entièrement ouverts, la paupière de dessus cachée sous le sourcil, le blanc de l'œil doit être environné de rouge, la prunelle doit paraître comme égarée, située plus au bas de l'œil que du côté d'en haut, le dessous de la paupière doit paraître enflé et livide, les muscles du nez et les mains aussi enflées, les muscles des joues extrêmement marqués et formés en pointe de chaque côté des narines, la bouche sera fort ouverte, et les coins seront forts apparens, tout sera beaucoup marqué, tant à la partie du front qu'autour des yeux, les muscles et les veines du cou doivent être fort tendus et apparents, les cheveux hérissés,

la couleur du visage pâle et livide, comme le bout du nez, les lèvres, les oreilles, et le tour des yeux.

Si les yeux paraissent extrêmement ouverts en cette passion, c'est que l'ame s'en sert pour remarquer la nature de l'objet qui cause la frayeur : le sourcil qui est abaissé d'un côté, et élevé de l'autre, fait voir que la partie élevée semble le vouloir joindre au cerveau pour le garantir du mal que l'ame aperçoit, et le côté qui est abaissé et qui paraît enflé, nous fait trouver dans cet état par les esprits qui viennent du cerveau en abondance, comme pour couvrir l'ame et la défendre du mal qu'elle craint, la bouche fort ouverte fait voir le saisissement du cœur, par le sang qui se retire vers lui, ce qui l'oblige, voulant respirer à faire un effort qui est cause que la bouche s'ouvre extrêmement, et qui lorsqu'il passe par les organes de la voix, forme un son qui n'est point articulé ; que si les muscles et les veines paraissent enflés, ce n'est que par les esprits que le cerveau envoie en ces parties-là.

Si toutes les passions précédentes peuvent être ex-

citées en nous par des objets pour qui nous ayons de l'estime ou de l'admiration, l'amour peut être aussi, comme nous avons dit, lorsque la chose qui nous est représentée bonne, l'est à notre égard, c'est-à-dire comme nous étant convenable, cela nous fait avoir pour elle de l'amour.

Explication de la planche 595.

13. L'Amour simple.
14. Le Désir.
15. L'Espérance.
16. La Crainte.
17. La Jalousie.
18. La Haine.



Ch. Le Brun del.t

L'AMOUR SIMPLE.

Les mouvemens de cette passion, lorsqu'elle est simple, sont fort doux et simples, car le front sera uni, les sourcils un peu élevés du côté où se trouve la prunelle, la tête inclinée vers l'objet qui cause de l'amour; les yeux peuvent être médiocrement ouverts le blanc de l'œil fort vif et éclatant, la prunelle doucement tournée du côté où est l'objet, elle paraîtra un peu étincelante et élevée, le nez ne reçoit aucun changement, de même que toutes les parties du visage, qui étant seulement remplies d'esprits qui l'échauffent, et qui l'animent, rendent la couleur plus vive et plus vermeille, et particulièrement à l'endroit des joues et des lèvres; la bouche doit être un peu entr'ouverte, et les coins un peu élevés, les lèvres paraissent humides, et cette humidité peut être causée de vapeur qui s'élève du cœur.

LE DÉSIR.

S'il y a du désir, on peut le représenter par les sourcils pressés et avancés sur les yeux qui seront plus ouverts qu'à l'ordinaire, la prunelle se trouvera située au milieu de l'œil, et pleine de feu, les narines plus serrées du côté des yeux, la bouche est aussi plus ouverte que dans la précédente action, les coins retirés en arrière, la langue peut paraître sur le bord des lèvres, la couleur plus enflammée que dans l'amour; tous ces mouvemens faisant voir l'agitation de l'ame causée par les esprits qui la disposent à vouloir un bien quelle se représente lui être convenable.

L'ESPÉRANCE.

Lorsque nous sommes portés à désirer un bien, et qu'il y a apparence de l'obtenir, alors le bien excite en nous l'espérance. Or, comme les mouvemens de cette passion ne sont pas tant extérieurs qu'intérieurs, nous en dirons quelque chose, et nous remarquerons

seulement que cette passion tient toutes les parties du corps suspendues entre la crainte et l'assurance, de sorte que si une partie du sourcil marque la crainte, l'autre partie marque de la sûreté, ainsi, toutes les parties du corps et du visage sont partagées et entremêlées du mouvement de ces deux passions.

LA CRAINTE.

Mais s'il n'y a point d'apparence d'obtenir ce qu'on désire, alors la crainte ou le désespoir prend la place de l'espérance, et le mouvement de la crainte s'exprime par le sourcil un peu élevé du côté du nez, la prunelle étincelante et dans un mouvement inquiet, située dans le milieu de l'œil, la bouche ouverte, se retirant en arrière, et plus ouverte par les côtés que par le milieu, ayant la lèvre de dessous plus retirée que celle de dessus. La rougeur est plus grande même qu'en l'amour et le désir, mais elle n'est pas si belle, car elle tient de la couleur livide, les lèvres sont de même, et elles sont aussi plus sèches, quand la passion de l'amour change la crainte en jalousie.

LA JALOUSIE.

La jalousie s'exprime par le front ridé, le sourcil abattu et froncé, l'œil étincelant, et la prunelle cachée sous les sourcils tournés du côté de l'objet qui cause la passion, le regardant de travers et d'un côté contraire à la situation du visage, la prunelle doit paraître sans arrêt et pleine de feu, aussi bien que le blanc de l'œil et les paupières, les narines pâles, ouvertes, et plus marquées qu'à l'ordinaire, et retirées en arrière, ce qui fait paraître des plis aux joues : la bouche pourra être fermée, et faire connaître que les dents sont serrées, la lèvre de dessus excède celle de dessous, et les coins de la bouche seront retirés en arrière, et seront fort abaissés, les muscles des mâchoires paraîtront enfoncés.

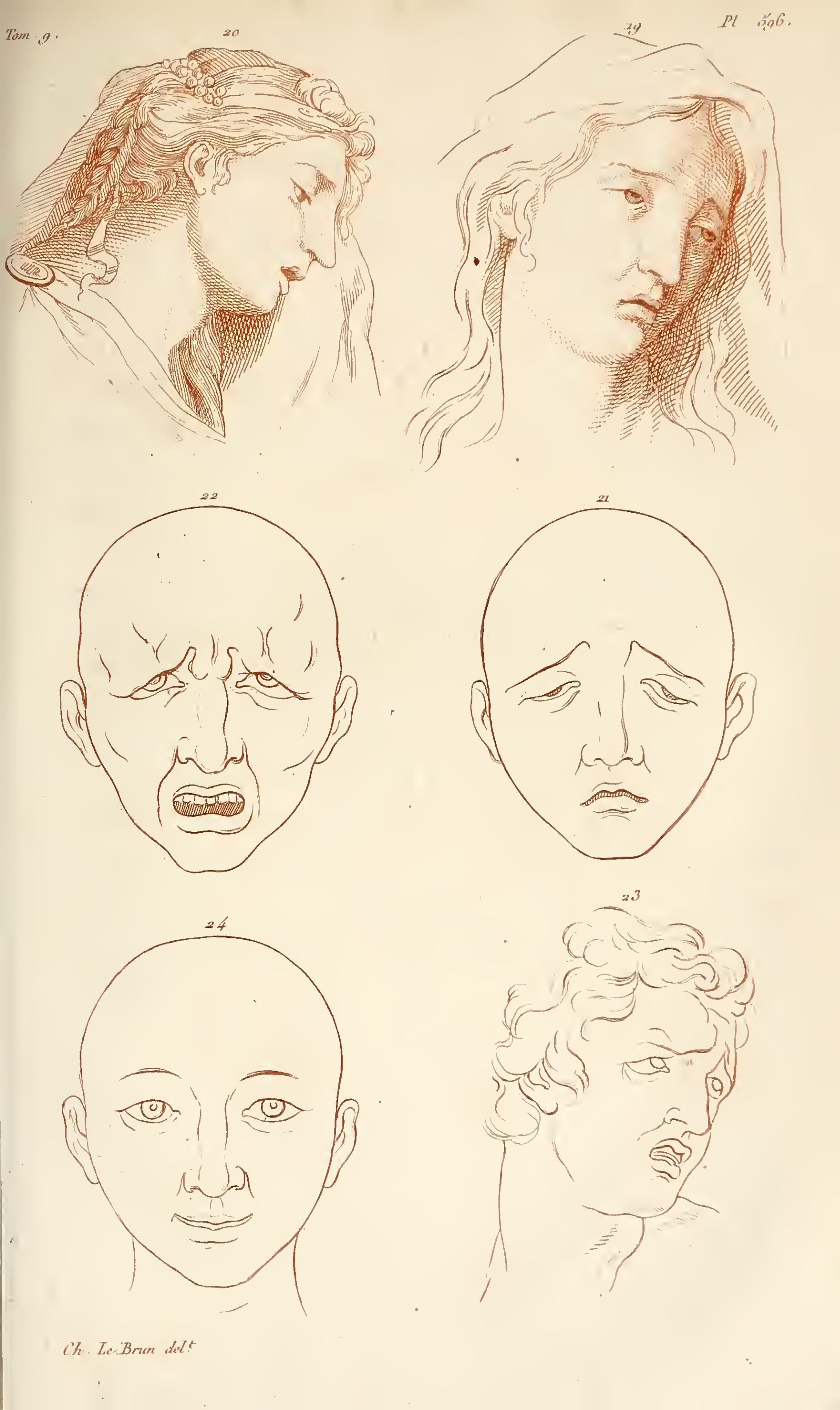
Il y a une partie du visage dont la couleur sera enflammée, et l'autre jaunâtre, les lèvres pâles ou livides.

LA HAINE.

De la jalousie s'engendre la haine, et comme la haine et la jalousie ont un grand rapport entr'elles, et que leurs mouvemens extérieurs sont presque semblables, nous n'avons rien à remarquer en cette passion de différent ni de particulier, qui ne soit dans la précédente. Après avoir parlé de la jalousie et de la haine, nous pouvons passer à la tristesse.

Explication de la planche 596.

19. La Tristesse.
20. L'Abattement.
21. Tristesse et Abattement du coeur.
22. Extrême douleur corporelle.
23. Douleur aiguë.
24. La Joie.



Ch. Le Brun del.t

LA TRISTESSE.

Comme nous avons dit, la tristesse est une langueur désagréable où l'ame reçoit des incommodités du mal ou du défaut que les impressions du cerveau lui représentent.

Cette passion se figure aussi par des mouvemens qui semblent marquer l'inquiétude du cerveau et l'abattement du cœur; car les côtés des sourcils sont plus élevés vers le milieu du front que du côté des joues, et celui qui est agité de cette passion a les prunelles troubles, le blanc de l'œil jaune, les paupières abattues et un peu enflées, le tour des yeux livide, les narines tirant en bas, la bouche entr'ouverte et les coins abaissés, la tête paraît nonchalamment penchée sur une des épaules, toute la couleur du visage est plombée, et les lèvres pâles et sans couleur.

DOULEUR CORPORELLE.

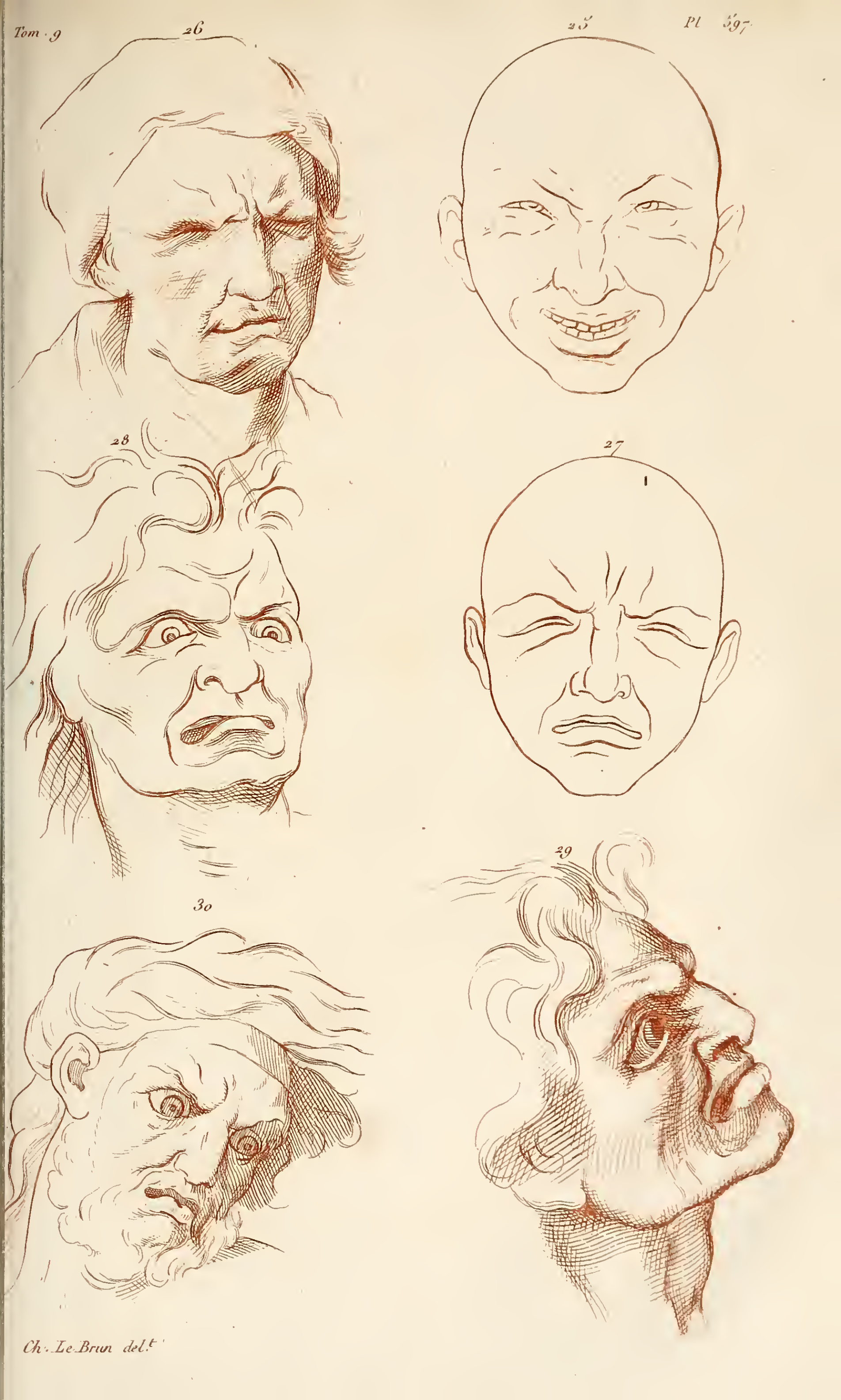
Mais si la tristesse est causée par quelque douleur corporelle, et que cette douleur soit aiguë, tous les mouvemens du visage paraîtront aigus ; car les sourcils qui s'élèvent en haut le seront encore plus que dans la précédente passion, et s'approcheront plus près l'un de l'autre; la prunelle sera cachée sous le sourcil, les narines s'éleveront aussi de ce côté-là, et marqueront un pli aux joues, la bouche sera plus ouverte que dans la précédente action, et plus retirée en arrière, et fera une espèce de figure carrée en cet endroit-là. Toutes les parties du visage paraîtront plus ou moins marquées, et plus agitées selon que la douleur sera violente.

LA JOIE.

Si au lieu de toutes les passions dont nous venons de parler, la joie s'empare de l'ame, les mouvemens qui l'expriment sont bien différens de ceux que nous venons de remarquer; car en cette passion le front est serein, le sourcil sans mouvement, élevé par le milieu, l'œil médiocrement ouvert et riant, la prunelle vive et éclatante, les narines tant soit peu ouvertes, la bouche aura un peu les coins élevés; le teint vif, les joues et les lèvres vermeilles.

Explication de la planche 597.

25. Le Rire.
26. Le Pleurer.
27. Le Mouvement composé.
28. La Colère.
29. Autre caractère de la Colère.
30. Autre caractère de la Colère.


Tom. 9
Pl 597.
26
25
28
27
29
30
Ch. Le Brun del.t

LE RIRE.

Si à la joie succède le rire, ce mouvement s'exprime par les sourcils élevés vers le milieu de l'œil, et abaissés du côté du nez, les yeux presque fermés, la bouche paraîtra entr'ouverte, et fera voir les dents, les coins seront retirés en arrière et s'éleveront en haut, ce qui fera faire un pli aux joues qui paraîtront enflées et surmonter les yeux, le visage sera rouge, les narines ouvertes, et les yeux peuvent paraître mouillés, ou jeter quelques larmes, qui étant bien différentes de celles de la tristesse, ne changent rien au mouvement du visage, mais bien quand elles sont excitées par la douleur.

LE PLEURER.

Alors celui qui pleure a le sourcil abaissé sur le milieu du front, les yeux presque fermés, fort mouillés et abaissés du côté des joues, et les narines enflées, et tous les muscles et veines du front sont

apparens ; la bouche sera demi-ouverte, ayant les côtés abaissés, faisant des plis aux joues, la lèvre de dessous paraîtra renversée et pressera celle de devant, tout le visage sera ridé et froncé, la couleur fort rouge, principalement à l'endroit des sourcils, des yeux, du nez et des joues.

LA COLÈRE.

Lorsque la colère s'empare de l'ame, celui qui ressent cette passion a les yeux rouges et enflammés, la prunelle égarée et étincelante, les sourcils tantôt abattus, tantôt élevés l'un comme l'autre, le front paraîtra ridé fortement, des plis entre les yeux, les narines paraîtront ouvertes et élargies, les lèvres se pressant l'une contre l'autre, et la lèvre de dessous surmontera celle de dessus, laissant les coins de la bouche un peu ouverts, formant un rire cruel et dédaigneux.

Il semblera grincer les dents, il paraîtra de la salive à la bouche, son visage sera pâle en quelque endroit, et enflammé en d'autres et tout enflé ; les

veines du front, des tempes et du col seront enflées et tendues, les cheveux hérissés, et celui qui ressent cette passion s'enfle au lieu de respirer, parce que le cœur est oppressé par l'abondance du sang qui vient à son secours.

A la colère succède quelquefois la rage ou le désespoir.

Explication de la planche 598.

31. Extrême Désespoir.
32. Étonnement avec frayeur.
33. Colère mêlée de crainte.
34. Colère mêlée de rage.
35. Mouvement de douleur.
36. Douleur aiguë de corps et d'esprit.

31

32

34

33

36

35

Ch. Le Brun delᵗ

L'EXTRÊME DÉSESPOIR.

Il se peut exprimer par un homme qui grince les dents, écume, et qui se mord les lèvres, et qui aura le front ridé par des plis qui descendent du haut en bas, les sourcils seront abaissés sur les yeux, et fort pressés du côté du nez; il aura l'œil en feu, plein de sang, la prunelle égarée, cachée sous le sourcil, et dans le bas de l'œil elle paraîtra étincelante et sans arrêt; ses paupières seront enflées et livides, les narines grosses et ouvertes s'éleveront en haut, et le bout du nez tirera en bas, les muscles et tendons de cette partie seront fort enflés, ainsi que toutes les veines et nerfs du front, des tempes et des quatre parties du visage : le haut des joues paraîtra gros, marqué et serré à l'endroit de la mâchoire, la bouche qui sera ouverte se retirera fort en arrière, et sera plus ouverte par les côtés que par le milieu, la lèvre de dessous sera grosse et renversée, et toute livide, ainsi que tout le reste du visage; il aura les cheveux droits et hérissés.

Explication de la planche 599.

37. Mouvement composé.
38. Compassion.
39. Mouvement violent.
40. Autre caractère de mouvement violent.
41. Mouvement violent où le coeur se roidit.

38

37

40

39

41

Ch. Le Brun del.t

LA RAGE.

Elle a de semblables mouvemens que le désespoir, mais ils semblent être encore plus violens; car le visage sera presque tout noir, couvert d'une sueur froide, les cheveux hérissés, les yeux égarés et dans un mouvement contraire, la prunelle tirant tantôt du côté du nez, et tantôt se retirant dans les coins de l'œil du côté des oreilles : toutes les parties du visage seront extrêmement marquées et enflées.

Voilà, Messieurs, une partie des mouvemens extérieurs que j'ai remarqués sur le visage.

Mais comme nous avons dit dans le commencement de ce discours, que les autres parties du corps peuvent servir à l'expression, il sera bon d'en dire quelque chose en passant.

Si l'admiration n'apporte pas grand changement dans le visage, elle ne produit guère d'agitation dans les autres parties du corps, et ce premier mouvement peut se représenter par une personne droite, ayant les deux mains ouvertes, les bras approchant un peu du corps, les pieds l'un contre l'autre et en même situation.

Mais dans l'estime le corps sera un peu courbé, les épaules tant soit peu élevées, les bras ployés et joignant le corps, les mains ouvertes et s'approchant l'une contre l'autre, et les genoux ployés.

Dans la vénération le corps sera encore plus courbé que dans l'estime, les bras et les mains seront presque joints, les genoux iront en terre, et toutes les parties du corps marqueront un profond respect.

Mais en l'action qui marque la foi, le corps peut être tout à fait incliné, les bras ployés et joignant le corps, les mains croisées l'une contre l'autre, et toute l'action doit marquer une profonde humilité.

Le ravissement ou extase peut faire paraître le corps renversé en arrière, les bras élevés, les mains ouvertes, et toute l'action marquera un transport de joie.

Dans le mépris et l'aversion, le corps peut se retirer en arrière, les bras dans l'action de repousser l'objet pour lequel on a de l'aversion; ils peuvent se retirer en arrière, et les pieds et les jambes faire la même chose.

Mais en l'horreur les mouvemens doivent être bien plus violens que dans l'aversion; car le corps paraîtra fort retiré de l'objet qui cause de l'horreur, les mains seront fort ouvertes et les doigts écartés, les bras fort serrés contre le corps, et les jambes dans l'action de courir.

La frayeur a bien quelque chose de ces mouvemens; mais ils paraissent plus grands et plus étendus; car les bras se roidiront en avant, les jambes

seront dans l'action de fuir de toutes leurs forces, et toutes les parties du corps paraîtront dans le désordre.

Toutes les autres passions peuvent produire des actions au corps selon leur nature; mais il y en a qui ne sont presque pas sensibles, comme l'amour, l'espérance et la joie; car ces passions ne produisent pas de grands mouvemens au corps.

La tristesse ne produit qu'un abattement de cœur, aussi bien qu'en toutes les autres parties du visage.

La crainte peut avoir quelques mouvemens pareils à la frayeur, quand elle n'est causée que par l'appréhension de perdre quelque chose, ou qu'il n'arrive quelque mal. Cette passion peut donner au corps des mouvemens qui peuvent être marqués par les épaules pressées, les bras serrés contre le corps, les mains de même, les autres parties ramassées ensemble, et ployées comme pour exprimer un tremblement.

Le désir peut se marquer par les bras étendus vers l'objet que l'on désire; tout le corps peut s'incliner de ce côté-là, et toutes les parties paraîtront dans un mouvement incertain et inquiet.

Mais en la colère tous les mouvemens sont grands et fort violens, et toutes les parties sont agitées; les muscles doivent être fort apparens, plus gros et enflés qu'à l'ordinaire, les veines tendues et les nerfs de même.

Dans le désespoir toutes les parties du corps sont presque en même état que dans la colère, mais elles

doivent paraître plus désordonnées ; car on peut faire un homme qui s'arrache les cheveux, qui se mord les bras, qui se déchire tout le corps, qui court et se précipite.

Il y aurait encore d'autres choses à remarquer, si nous voulions exprimer toutes les passions en détail et dans leurs circonstances : mais, Messieurs, vous agréerez ce petit échantillon du travail que j'ai fait, pour suivre les sentimens de monseigneur notre protecteur, et le recevrez comme un travail proportionné à ma santé, et autant que me l'ont pu permettre mes autres occupations. Je sais qu'il y a encore un grand nombre de passions que je n'ai point touchées ici, par la crainte que j'ai eue de vous ennuyer, et d'abuser de votre patience ; mais lorsque ce sera à mon tour de parler dans cette assemblée, je tâcherai de vous entretenir de la physionomie, des effets différens qui causent les passions, selon la diversité des sujets qui les reçoivent.

FIN DU TOME NEUVIÈME ET DERNIER.

